MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 18. — Juin 1866.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE [1].

Pendant que Mgr TACHÉ revenait d'Europe, le P. FARAUD, toujours seul à Athabaskaw, descendait au grand lac des Esclaves, pour y donner une Mission. Le plus beau succès couronna cette entreprise. Les différentes tribus qui visitent ce poste et qui soupiraient depuis longtemps après l'arrivée de l'Homme de la Prière, rivalisèrent de zèle et de bon vouloir. Vraiment, c'est chose admirable de voir les dispositions des peuplades indiennes qui n'ont pas encore abusé de la grâce. Comme il fait bon alors d'être Missionnaire ! La besogne pourtant est fatigante ; le jour ne suffit pas à leur zèle ; il faut y consacrer une partie des nuits ; les malheureux ne sont jamais assez proches de l'envoyé de Dieu ; on sent que c'est le même Evangile qui pressait le peuple juif autour

[1] Voir le numéro précédent, p. 73.

du Premier Missionnaire. C'est encore la même puissance de la grâce, le même attrait des cœurs droits. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*» En effet, comment, sans cette mission divine, comprendre l'effet produit par un Missionnaire au milieu d'un peuple grossier et barbare? La croix sur la poitrine, le bréviaire à la main, la vérité sur les lèvres, il parle de Dieu. Tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire ; il ne veut point flatter et il captive ; il demande des sacrifices, la grâce les facilite ; il commande, il défend ; on ne le connaît pas et on lui obéit. Souvent il ignore, plus souvent encore il ne fait que balbutier l'idiome dans lequel il explique des vérités au-dessus de la raison, même éclairée, et il semble que les mystères perdent de leur obscurité, et que ces intelligences incultes y voient plus clair que celles qui sont favorisées de tous les raffinements de la science ! Pour croire à la divinité de la foi, il suffit de voir un pauvre Missionnaire au milieu des pauvres sauvages.

De retour à Athabaskaw, après avoir goûté les abondantes consolations de son ministère, le P. Faraud éprouva une autre jouissance bien sensible. Seul depuis plus de deux ans, il vit arriver au mois d'octobre le P. Henri Grollier, dont le zèle admirable nous a tant édifiés et consolés pendant près de douze ans.

Le même automne, les bons P. Rémas et P. Végreville, avec le courageux Fr. Alexis Raynard, rejoignaient, à Saint-Boniface, le R. P. Bermond. Ce dernier, qui avait toujours tant souffert de son isolement et de celui de ses confrères, nous écrivait à cette occasion avec la tournure d'esprit qui le caractérise, nous invitant à nous réjouir parce que nous allions bientôt être en état *de mettre des doublures partout.* Notre divin Sauveur, qui en appelant les siens, «*cœpit eos mittere binos,* connaissait bien la nécessité « des doublures ; » et dans ce pays, nous avons tous été assez *simples* pour ne pas tenir beaucoup aux *unités.*

A la fin de 1852, la Congrégation comptait huit Pères et deux Frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Malheureusement, la santé de l'un d'entre eux était bien altérée.

Le P. Maisonneuve était souffrant tout l'hiver; l'excès du travail avait épuisé son tempérament.

1853. — Des courses nombreuses, des changements importants marquèrent l'année 1853. Dès le mois de janvier, le Vicaire de nos Missions se mit en route et allait promener Sa Grandeur au lac Vert, pour s'efforcer, en visitant des Cris qui viennent habituellement à l'Ile à la Crosse, d'en gagner quelques autres au christianisme.

Au milieu de juillet, les Oblats de l'Ile à la Crosse avaient le bonheur de recevoir le P. V Végreville et le Fr. Alexis Raynard. Ceux-ci étouffèrent eux-mêmes une partie de la joie que causait leur arrivée, en communiquant la triste nouvelle dont ils étaient porteurs. Mgr J.-H. Provencher, évêque de Saint-Boniface, était décédé, le 7 juin, en son palais épiscopal. Nous n'entreprendrons pas de redire les vertus ni les travaux de l'apôtre de la Rivière-Rouge : il faudrait écrire toute sa longue et noble carrière. A l'exemple de son divin Maître, « il passa en faisant le bien, » accumulant des trésors de mérites et de bonnes œuvres. Plus que jamais, nous croyons ce que nous écrivions alors : « Celui que nous regardons à juste titre comme notre père et notre modèle dans la carrière apostolique qu'il nous a ouverte, n'est plus. Trente-cinq ans d'apostolat, pendant trente et un desquels il fut revêtu de la dignité épiscopale, avaient mûri pour le ciel une vertu qui a tant fait de bien à cette terre barbare et sauvage, qu'il a arrosée de ses sueurs, et pour le bonheur de laquelle il a sacrifié tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était. De trop justes regrets ont accompagné Mgr Provencher à sa dernière demeure. Ce digne prélat était trop cher à son peuple pour n'être pas pleuré amèrement. Les protestants, en grand nombre dans ce pays, se sont joints à nous dans l'accomplissement de ce pénible devoir. Je crois qu'il n'est pas une seule bouche qui n'ait un éloge pour la mémoire de celui dont la vertu aimait tant l'ombre, la retraite et le silence, et qui pourtant commandait le respect universel. » Mgr Provencher était doué de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Il s'exerça même toute sa vie à la pratique des conseils évangéliques.

Après son élévation à l'épiscopat, il resta pendant vingt-deux ans comme auxiliaire de l'évêque de Québec. Pendant tout ce temps il s'estima heureux de pouvoir pratiquer l'obéissance, et nous avons été profondément touchés de la perfection avec laquelle il s'appliqua à étudier et à accomplir la volonté de l'Ordinaire dans le diocèse duquel se trouvait la vaste étendue de pays confiée à ses soins. Son amour de la pauvreté était admirable. Fatigué par l'âge et les infirmités, et encore obligé de voyager, nous l'exhortions à échanger une lourde charrette pour une voiture, non de luxe, mais un peu plus douce. L'homme de Dieu nous fit la réponse suivante, digne d'un religieux bien parfait : « Je me suis toujours fait une règle de ne rien dépenser pour mon bien-être personnel ; ce n'est pas à la veille de descendre dans la tombe que je veux renoncer à cette résolution dont j'attends tant de consolation à l'heure dernière. » L'humilité était, chez Mgr Provencher, une vertu peut-être plus saillante encore que les autres ; il la poussa jusqu'à l'excès, si toutefois l'excès est possible. Il consentit souvent à supporter le mépris lorsque pourtant il y avait dans son esprit et dans son cœur de quoi prouver à ceux qui ne le connaissaient pas qu'il était digne de leur estime et de leur admiration. Il disait lui-même en plaisantant : « On m'a souvent cru plus simple que je ne suis et bien des fois j'ai ri sous cape de la naïveté de certaines gens qui ne me déguisaient pas assez l'opinion qu'ils avaient de moi. » La bonté naturelle de son cœur se félicitait de n'avoir jamais volontairement fait de la peine à qui que ce soit. « Pourtant, ajoutait-il en soupirant, Dieu m'a laissé la confusion d'avoir souvent affligé les autres. » Je regrette de ne pas avoir sous la main la lettre que m'écrivait le gouverneur général du pays, à l'occasion de la mort de Monseigneur de Saint-Boniface ; Sir George Simpson y fait le plus bel éloge possible de l'Evêque catholique. Cet éloge est d'autant plus précieux que l'auteur avait connu Mgr Provencher bien intimement, et que ses habitudes, autant que sa position, ne lui auraient pas permis de subir l'influence d'une vertu ordinaire.

Ce qui précède peut paraître une digression ; on compren-

dra pourtant facilement que je devais ce faible hommage à la mémoire du premier Evêque de ce diocèse. J'ajouterai encore quelques mots, pour ramener la perte douloureuse qui nous affligeait en 1853 dans le cadre naturel de cette lettre. Je dirai que la Congrégation perdait, en la personne de Mgr Provencher, un protecteur et un ami véritable; et certes, il a donné des preuves éclatantes de son estime et de son affection pour notre Famille. C'est en grande partie par ses conseils que nos Pères ont été appelés dans l'archidiocèse de Québec. Lui-même s'empressa de réclamer les secours et services de notre chère Congrégation aussitôt que la création du vicariat apostolique du nord-ouest lui eut imposé l'obligation personnelle de pourvoir au salut des âmes commises alors à sa juridiction. A peine étions-nous rendus auprès de lui qu'il donna des lettres de grand vicaire au R. P. Aubert, de préférence même aux anciens Missionnaires, qui pourtant le secondaient généreusement depuis plusieurs années. Il retint toujours auprès de lui le supérieur des Oblats; sa maison fut toujours la nôtre; il veilla constamment à tous nos besoins avec une sollicitude et une tendresse toutes paternelles. Sur son lit de souffrances et jusqu'à la veille de sa mort (c'était le moment de faire les envois pour les Missions de l'intérieur), il se préoccupait des besoins de tous les Pères, et recommandait à tous les gens de sa maison de ne pas oublier les Missionnaires du nord. « Ces pauvres enfants, répétait-il souvent, ont toujours trop à souffrir; qu'on ne les néglige pas, que du moins ils reçoivent tout ce qu'on peut leur envoyer. » Puis il les bénissait tous avec larmes et effusion de cœur. Enfin il légua à un Oblat le soin des âmes, pour le salut desquelles il brûlait d'un zèle si pur et si vif. Il lui légua aussi tout ce qu'il possédait. Ce sont là autant de preuves bien éclatantes de son affection pour notre Congrégation, voire même de sa reconnaissance pour les services qu'il en avait reçus. Je suis convaincu que la Congrégation, de son côté, recueillera volontiers ces souvenirs, et a déjà gravé le nom de Mgr Provencher sur la liste de ceux qui ont des droits à son affection.

Par la mort de Mgr Provencher, son coadjuteur devenait de

droit Evêque de Saint-Boniface. Le premier acte administratif de ce dernier fut de donner des lettres de grand vicaire au R. P. BERMOND, conjointement avec MM. Thibault et Laflèche, qui avaient déjà ce titre. Le nouveau Vicaire Général fut prié, de plus, de vouloir bien se charger de l'administration des biens temporels de l'Evêché, de prendre en main la caisse épiscopale et de disposer de tout comme bon lui semblerait, pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la religion.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Mgr TACHÉ était à l'Ile à la Crosse quand il apprit la mort de son vénérable prédécesseur. Cette nuit-là même il se mit en route pour Athabaskaw, accompagné du Fr. Alexis RAYNARD, qui était venu avec le P. VÉGREVILLE. Ce voyage n'avait pas pour but la visite des sauvages, mais bien celles des Missionnaires, et le besoin de combiner avec eux les mesures à prendre pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. C'est pendant cette visite qu'il fut convenu que le P. H. GROLLIER irait jeter les fondements d'une Mission à l'extrémité orientale du lac Athabaskaw, en faveur d'une tribu indienne connue sous le nom de *Mangeurs de Caribous.*

Au commencement du mois d'août, le P. MAISONNEUVE, dont la santé ne s'était pas améliorée, laissait l'Ile à la Crosse pour aller chercher du soulagement à Saint-Boniface.

A peu près dans le même temps, le R. P. RÉMAS s'embarquait à la Rivière-Rouge, et passant par les forts Norway-House, Cumberland, Carlton, Pitt, il se rendait au lac la Biche, situé à l'ouest de l'Ile à la Crosse. Le poste établi sur les bords de ce lac relève du district de la rivière Siskatchewan, quoique le lac lui-même paye le tribut de ses eaux à la mer Glaciale, par le fleuve Athabaskaw-Mackenzie. Le lac la Biche avait été visité par MM. Thibault et Bourassa, au moins une fois par an, depuis 1844 jusqu'en 1851 inclusivement. M. Lacombe y donna aussi une Mission en 1852. Ce dernier, harcelé par un prédicant méthodiste qui se rendait aussi au lac la Biche, ne pouvant pas prolonger son séjour au milieu des peuples qu'il avait été visiter, les confia à Marie sous son glorieux titre de *Notre-Dame des Victoires.*

Comme pour prendre possession de ce beau pays, il planta l'étendard du salut sur une île au milieu du lac. Le P. Rémas, plein de zèle et de courage, s'estima heureux d'aller continuer l'œuvre si généreusement commencée. Le dénûment dans lequel il se trouva d'abord lui imposa d'assez nombreux sacrifices pour préparer la victoire sur l'hérésie et l'infidélité. La confiance en Marie a obtenu ce double triomphe de la foi.

L'automne de la même année, le P. Tissot allait au lac Vert. Il y gagnait quelques infidèles à la religion et en réjouissait beaucoup les chrétiens. Le petit nombre de sauvages qui visitent cette localité ne peut pas permettre des succès bien brillants. Le zèle du Missionnaire se trouve assez récompensé quand il peut au moins ramener au bercail une brebis égarée.

Au mois de septembre, le P. Grollier, fidèle à ce qui avait été décidé lors de la visite du Vicaire à Athabaskaw, se rendait au Fond-du-Lac. Notre-Dame des Sept-Douleurs, patronne de cette nouvelle Mission, ménagea à son fondateur bien des joies et des consolations. Son zèle ardent y trouva un aliment abondant ; les sauvages étaient nombreux ; la grâce toucha leur cœur ; ils goûtèrent le don de Dieu. Le Missionnaire passa tout l'hiver avec eux, ne se réservant qu'une courte visite à la Mission de la Nativité.

1854. — Jusqu'à présent les Oblats qui évangélisent le diocèse de Saint-Boniface ont eu à y parcourir de vastes étendues de pays et à y voyager beaucoup. En forçant l'un d'entre eux à accepter l'épiscopat, notre bien-aimé Père lui avait dit : « Tu n'en seras que plus Oblat. » C'était lui annoncer entre autres choses : « Tu voyageras davantage. » Le 27 février 1854, l'Evêque de Saint-Boniface laissait sa pauvre demeure de l'Ile à la Crosse pour commencer un excursion qui devait durer plus de trois mois. Je dis : pauvre demeure, puisque la description suivante qu'il en faisait alors est littéralement exacte. « J'ai un palais épiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Ledit palais a 30 pieds de long, 20 pieds de large et 7 de haut ; il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent

et les autres misères atmosphériques y ont un libre accès. Deux châssis de six verres chacun éclairent l'appartement principal; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque; mon valet de chambre est évêque; mon cuisinier, lui-même, est aussi quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts; néanmoins, leur attachement à ma personne me les rend chers et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs, je les mets tous sur le chemin, et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui. » Toute la « famille » de Monseigneur était donc en route, augmentée de deux sauvages et d'un jeune métis qui conduisaient les quatre jolis chiens attelés au traîneau sur lequel se trouvaient la batterie de cuisine, le lit, la garde-robe, la sacristie, la chapelle, la dépense du prélat. La petite caravane passa par le lac Froid visité, en 1844, par M. Thibault; puis, continuant sa route, elle arriva au fort Pitt, apres dix jours de marche à la raquette. Ce même voyage a déjà été décrit comme suit : «Deux souliers de 3 ou 4 pieds de long chaussent Sa Grandeur; vraies pantoufles épiscopales, parfaitement adaptées à la finesse du tissu du blanc tapis sur lequel il faut marcher. Elles conduisent son individualité avec toute la vitesse que peut leur imprimer sa force musculaire; sur le soir, cette force égale à peu près zéro; alors la marche est suspendue. Une heure de travail suffit pour improviser une habitation. La neige, si belle, si blanche, est reculée avec une minutieuse précaution; quelques branches d'arbres forment l'élégant parquet du nouveau palais; le ciel en est le dôme; la lune et les étoiles, les brillants et riches flambeaux; un horizon sans bornes ou une épaisse forêt en forment les lambris somptueux; les quatre chiens de charge en sont de droit les gardiens fidèles. Les loups et les hiboux sont les grands maîtres d'orchestre. La faim et la fatigue font tressaillir de joie à la vue de tant d'apprêts. Les membres engourdis par le froid bénissent le foyer bienfaisant qu'alimentent les

géants de la forêt. Après avoir pris possession d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis, vient ensuite Monseigneur. Celui-ci a pour table ses genoux, pour vaisselle un couteau de poche, un pot et un plat de ferblanc. Il conserve aussi précieusement un vieil outil de famille : c'est une fourchette à cinq fourchons qui, dans maintes circonstances, lui a rendu les services les plus signalés. Le *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, ne tarde pas à retentir à l'oreille du voyageur. La nature est trop belle, trop grande, même au milieu de ses rigueurs, pour qu'on puisse oublier son auteur. Aussi, vives, fortes et touchantes sont les pensées qui occupent dans ces campements. C'est un devoir de les communiquer à ses compagnons de voyage et de les inviter à aimer le Créateur de tant de merveilles, à bénir la source de tant de bienfaits. Après avoir rendu ses hommages à Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de Monseigneur dépouille Sa Grandeur de la «capote» qu'elle portait pendant le jour. Il l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas. Les mitaines et la casquette prennent, à la faveur des ténèbres, le nom d'oreiller. Deux couvertures en laine doivent défendre au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence vient en aide, en envoyant une aimable petite couche de neige qui nivelle les conditions et étend sur l'Evêque et sa suite un manteau protecteur sous lequel tous dorment d'un sommeil profond, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des « enfants gâtés » de la civilisation, si, reculant cette neige, il trouvait dessous évêque, sauvages, chiens, etc. »

Le ton de cette description, qui domine presque toujours en ces sortes de voyages, prouve que, après tout, on n'est pas si malheureux. Ce ne sont pas les fatigues ni les privations qui éprouvent l'âme : les tortures du cœur ont leurs sources ailleurs. Gai et content en voyage, je souffris beaucoup au fort Pitt, où pourtant je fus accueilli avec bienveillance, et où je ne manquais de rien.

Quelques jours passés dans ce fort me montrèrent jusqu'à l'évidence l'état de dégradation dans lequel vivaient les pauvres sauvages de la prairie. A cette époque l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson se déshonorait par le commerce des liqueurs enivrantes avec les Indiens. Ce mal a diminué depuis. Le cœur gros de chagrin et de regrets, nous laissâmes Fort-Pitt sans presque y avoir fait de bien. Nous n'y avions vu de chrétiens que les traiteurs et leurs employés. Quelques-uns de ces derniers profitèrent pourtant de la Mission. Les nombreux sauvages qui étaient au Fort témoignèrent aussi quelques velléités de bien, ce qui rendit plus sensible à leur évêque la douleur de ne pas pouvoir lever l'obstacle principal qui s'opposait à leur conversion. Le Missionnaire prit la résolution de ne rien négliger pour faire diminuer et abolir, s'il était possible, cet injuste moyen de s'enrichir aux dépens des malheureux Indiens infidèles, qui ne peuvent contrôler le penchant incompréhensible qui les porte à l'abus de « l'eau de feu. »

Après six jours de marche, Mgr Taché arrivait au fort Edmonton, Mission de Saint-Joachim, où il trouva M. Lacombe et quelques chrétiens fervents. Il eut le bonheur de confirmer dix-sept personnes le jour de l'Annonciation. Le 27 mars, une course sur une carriole à chiens lui faisait franchir rapidement les quinze lieues qui conduisent au lac Sainte-Anne. C'est là que Monseigneur trouva le bon P. Rémas; il ne l'avait pas vu depuis son arrivée dans le pays. Les larmes de ce cher Père dirent assez à son supérieur qu'il était heureux de revoir un Oblat.

Enfants de Marie, reposons-nous quelques instants dans cette Mission, sous la protection de sa Mère. Utilisons ces quelques moments de repos en esquissant à la hâte quelques traits de l'histoire religieuse de l'importante vallée de la Siskatchewan.

Nos Pères ne sont pas les premiers qui aient travaillé dans ce vaste champ; mais ils ont continué ce travail et semblent appelés à y développer l'œuvre sublime qu'ils y soutiennent maintenant. La rivière Siskatchewan fut découverte en 1748

par le chevalier de La Vérandrye, qui y fut accompagné par un Missionnaire dont j'ignore le nom. Les expéditions qui suivirent celle du chevalier de La Vérandrye, jusqu'à la conquête du Canada par l'Angleterre, eurent aussi probablement leurs aumôniers, dont le zèle annonça l'Evangile sur les bords du grand fleuve dont nous parlons. Depuis la conquête, il paraît certain qu'aucun Missionnaire ne revit ces belles et vastes plaines avant 1838. C'est l'époque à laquelle MM. Norbert Blanchet, aujourd'hui archevêque de l'Orégon, et Modeste Demers, évêque de Vancouver, remontaient la Siskatchewan pour se rendre à la Colombie. En 1842, le vénérable M. J.-B. Thibault, encore aujourd'hui vicaire général de Saint-Boniface, commença la série des courses et des travaux qui lui méritent le titre de premier apôtre de la vallée de la Siskatchewan.

Parti de la Rivière-Rouge au mois d'avril, il visita les forts Ellis, Carlton, Pitt et Edmonton, ainsi que les plaines au sud, jusqu'à la rivière du Parc aux Chiens. Il revint au mois de novembre consoler le cœur de l'évêque de Juliopolis, en lui annonçant que le Seigneur avait aussi ses élus dans ces magnifiques terres. En 1843, le même Missionnaire suivit la même route jusqu'au fort Pitt. Poussant au nord, il commença un établissement au lac à la Grenouille, se rendit ensuite à Edmonton et au lac du Diable, où étaient réunis un grand nombre de métis, qui le sollicitèrent de s'y établir en lui démontrant que cette dernière place était plus avantageuse que celle qu'il avait déjà choisie. Le Missionnaire retourna au lac à la Grenouille, revint en hiver aux forts Pitt et Edmonton, puis de nouveau à son poste, où il vit quelques Montagnais de l'Ile à la Crosse, qui, eux aussi, réclamèrent des secours religieux. En juin 1844, le courageux Missionnaire était auprès de Mgr de Juliopolis pour prendre ses ordres. Il fut décidé que l'établissement se ferait de préférence au lac du Diable, et sainte Anne fut choisie pour la patronne de cette nouvelle Mission. M. Joseph Bourassa se mit en route pour le nouveau poste. M. Thibault y retourna aussi, mais par Norway-House et le fort Cumberland. Après quelques jours passés au lac Sainte-Anne, M. Thibault prit le chemin du lac Froid, et c'est

la première Mission donnée aux Montagnais. A son retour, il visita le lac la Biche aussi pour la première fois. Au printemps de 1845, le zélé Missionnaire reprenait la route du lac la Biche, de là à l'Ile à la Crosse, et alla jusqu'au portage de la Loche. Le R. P. DE SMET visita Edmonton pendant l'hiver de 1845 à 1846. Dans le même temps, M. Bourassa évangélisait le petit lac des Esclaves et la rivière de la Paix. Digne émule de son zélé confrère, il faisait pendant trois années consécutives cette lointaine et difficile Mission et partageait, de plus, avec lui les soins donnés aux chrétiens du lac Sainte-Anne, d'Edmonton, du lac du Poisson-Blanc, du lac la Biche et de la Prairie. Cependant, au printemps de 1846, M. Thibault revoyait le lac la Biche et l'Ile à la Crosse; dans l'automne, il visita le fort de la Montagne. En 1847, il allait à la Rivière-Rouge rendre compte de sa Mission à Mgr Provencher, puis retournait se livrer aux exercices de son zèle dans les chrétientés qu'il avait fondées à plusieurs places de la vallée de la Siskatchewan. Mgr Demers passa à Edmonton et descendit la Siskatchewan en 1848.

C'est en 1852 que M. Thibault revint définitivement à la Rivière-Rouge, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et après avoir dépensé au service de la bonne cause une grande somme d'énergie et de dévouement.

M. LACOMBE était envoyé cette même année pour remplacer M. Thibault et seconder M. Bourassa, qui laissa le lac Sainte-Anne au printemps de 1853, après avoir, lui aussi, si bien mérité de Dieu et des hommes.

En arrivant au lac Sainte-Anne, nous avons salué le P. RÉMAS. Disons de suite comment il y était venu. M. LACOMBE, seul à Sainte-Anne, ayant appris le dénûment dans lequel vivait le P. RÉMAS au lac la Biche, alla l'y voir, et le détermina à l'accompagner jusqu'à sa Mission pour y attendre notre arrivée. C'est pendant cette visite que M. LACOMBE, qui depuis longtemps désirait entrer dans la Congrégation, en demanda la faveur et en obtint l'assurance. Seulement des circonstances que ni lui ni nous ne pouvions empêcher différèrent son entrée au noviciat jusqu'à l'année suivante.

Si notre âme avait été affligée au fort Pitt, elle fut bien consolée au lac Sainte-Anne; nos cœurs burent à longs traits à la coupe des saintes délices dont Dieu veut bien quelquefois enivrer le cœur de ses Missionnaires et récompenser ainsi au centuple leurs faibles efforts. L'évêque confirma quatre-vingt-dix-huit personnes, néophytes arrachés dernièrement à l'hérésie ou à l'infidélité, et, le samedi saint, il eut la consolation de verser l'eau sainte du baptême sur le front de vingt-deux adultes. Nous célébrâmes le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ au milieu de ce peuple que la voix du divin Ressuscité ravivait et sortait du tombeau dans lequel il gisait depuis si longtemps. Grande était notre joie; mais, hélas! les joies de la terre, même les plus saintes et les plus légitimes, ne sont pas de longue durée; dès le lendemain de ce beau jour, il fallait nous séparer de ces chers chrétiens et laisser seul l'excellent M. LACOMBE, auquel nous ne pouvions pas même accorder de suite la faveur d'entrer au noviciat.

Le P. RÉMAS accompagna son évêque jusqu'au lac la Biche, où tous les deux virent se prolonger les pieux travaux et les saintes consolations qui avaient été leur partage au lac Sainte-Anne.

Le 1er mai, après une grand'messe chantée pour attirer la protection de la très-sainte Vierge, on désigna l'endroit où serait ensuite la résidence du Missionnaire; on se mit même de suite à l'œuvre. Tout ayant été réglé, autant que les circonstances le permettaient, pour atténuer les difficultés que le pieux et zélé P. RÉMAS avait rencontrées et lui épargner l'excès des privations auxquelles il avait été réduit, Mgr TACHÉ prit congé de la population et de son Missionnaire, qu'il eut le regret de laisser seul. De là, Sa Grandeur descendit à l'Ile à la Crosse, où Elle arriva heureusement le 16 mai.

Les sauvages commençaient à se réunir; on leur donna la Mission, après laquelle le P. TISSOT partit pour le Portage à la Loche, où les Montagnais se réunissent toujours en grand nombre et où il y avait beaucoup de bien à faire. Le Missionnaire goûta, en effet, beaucoup de consolations pour prix de ses efforts.

Le P. Végreville, qui avait fait beaucoup de progrès dans l'étude des langues, allait en même temps essayer ses premières armes au lac Froid; il se rendit même au lac la Biche pour égayer la solitude du P. Rémas en lui rappelant les souvenirs du séminaire, du noviciat, du scolasticat et du voyage.

Le P. Grollier, qui était venu passer l'été avec le P. Faraud à la Mission de la Nativité, en repartait au mois de septembre pour aller de nouveau travailler à Notre-Dame des Sept-Douleurs, d'où il revenait au commencement de l'hiver.

Dieu, dont les desseins sont ignorés des hommes, qui dispose des événements pour sa plus grande gloire et le salut des siens, conduisait à la Rivière-Rouge l'un de nos Pères, qui plus tard, mais bientôt, devait y jouer un rôle si méritoire et si glorieux, tant pour lui que pour la Famille religieuse à laquelle il s'estime toujours si heureux d'appartenir et qui a l'avantage de le posséder. C'est au mois d'août 1854 que le P. Vital Grandin saluait les PP. Bermond et Maisonneuve. Le nouveau venu était accompagné du Fr. Bowes, Frère convers d'un grand mérite, que le Provincial du Canada avait eu l'extrême obligeance de céder au Vicariat des Missions de la Rivière-Rouge, et où il rend depuis les services les plus intelligents et les plus signalés. Nos Missions comptaient donc neuf prêtres et trois frères laïques. Trois fils du vénérable J.-B. de la Salle arrivèrent en même temps pour commencer, en faveur des enfants de la Rivière-Rouge, les écoles chrétiennes, si recommandables partout.

Le siége de Saint-Boniface n'était pas resté vacant après la mort de Mgr Provencher. Son coadjuteur lui succédait de droit. Cependant les circonstances n'avaient pas permis à ce dernier d'aller prendre possession de sa cathédrale. Cet acte solennel, exigé par l'Eglise, ne pouvait pas être retardé indéfiniment, et Mgr Taché devait aller l'accomplir. Voulant profiter du moment où son absence serait moins sentie dans le nord, il aida à ses confrères pendant une partie de la Mission d'automne à l'Ile à la Crosse. Ne pouvant pas prudemment retarder davantage son départ, le 26 septembre il prit congé des PP. Tis-

SOT et VÉGREVILLE, du Fr. DUBÉ, des fidèles réunis en grand nombre, et s'embarqua dans un petit canot d'écorce conduit par deux jeunes sauvages de la nation des Cris. Le Seigneur, qui voulait nous faire voir combien nous méritions peu d'être à la tête de notre église, nous éprouva pendant ce voyage, et c'est le plus pénible de tous ceux que nous avons fait depuis que nous sommes dans le pays. L'évêque de Saint-Boniface descendit la rivière aux Anglais; puis, par le fort Cumberland et le lac Bourbon, il alla au lac Winipagons. Forcé de dévier de sa route, il remonta la rivière Platte, traversa le lac du Cygne et se rendit, à travers les terres, jusqu'à la baie des Canards. Passant ensuite au poste Manitoba, au bout du lac, enfin à la prairie du Cheval-Blanc, le 3 novembre il s'agenouillait dans sa cathédrale pour y offrir au Seigneur le désir de le servir, et pour le prier de féconder ses désirs.

M. Laflèche, qui était encore à l'évêché, ayant demandé et obtenu la permission d'aller passer l'hiver en Canada, la résidence épiscopale se trouvait exclusivement habitée par des Oblats Le R. P. BERMOND y continua les fonctions de Supérieur local, jouissant en outre de toute l'autorité et de tous les priviléges que Mgr TACHÉ lui avait conférés dès le début de son administration.

1855. L'année 1855, en inspirant des plans nouveaux, nécessita des changements nombreux. Nos Missions s'étendaient vers le nord-ouest et avaient besoin de s'y étendre davantage, parce que, évidemment, les sauvages les mieux disposés étaient de ce côté. Il fut donc décidé que le P. GRANDIN irait à Athabaskaw, pour mettre les Missionnaires de ce poste plus à même de descendre le fleuve Mackenzie ou remonter la rivière à la Paix; car, de ces deux côtés, on réclamait avec instances la présence d'un ministre de l'Evangile.

Ce n'était pas tout d'étendre nos Missions et de les pousser bien loin, il fallait aussi prendre des mesures pour assurer leur subsistance. Jusqu'à ce moment, le transport des objets indispensables aux Missionnaires s'était toujours fait sur les embarcations de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La multiplicité de nos établissements, jointe aux exigences du

commerce, pouvait, à un jour donné, créer des embarras, le mode actuel de transport étant très-difficile et, par conséquent, très-limité. On songea à fonder au lac la Biche un établisement sur une plus grande échelle, pour mettre à profit les avantages et les ressources de ce lieu, puis, par la suite, s'il en était besoin, organiser un système de transport qui aurait, sans doute, ses difficultés, mais offrirait au moins quelques garanties. Pour obtenir ce but, il fallait au lac la Biche des hommes doués d'une aptitude particulière pour la direction et le soin d'un matériel considérable de fermes, bestiaux, etc. : autant de choses en dehors, ce semble, au premier aspect, de notre sainte vocation, mais de fait, indispensables dans le pays où nous vivons. Ici il faut, non-seulement, que le Missionnaire se suffise en tout, il lui faut, de plus, donner l'exemple aux autres, leur apprendre à développer les avantages de leur position, les ressources de leur pays, pour les préparer à changer leurs habitudes nomades et aventurières. On peut être un saint prêtre et un parfait religieux sans cette aptitude ; cependant, pour être ici un Missionnaire accompli, il faut joindre ce talent à l'amour de sa perfection et au zèle du salut des âmes. Les Pères MAISONNEUVE et TISSOT avaient prouvé pratiquement qu'ils étaient doués des qualités nécessaires à la fondation d'un établissement, tel qu'on en désirait à Notre-Dame des Victoires. Il fut donc décidé que le P. TISSOT se rendrait au lac la Biche dès le mois de juin, et que le P. MAISONNEUVE, dont la santé s'était un peu améliorée, irait le rejoindre ensuite. Ces arrangements étaient aussi pris pour que le P. RÉMAS pût aller résider au lac Saint-Anne, pour y exercer les fonctions de maître de novice à l'égard de M. LACOMBE. Ce dernier, tout en faisant son noviciat, devait continuer le service des Missions où sa présence semblait nécessaire. Cette dernière combinaison n'est pas l'idéal de la perfection, mais quand on est dominé par les circonstances, il faut subir, et quelquefois même imposer bien des anomalies. Celle-ci, du reste, avait l'approbation de notre bien-aimé Fondateur, qui en comprit la nécessité et l'autorisa.

Au mois de mars le P. GROLLIER vola au secours de ses chères

ouailles de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il était de retour à la Nativité au commencement de juillet.

En mai, Mgr Taché, accompagné du P. Maisonneuve, visitait Saint-Joseph ; cette Mission, avec laquelle nous ferons connaissance plus tard, est située au pied de la montagne de Pembina, sur les bords de la rivière du même nom, territoire des Dakotas, diocèse de Saint-Paul, Etats-Unis.

Au commencement de juin, Mgr de Saint-Boniface reprenait le chemin de l'Ile à la Crosse. Il avait le plaisir de voyager avec le P. Grandin, qui se rendait à Athabaskaw avec le Fr. Bowes qui, lui, devait s'arrêter à la Mission Saint-Jean-Baptiste pour y achever la construction de l'église, qu'il a ornée avec tant de goût.

Dans le même temps le P. Tissot remontait tous les cours d'eau, et traversait tous les lacs qui mènent au lac la Biche. Le goût le plus prononcé pour la vie solitaire se serait satisfait dans la position où se trouvait ce Père. Le P. Rémas était déjà parti pour le lac Sainte-Anne ; personne n'était à la Mission, ni fidèles, ni infidèles, ni domestiques, ni étrangers, personne, et le pauvre Père resta seul pendant plusieurs semaines, savourant à satiété les amertumes et les délices de sa triste position.

Le Vicaire, en arrivant à l'Ile à la Crosse, apprit par ceux qui avaient conduit le P. Tissot la position critique dans laquelle ils l'avaient laissé, et se hâta de lui envoyer un des anciens serviteurs de la Mission.

Au mois de septembre, M. Lacombe, de retour d'une visite au petit lac des Esclaves et à la rivière à la Paix, commençait son noviciat au lac Sainte-Anne.

L'arrivée du P. Grandin à Athabaskaw donnant un autre compagnon au P. Faraud, le P. Grollier put donner l'essor à son zèle, qui le portait à aller passer un autre hiver avec ses bons Mangeurs de Caribou. Au mois de septembre, il partit de la Nativité pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le P. Maisonneuve, parti de la Rivière-Rouge au mois de juillet, n'arrivait au lac la Biche que les derniers jours de septembre. Son apparition réjouissait sans doute beaucoup le P. Tissot, sans pourtant apporter à sa position tous les adou-

cissements désirables. Les deux Pères se décidèrent à envoyer à l'Ile à la Crosse pour réclamer les secours qui leur étaient indispensables. Mgr Taché leur envoya encore deux engagés et tout ce qu'il put des objets demandés.

Ce même automne, le P. Végreville allait exercer son zèle au lac Vert. De retour de ce voyage, il vit se développer le germe de la maladie dont il souffrait depuis longtemps, et qui le fatigua pendant tout l'hiver.

La communauté de Saint-Boniface avait bien diminué. Quatre Pères et un Frère la composaient au printemps ; à la fin de juillet le R. P. Bermond restait seul, sans même « la plus légère doublure de famille. » Il avait pour compagnon le digne M. Laflèche, revenu du Canada à la fin de mai.

Le 19 octobre fut un jour de joie pour le Supérieur de la maison de Saint-Boniface : il recevait à bras et à cœur ouverts l'excellent P. J.-M.-J. Lestanc, l'un de ceux que la Providence a envoyés dans ce pays pour y faire le plus de bien, et y donner les plus beaux exemples de vertu.

Nos Missions de la Rivière-Rouge comptaient dix années d'existence à la fin de 1855 ; elles étaient servies par dix Pères profès, un Père novice, et trois Frères convers.

1856 —C'est le zèle du P. Faraud qui ouvrit les campagnes de 1856. Au mois de mars, ce bon Père faisait ses adieux au P. Grandin et au Frère Alexis, ses compagnons d'armes à la Nativité, et, comme toujours dans nos chers pays de neige et de glace, il chaussait ses raquettes, saisissait son fouet et criait à ses chiens : « Marche ! » puis Pani, Saresto ou quelque autre de la gentille raçe canine se rangeait derrière les guides, traînant le petit bagage du Missionnaire, qui allait revoir le théâtre de ses travaux antécédents, visiter les excellents sauvages qu'il avait commencé à évangéliser en 1852. Reposons-nous quelques instants chez le Seigneur de la rivière au Sel, le bon vieillard Beaulieu, autrefois la terreur des maîtres du pays et aujourd'hui l'enfant soumis de l'Homme de la prière, qu'il sert toujours avec empressement et générosité, versant des larmes sur les longues années passées dans l'infidélité (il était vieillard quand il fut baptisé, en 1848, par le P. Taché)

et s'efforçant, par une vie admirable de foi et de piété, de racheter le temps perdu.

Après cette petite halte, qui continuera dans la suite d'être si agréable et si utile, remettons-nous à la suite du P. Faraud pour arriver, en sa compagnie, au terme de son voyage. C'est le grand lac des Esclaves, cette autre mer intérieure dont les immenses proportions ne sont pas même soupçonnées de plusieurs géographes. Après quelques jours de marche, le Missionnaire arrivait au fort Résolution. Dans ces pays, si profondément isolés, le moindre fait devient un événement. Un sauvage, un chien qui arrive met en émoi tout un établissement. Que l'on juge par là des proportions que prend l'arrivée d'un Missionnaire ! Cette fois pourtant, tout était silencieux au fort Résolution. L'officier en charge avait vu arriver le ministre du Seigneur; il était rentré dans ses appartements, en proie à un malaise extrême. J'ai dit plus haut que, presque invariablement, nous recevions l'accueil le plus cordial des employés de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. M. J. A., à la tête de l'immense district de la rivière Mackenzie, a voulu se donner le triste privilége de faire exception à cette honorable règle. Après avoir déclaré aux Missionnaires qu'il ne les recevrait pas dans son district, il avait défendu à ses sous-officiers de leur accorder l'hospitalité. Celui en charge au fort Résolution se voyait dans la triste alternative ou de désobéir à son supérieur, ou de faire des grossièretés au Père qui arrivait; sa position était connue dans son établissement, c'est ce qui explique l'espèce de torpeur dans laquelle se trouvaient tous les gens du fort.

La difficulté fut bientôt levée. L'évêque de Saint-Boniface, qui connaissait les dispositions hostiles de M. J. A., avait obtenu des lettres de recommandation du gouverneur général; le P. Faraud, porteur de ces lettres, les présenta à celui auquel elles imposaient l'obligation de lui accorder l'hospitalité. Le mauvais vouloir du chef fut amplement compensé par les ordres du maître, et ce nuage, qui semblait d'abord gros d'orage, contribua au succès de la Mission. Tout le monde voulut faire oublier cette circonstance; l'accueil fut d'autant plus

cordial, qu'il avait menacé d'être plus froid. Le P. Faraud se mit de suite à l'œuvre et commença sa Mission, qui lui procura les plus douces et les plus abondantes consolations. Les pauvres Indiens furent admirables. Un zèle ardent et un courage héroïque caractérisèrent tous leurs rapports avec l'envoyé de la bonne nouvelle. Le P. Faraud passa trois mois à la Mission du grand lac des Esclaves, qu'il confia à la protection de l'humble époux de Marie. La Mission de Saint-Joseph fut établie sur l'île de l'Orignal, tout près du fort Résolution. L'avidité des sauvages absorbait tous les instants du Missionnaire, qui, à force de courage, sut pourtant se ménager quelques instants pour assurer à cette importante Mission un caractère de stabilité plus grand qu'une simple visite. Il entreprit et effectua la construction d'une maison où pourraient de suite se loger ceux qui viendraient continuer son œuvre. Nos Pères de Saint-Joseph (comme ceux de la Nativité) habitent encore la maison construite par les mains auxquelles la Providence vient de confier la houlette pastorale de cet immense district. La main qui les bénit est celle qui les a logés.

Par le départ du P. Faraud, le P. Grandin était resté seul prêtre à Athabaskaw. Vives et nombreuses furent les inquiétudes de ce jeune Père, qui, arrivé seulement depuis sept mois, se trouva chargé de cet important établissement. Généreusement secondé par le courageux Frère Alexis, le P. Grandin eut la satisfaction de voir toutes ses craintes et ses inquiétudes se dissiper, ou mieux se changer en fruits abondants de consolations que lui firent goûter les heureuses dispositions des sauvages avides de l'entendre, sans même bien le comprendre, et heureux de lui rendre l'affection qui l'animait à leur égard. La Mission ne souffrit pas; tout au contraire, le bien s'y continua heureusement.

A la fin de juin, le P. Grollier, après les succès de son ministère à Notre-Dame des Sept-Douleurs, en revenait pour jouir du bonheur de revoir ses frères, après un long hiver d'isolement.

Au commencement du même mois, M. Laflèche quittait définitivement le diocèse de Saint-Boniface. Depuis cette époque,

le palais épiscopal a été exclusivement la demeure des Oblats; eux seuls ont eu le soin de la paroisse de Saint-Boniface, dont notre palais épiscopal n'est que la maison curiale. Inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit de l'excellent M. Laflèche. Nous pouvons cependant ajouter que tous ses actes ont été marqués au coin d'une exquise délicatesse à l'égard des membres de la Congrégation. Tout le temps qu'il a passé avec eux, il s'est étudié à s'effacer, pour leur laisser, aux yeux du monde, le mérite de ce qu'il faisait lui-même. Bien vu et aimé de tous, il n'a rien négligé pour faire rejaillir cette affection sur ceux qu'il appelait ses frères, et qu'il a toujours traités comme tels.

Pendant que l'un des vicaires généraux de l'évêque de Saint-Boniface allait redemander à sa terre natale une santé épuisée par douze années d'un généreux dévouement, l'évêque lui-même disait adieu au P. Végreville et au Fr. Dubé, qu'il laissait à l'Ile à la Crosse, pour revoir les autres Pères du Vicariat, passer ensuite en Canada et en Europe, afin d'y poursuivre l'exécution d'un projet qui semblait devoir contribuer puissamment à la gloire de Dieu et à l'avantage de la Congrégation. Le Vicaire se dirigea d'abord vers le lac la Biche. Outre les PP. Maisonneuve et Tissot, il y trouva le P. Rémas et son novice, le P. Lacombe, venus tous deux à la rencontre de leur Supérieur commun, afin de lui épargner la peine de se rendre au lac Sainte-Anne. Cette attention du P. Rémas fut d'autant plus vivement appréciée que, sans elle, le temps si limité n'aurait permis au Vicaire qu'une très-courte apparition dans chaque Mission. Quatre Oblats profès et un novice se trouvaient donc réunis pour passer ensemble quelques jours de consolations, de repos et de ces conversations qui aident toujours si puissamment au bien. Les Pères du lac la Biche avaient besoin d'un adoucissement à leurs peines, à leurs fatigues, à leurs privations. Il est permis de croire que la visite leur procura un peu de tous ces avantages. Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, les PP. Maisonneuve et Tissot, à leur arrivée à Notre-Dame des Victoires, s'étaient trouvés les héritiers de toutes les misères que le bon P. Rémas y avait

endurées. L'hiver n'avait point amélioré leur position. C'est pendant cet hiver qu'ils se déterminèrent à changer le site de la Mission, en l'éloignant d'environ six milles du fort de la Compagnie. auprès duquel elle se trouvait d'abord. Cette détermination ajouta, du moins momentanément, aux difficultés, puisque, à l'endroit choisi, il n'y avait rien de fait, et qu'on abandonnait une maison déjà construite. Le 18 février, le P. Maisonneuve alla planter sa tente à l'endroit qui avait semblé le plus convenable. Une tente de toile au milieu des neiges, même sur un territoire britannique, ce n'est pas le fameux confort anglais. Aussi on se figure facilement tout ce que les Missionnaires eurent à souffrir. Le jour même de l'arrivée de leur évêque, ils prirent possession de la cabane qu'ils avaient érigée avec tant de peine. Ils ne possédaient pas même une chaise. Une bûche de bois servit de fauteuil épiscopal. Celui auquel il était offert l'eût accepté avec un plaisir plus grand encore, si en l'acceptant il avait pu soulager ceux qui le lui offraient. Le travail et l'inquiétude n'avaient pas seuls éprouvé les Missionnaires; la faim s'était mise de la partie, dans ce sens du moins qu'une nourriture aussi désagréable que précaire était leur seule ressource. Aussi nous fûmes profondément affligés en voyant ces deux chers confrères maigres, fatigués, abattus. Nous espérions cependant, car nous connaissions au lac la Biche des ressources qui avaient fait défaut cette année, mais qui, naturellement, ne devaient pas manquer toujours. Les visiteurs avaient amené quelques provisions et autres secours ; puis tous ensemble on se souvint de la promesse du divin Maître : « Si deux ou trois... » Nous étions cinq, nous devions être exaucés. Une grand'Messe fut recommandée et une neuvaine prescrite en l'honneur du grand Apôtre pêcheur. De suite une pêche, que l'on peut appeler miraculeuse, procura une alimentation abondante et facile. Cette pêche n'a pas fait défaut depuis. Ajoutée aux autres ressources de la localité, le tout utilisé par le talent et le travail de nos Pères, plus tard du cher frère Bowes, a fait de cet endroit la plus prospère de nos Missions. La misère, la souffrance, la privation semblent au-

jourd'hui impossibles à Notre-Dame des Victoires; mais que ceux qui y iront plus tard ne l'oublient pas! Ils devront ce bien-être à l'énergie et au travail de ceux qui les y auront précédés. Il faut avoir vu les commencements d'une Mission; il faut même avoir tout fait de ses mains, tout arrosé de ses sueurs, tout arraché, comme par violence, à la rigueur de nos climats, aux désavantages si multiples de ces créations au milieu du désert, pour croire et comprendre ce qu'elles coûtent. On s'étonne que nous ne volions pas plus haut dans les sphères intellectuelles et scientifiques; on trouve que nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux, de grâce, que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui, tout le jour, a dû manier la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au positif, qui l'exclut nécessairement des cercles littéraires. J'invite ceux qui succéderont à nos Pères qui ont fondé des établissements et en ont dévoré les premières difficultés, à ne pas oublier les efforts de ceux qui les ont précédés, et à se souvenir que, s'il leur est possible de donner cours aux heureuses et intelligentes dispositions que la Providence a mises en eux, ils doivent cette facilité au travail colossal que se sont imposé leurs prédécesseurs. La pensée que j'exprime ici me vient avec le souvenir d'une réflexion qui m'a été faite par l'auteur d'un voyage pittoresque. Ce digne homme, que j'ai rencontré en France, se posait comme voulant travailler à l'émancipation scientifique des Missionnaires catholiques de l'Amérique septentrionale. « C'est désolant, me disait-il avec une admirable naïveté, nos Missionnaires n'écrivent point. J'ignore ce qu'ils font; mais il est certain qu'ils omettent une partie essentielle

de leurs devoirs : l'étude des hommes et des choses... » Vint ensuite le développement de ses sublimes idées. J'admirai d'abord ses magnifiques théories; mais je les trouvai bien ridicules, quand j'en vis l'application dans son ouvrage, et je me dis : « Voilà ce que c'est que d'être Missionnaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée. » Je comparai ces scientifiques pages, et le travail que, naturellement, elles avaient coûté, avec la position de nos chers Pères, et, en définitive, je demandai à Dieu de ne point envoyer de pareils génies dans nos Missions naissantes. J'exprime aussi cette pensée, parce que, comme Supérieur de nos Pères, je dois à ceux qui me sont confiés la justice de dire que, s'ils n'ont point décrit la scène, ils ont du moins été les acteurs intelligents et dévoués du grand drame de la régénération des peuples qui leur sont confiés et de la formation des établissements nécessaires à cette régénération. S'ils ne sont pas écrivains, ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le temps qui manque. Ce sont ces occupations, si multipliées, si accablantes, qui absorbent notre vie et nous permettent à peine de répondre aux nécessités les plus impérieuses, aux devoirs les plus urgents. Les ressources si limitées de nos Missions, les circonstances si exceptionnellement défavorables dans lesquelles nous vivons, la nécessité de dompter même les éléments, de demander sa vie matérielle aux rigueurs du climat, aux aridités du désert, voilà quelques-unes des raisons de notre silence; voilà, si l'on veut, des pages que nous préparons aux plumes de ceux qui nous succéderont. C'est certainement déjà un grand talent et un grand mérite, au milieu de tant de difficultés, de trouver le temps et les moyens d'instruire ses ouailles, d'apprendre leur langue, d'exercer notre ministère avec le zèle que Dieu a droit de demander à ses apôtres.

Le bonheur goûté par les cinq Missionnaires dans cette réunion ne fut pas de longue durée; bientôt le P. Rémas et son novice reprirent le chemin du lac Sainte-Anne, et l'évêque poussa sa nacelle vers les grandes eaux d'Athabaskaw. L'établissement de Notre-Dame des Victoires avait été projeté pour pouvoir, plus tard et au besoin, servir d'entrepôt pour l'ap-

provisionnement de nos Missions du Nord ; afin d'atteindre ce but, il fallait s'assurer de la possibilité de naviguer dans la partie du grand fleuve Athabaskaw-Mackenzie, connue sous le nom de rivière à la Biche, et située entre les embouchures de la petite rivière qui décharge le lac la Biche et la petite rivière Athabaskaw. Cette partie du fleuve géant était décrite comme pleine de dangers et d'une navigation presque impossible. Il fallait s'assurer de la valeur de ces difficultés et de ces obstacles. L'évêque de Saint-Boniface, devant se rendre à Athabaskaw, choisit cette route inconnue et réputée si dangereuse. Il eut le plaisir de constater qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tous ces récits effrayants, et que cette rivière ressemble à tant d'autres sur lesquelles on navigue tous les jours. Après sept jours et deux nuits d'une marche heureuse, il arrivait à deux heures du matin pour donner le *Benedicamus Domino* aux Missionnaires d'Athabaskaw. C'était le 2 juillet, joli jour pour une visite ! Les PP. Grollier et Grandin, et le Fr. Alexis, réveillés en sursaut par la voix de leur évêque, versèrent des larmes de joie, en voyant leur Supérieur plus tôt qu'ils ne l'attendaient et échappé heureusement aux dangers prétendus, mais supposés réels, de cette navigation.

Tous les sauvages de la Nativité et quelques-uns de Notre-Dame des Sept-Douleurs attendaient dans le voisinage l'arrivée du grand Homme de la prière. Ils en furent bientôt informés, et, après une couple de jours, ils étaient réunis en grand nombre autour de la maison du Seigneur. La visite fut vraiment consolante ; les chrétiens d'Athabaskaw revoyaient avec bonheur, comme premier pasteur, celui qu'ils avaient eu pour premier Missionnaire. Nous fûmes étonnés nous-mêmes des fruits produits par cette visite. Tout est merveilleux dans le plan divin du salut des hommes. L'auteur de la hiérarchie ecclésiastique est la source même des grâces. Il en verse de bien abondantes sur tous les ordres qui composent cette milice sainte. Le pontife, revêtu de la plénitude du sacerdoce, ne peut pas être laissé à sa faiblesse ni à son indignité personnelle lorsqu'il parle au nom du Très-Haut. L'Esprit-Saint, qui a voulu que l'Eglise de Dieu fût conduite par

les évêques, donne à leur parole, à l'ensemble de leur ministère un succès particulier. Pour ma part, je l'avouerai, j'hésitais presque à faire des visites pastorales au milieu des indigènes, croyant que leurs Missionnaires respectifs, qui avaient leur confiance et leur affection, y feraient plus de bien par eux-mêmes. Chacune de mes visites m'a prouvé, au contraire, et jusqu'à l'évidence, que l'Eglise est guidée par l'esprit de Dieu, lorsqu'elle prescrit aux premiers pasteurs de voir personnellement les brebis confiées à leurs soins. J'ai eu le bonheur de me convaincre que la simple apparition du pontife au milieu des sauvages est une époque de renouvellement et d'un saint enthousiasme pour le bien.

L'arrivée du P. FARAUD et les nouvelles de ses succès au grand lac des Esclaves, vinrent compléter la joie des Missionnaires d'Athabaskaw et de leur Visiteur. Ils passèrent encore ensemble une de ces semaines comme on en goûte peu dans la vie ; les jours étaient remplis par l'instruction des sauvages, et les nuits se passaient à préparer à l'impression les quelques livres déjà faits en leur langue. La plantation d'une belle croix termina, le 13, les exercices de la Mission et de la visite épiscopale. Le lendemain, sonnait l'heure du retour. Le pauvre Missionnaire a bien souvent occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes Frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation ! Priez pour vos Frères isolés.

Monseigneur partait en la compagnie du P. GROLLIER, qui était donné pour *socius* au P. VÉGREVILLE, près duquel il s'arrêta, à l'Ile à la Crosse, tandis que l'Evêque de Saint-Boniface se rendait à la Rivière-Rouge, où il arriva le 22 août, heureux de revoir le R. P. BERMOND, heureux de faire la connaissance du P. LESTANC. Dans l'espace de deux mois, le Vicaire avait eu la consolation de voir tous

les Oblats employés dans le diocèse de Saint-Boniface.

Au mois de septembre, le P. Rémas recevait l'Oblation du P. Lacombe, si désireux, lui aussi, de devenir un enfant de Marie Immaculée. A l'oblation du P. Lacombe, la Mission du lac Sainte-Anne et celles qui s'y rattachent devenaient le partage des membres de notre chère Famille. Nous l'avons déjà dit, M. J.-B. Thibault doit être considéré comme l'Apôtre de la vallée de la Siskatchewan. Ce courageux Missionnaire avait, de plus, visité le lac la Biche, le lac Froid, l'Ile à la Crosse et le Portage à la Loche. Son zélé confrère, M. Bourassa, en le secondant dans l'établissement du lac Sainte-Anne, avait étendu les fruits de son zèle jusqu'au petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix. M. Lacombe, marchant généreusement sur les traces de ses glorieux devanciers, avait fait, lui aussi, tout son pouvoir, pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. La Siskatchewan, le lac La Biche, le fort Jasper, le Petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix avaient entendu sa voix proclamer la miséricorde du Dieu d'amour. En un mot, ces trois bons Prêtres avaient marché, à pas de géants, dans la carrière apostolique. Deux d'entre eux avaient laissé le théâtre de leurs travaux, le troisième passait dans nos rangs. La Congrégation prenait possession du champ qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs et fécondé par leur dévouement. Héritiers de tout ce qu'ils avaient, il nous siérait bien mal d'accepter ce qu'ils nous ont laissé, sans leur en témoigner notre reconnaissance. Non-seulement nous avons sous les yeux les exemples de zèle et de vertu qu'ils nous ont prodigués, mais, de plus, nous sommes devenus les pasteurs des chrétiens qu'ils ont formés avec tant de soins et de sollicitudes, des catéchumènes qu'ils ont prédisposés au bonheur que nous goûtons avec eux, en versant sur leurs fronts l'eau régénératrice. Ces pieux devanciers nous ont aplani bien des difficultés et des embarras dans l'étude des langues ; les catéchismes, grammaires, dictionnaires, qui leur ont coûté tant de veilles, sauvegardent notre repos et nous assurent le succès et la consolation : plus que cela, eux aussi ont été défricheurs ; non-seulement défricheurs du champ spirituel qu'ils ont trouvé si inculte et rendu si fécond,

mais bien aussi défricheurs du champ matériel, où nous sommes heureux de cueillir quelque adoucissement aux privations si grandes et si nombreuses, dans ces contrées lointaines. Le toit qui nous abrite, la modeste chapelle où, pour notre consolation, réside le Roi des rois, la voûte qui retentit de nos chants d'allégresse, tout cela est le travail de leurs mains, le prix de leurs sueurs. Quoi ! nous accepterions tous ces avantages sans que l'accent de la reconnaissance trahisse les vives émotions de nos cœurs ! Nous serions trop indignes de leur succéder, si nous pouvions les oublier ! Que nos annales redisent donc le nom de M. Thibault, ce nom que les nombreux Indiens de ces immenses terres redisent avec tant d'allégresse et d'admiration ! Redisons le nom de M. Bourassa, inséparable de celui de son vénérable confrère ! Redisons aussi, avec une affection particulière, le nom de M. LACOMBE, devenu notre cher P. LACOMBE, dont le zèle nous est toujours un si juste sujet de consolation !

C'est pendant l'été de 1856 que les Pères du lac la Biche ouvrirent un chemin à travers l'épaisse forêt qui sépare leur beau lac des prairies qui bordent la rivière Siskatchewan ; et au mois de septembre, le P. MAISONNEUVE, à sa visite annuelle au fort Pitt, en étonna tous les habitants, parce qu'il y était venu en voiture, par ce chemin nouveau, réputé impossible, mais que le courage et la persévérance du Missionnaire avaient rendu praticable.

Après la profession de son novice, le P. RÉMAS alla donner la Mission au fort Jasper, situé tout au pied des montagnes Rocheuses, dont on admire les cimes élancées, la noble et imposante grandeur.

Après trois semaines passées à Saint-Boniface, Mgr TACHÉ en partait pour le Canada. Il s'y arrêta quelque temps pour préparer le succès du grand projet qui faisait l'objet principal de son voyage. Ayant réussi dans ses préliminaires, il traversa l'Océan, et alla terminer cette année auprès de notre bien-aimé Fondateur et Père.

Le P. GRANDIN se rendait aussi, à la fin de cette année, à la rivière au Sel, auprès du vieillard Beaulieu ; il y séjourna

pendant plusieurs mois, recueillant les fruits de son ministère, étudiant les langues, et donnant à son hôte la consolation de le traiter avec un dévouement aussi complet qu'empressé. Cette Mission se termina par la plantation d'une croix.

III

1857. — L'événement principal de cette année 1857 nous semble revêtu d'une telle importance, qu'il en forme comme une époque nouvelle, la troisième période de l'histoire de nos Missions. Dès le premier jour de cette année, le Vicaire était à Marseille, auprès de notre bien-aimé Fondateur, le priant de le bénir, de bénir tous ses enfants habitant les froides régions du nord-ouest de l'Amérique, de bénir toutes les œuvres confiées à leurs soins, l'objet de leur sollicitude. Puis commencèrent les pourparlers de l'importante question qui avait déterminé le voyage de Mgr Taché : la nomination d'un coadjuteur *cum futura successione*. L'évêque de Saint-Boniface croyait avantageux à son diocèse d'en assurer la direction à un membre de notre chère Congrégation. Ce projet, qu'il avait déjà fait goûter aux Evêques de la province ecclésiastique de Québec, à laquelle appartient son diocèse, fut aussi accueilli favorablement par notre Révérendissime Père Général. Les Evêques du Canada, dans la supplique demandant la formation de cette coadjutorerie, s'étaient abstenus de désigner le nom du coadjuteur. A la demande de l'évêque de Saint-Boniface, ils voulaient laisser ce choix au Supérieur Général des Oblats. Mgr de Mazenod, inspiré de Dieu, désigna le jeune P. Vital Grandin comme *dignissimus inter dignos*. Cette élection rencontra parfaitement les vues de l'évêque de Saint-Boniface qui, plein d'estime et d'affection pour tous et chacun de ses Missionnaires, ne put néanmoins se dispenser de croire à l'inspiration de la grâce dans le choix de ce jeune Père qu'il savait, lui aussi, être doué de qualités bien précieuses. L'évêque de Saint-Boniface ne pouvait raisonnablement faire qu'une objection; objection dont il avait tant reconnu la valeur dans sa propre personne. Cette objection venait de l'âge

de l'élu. On ne s'y arrêta pourtant point, puisque la jeunesse est, de tous les défauts, celui dont on réussit le plus efficacement à se corriger chaque jour ; puis, il faut bien s'en souvenir, avec la nécessité de nos marches et contre-marches, à des distances prodigieuses, le poids des années est un bagage un peu lourd pour la raquette. Nous pouvons en dire quelque chose, puisque, à quarante-deux ans, il nous est déjà devenu moralement impossible de parcourir à pied une distance un peu éloignée. Bref, la pensée du Supérieur Général fut fixée définitivement, et le nom du P. Vital GRANDIN envoyé à Rome. Ce nom, par la raison que nous avons dite plus haut, ne se trouvait pas consigné sur la supplique des évêques de la province de Québec. Cette dérogation aux règles ordinaires retarda un peu la conclusion de cette importante affaire ; ce n'est que le 10 décembre que le Saint-Père signa les Bulles érigeant la coadjutorerie de Saint-Boniface, et préconisant le P. V. GRANDIN comme coadjuteur, avec le titre d'Evêque de Satala *in partibus infidelium*. Disons-le de suite, cet acte du Vicaire de Jésus-Christ, nous procura une bien douce satisfaction ; car, outre qu'il nous délivrait de toute inquiétude sur le sort de notre diocèse, en cas d'une mort qui peut nous frapper chaque jour, il nous assurait le puissant et dévoué concours d'un pieux Missionnaire qui, nous en étions certain, ferait un saint Evêque. Huit années d'expérience nous permettent de voir l'ample et abondante réalisation de ces légitimes espérances. Que Dieu soit béni ! que la mémoire de notre vénéré Fondateur accepte nos plus justes actions de grâces, pour un choix dont, avec tous nos Missionnaires, mais peut-être plus que tous les autres, nous avons chaque jour à nous réjouir. Puisque l'arbre se connaît à son fruit, la suite de notre petite histoire dira assez de quelle forte et précieuse séve se nourrit le rejeton que la main si habile et si chère de notre bien-aimé Père venait de greffer sur le sauvageon de Saint-Boniface.

Une autre mesure, aux conséquences multiples et avantageuses pour nos Missions, fut aussi arrêtée pendant le séjour du Vicaire à Marseille. Tous nos Missionnaires avaient ex-

primé le désir de voir les plus avancés de leurs établissements enrichis d'un couvent des Sœurs de la Charité. Outre l'éducation des enfants, le soin des malades, il est mille détails de la vie, dans lesquels le Prêtre Missionnaire ne peut pas descendre, et dans lesquels pourtant il est bon qu'une main expérimentée et charitable vienne façonner le cœur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à qui « cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice. » La femme missionnaire, la Sœur de Charité, peut remplir cette noble tâche, et seconder ainsi puissamment l'action du Prêtre. Saint Paul n'oublie pas celles « qui ont travaillé avec lui dans l'établissement de l'Evangile. » Ce genre de coopération est d'autant plus nécessaire à ceux qui exercent leur saint ministère en pays sauvages et incultes, où la belle et pure nature des grands rêveurs de la pseudo-philosophie a tant besoin d'être embellie et abluée. Les services des Sœurs de la Charité semblaient donc, avec raison, comme indispensables; mais ici, comme ailleurs, les nobles élans du cœur, les généreuses aspirations de l'âme, sont dépendantes des nécessités de ce corps qui semble toujours avoir la bouche ouverte pour demander son alimentation ; aussi le grand échec, la grande difficulté de toutes ces créations bonnes, pieuses, admirables même, c'est l'exiguïté des ressources pécuniaires. Les allocations de la propagation de la Foi soutiennent seules nos établissements; leur adjoindre des couvents de religieuses, c'est demander aux Missionnaires de partager avec ces héroïnes la maigre pitance qui les soutient ; c'est demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement. Les Missionnaires Oblats consentaient volontiers à partager leur nourriture avec celles qui viendraient les seconder. Les Sœurs de la Charité du Canada, dites Sœurs grises, déjà établies à Saint-Boniface, acceptaient toutes les conséquences du choix qui était fait d'elles pour aller fonder leurs établissements pieux à des distances immenses, dans des pays et sous un climat dont les rigueurs effrayent quelquefois l'imagination. Notre vénérable Fondateur, après quelques objections prises en son bon cœur et sa

haute prudence, consentit volontiers au projet proposé, en laissant au Vicaire de nos Missions le soin de s'entendre avec les Sœurs de la Charité sur les mesures à prendre pour en assurer le succès.

Ces deux importantes questions réglées, l'Evêque de Saint-Boniface parcourut plusieurs diocèses de France dans l'espoir d'être utile à la Congrégation et à l'œuvre si sublime de la propagation de la Foi; il repassa ensuite au Canada pour y continuer la même Mission, tout en surveillant l'impression des livres en langue sauvage.

Pendant que le P. Grandin était l'objet de l'attention de ses supérieurs, lui-même, sans se douter le moins du monde de ce dont il était question, se rendait à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et prouvait là encore qu'il n'est pas nécessaire d'être au milieu des Indiens, pendant un grand nombre d'années, pour gagner leur confiance et acquérir sur eux l'ascendant affectueux qui assure le succès des soins qu'on leur prodigue. Le P. Grandin revenait ensuite à la Nativité rejoindre ses confrères, et se préparer à aller au grand lac des Esclaves pour y continuer la Mission si heureusement commencée par le P. Faraud.

Le P. Tissot, voulant assurer des secours plus abondants à son poste du lac la Biche, se mit en route pour la Rivière-Rouge. Le P. Végreville, de son côté, pensant que son supérieur était déjà de retour, se rendit de l'Ile à la Crosse à Saint-Boniface.

Pendant son séjour à Marseille, le Vicaire avait sollicité avec de vives instances des secours en sujets; il demandait des Pères, il demandait des Frères. Notre vénérable Fondateur, avec la bonté qui le caractérisait, voulut bien se rendre aux vœux de ses enfants. Il promit que quatre Pères et quelques Frères seraient envoyés à Saint-Boniface dans le cours de l'année. En effet, dès le mois de juin, le Vicaire avait le plaisir d'embrasser à Montréal, le P. Lefloch, le Fr. Clut, scolastique, et les Frères convers Salasse et Perréard. Ces quatre Oblats, après quelques jours de repos au Canada, se dirigèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement

au commencement d'août. Neuf Oblats se trouvaient donc réunis à la Rivière-Rouge. La joie, le bonheur qu'on goûtait dans cette réunion, furent troublés par une nouvelle qui causa une peine sensible à toute la communauté, et même à la population de Saint-Boniface. Le R. P. Bermond, Supérieur de la maison, était rappelé. Il devait aller, comme visiteur extraordinaire, voir les Missions de l'Orégon. Onze années de séjour dans nos contrées avaient naturellement donné beaucoup d'expérience à ce Père. Les pays que nous habitons ont un caractère si particulier ; les mœurs, les habitudes, les besoins sont si différents de tout ce que l'on voit dans la vie civilisée, qu'il est bien difficile de s'en faire une juste idée. Une longue expérience à cet égard est un avantage incontestable. Les populations, les Missions d'Orégon, peuvent différer et diffèrent des nôtres. Cependant, elles leur ressemblent par plus d'un point, et l'expérience du R. P. Bermond, jointe aux autres qualités qui le distinguent, explique le choix que l'on fit de sa personne comme Visiteur de nos Missions de l'Orégon alors dans la souffrance. Le R. P. Bermond fit ses adieux à la Rivière-Rouge le 25 août. Les vives sympathies et les regrets affectueux qui lui furent exprimés en cette occasion lui prouvèrent qu'il avait gagné l'estime et l'affection : tout comme les violentes émotions auxquelles il fut en proie prouvèrent que cette population, que ces Missions avaient aussi trouvé place au milieu de ses plus tendres affections. Même pendant la vie de Mgr Provencher, le R P. Bermond avait une large part à l'administration de l'Evêché de Saint-Boniface. Après la mort de ce pieux prélat, le Supérieur de notre Maison de Saint-Boniface eut seul tout le soin de l'Evêché et de tout ce qui s'y rattache. La caisse épiscopale fut mise entre ses mains, et y resta jusqu'à son départ. La confiance que l'Evêque lui témoigna fut telle, qu'il ne songea même jamais à lui demander le moindre compte de ce qui lui était confié. Le R. P. Bermond disposa de tout comme bon lui sembla, l'Ordinaire se reposant entièrement sur son habileté et son bon vouloir. Que Dieu veuille bien suppléer à l'impuissance où nous sommes de payer des services que nous savons pourtant apprécier !

L'Evêque n'étant pas encore de retour, le R. P. Bermond remit son administration entre les mains du P. Lestanc.

Le P. Tissot, accompagné du F. Salasse, reprit le chemin du lac la Biche, où le Fr. Bowes se rendit aussi. C'est à peu près à cette époque que Notre-Dame des Victoires chassa des bords du beau lac confié à sa protection un prédicant méthodiste qui s'y était fixé depuis quelques années. Malheureusement ce dernier ne se retira qu'au lac du Poisson-Blanc, d'où il nuisit considérablement aux sauvages, qui auraient dû avoir des relations avec nos Pères. Le P. Lacombe retourna auprès du P. Rémas, au lac Sainte-Anne.

De Montréal, le Vicaire avait écrit au P. Grandin de se rendre à l'Ile à la Crosse, tandis que le P. Grollier irait le remplacer à Athabaskaw, pour ensuite se rendre au grand lac des Esclaves. Cet arrangement était pris pour faciliter l'accomplissement des graves mesures arrêtées au sujet du Coadjuteur. Par un malentendu que nous ne saurions expliquer, le bourgeois de la rivière Mackenzie, porteur des lettres pour les Missionnaires d'Athabaskaw, passa chez eux, les vit même, sans leur remettre ce qui était à leur adresse. Ces Pères, ne recevant pas de lettres, s'en tinrent à leur pensée première, que le P. Grandin irait faire la Mission au grand lac des Esclaves. Ce bon Père se mit donc en route ; mais quelle ne fut pas sa surprise, après quelques jours de marche, de trouver dans un portage, et soigneusement enveloppées dans de l'écorce de bouleau, avec quelques mots d'excuse, les lettres envoyées de la Rivière-Rouge, qu'on avait oublié de laisser à la Mission de la Nativité. Les ordres donnés au P. Grandin étaient positifs. Il fallait donc rebrousser chemin, venir surprendre le P. Faraud, qui ne s'attendait ni à revoir son confrère sitôt, ni à recevoir des lettres de cette direction. Après quelques jours de préparatifs, le Père partit pour l'Ile à la Crosse. Dieu, qui lui laissait encore ignorer les desseins qu'il avait sur lui, voulut le préparer de suite aux peines et aux angoisses qui sont l'apanage de ceux qu'Il élève aux dignités de son Eglise. Le P. Grandin eut horriblement à souffrir pendant ce voyage ; il craignit même d'y perdre la vie et vit sa

santé gravement altérée. Dieu le garda pour des luttes plus grandes, des succès plus éclatants. Souffrant, boiteux, il arriva à l'Ile à la Crosse. Son arrivée était le signal de départ pour le P. GROLLIER, qui se mit de suite en route pour aller reprendre son ancien poste auprès du P. FARAUD. Le P. GRANDIN, par le départ du P. GROLLIER, resta seul avec le Fr. DUBÉ jusqu'au mois de juillet suivant.

Pendant que les petits canots d'écorce transportaient dans le Nord nos Missionnaires d'un poste à l'autre, un beau gros navire se jouait, au milieu des montagnes de glace qui se promènent à loisir dans le détroit et sur la baie d'Hudson, puis il debarquait à la factorerie d'York les PP. FRAIN et EYNARD et le F. KEARNEY. C'est la première fois que cette route fut suivie par nos Pères. C'est au moins la plus économiqne, puisque l'Honorable Compagnie donna le passage gratuit de Londres à York. Les trois Missionnaires continuèrent leur route pour arriver à la Rivière Rouge au commencement d'octobre.

Le 6 novembre, l'évêque de Saint-Boniface revoyait sa demeure. Il était accompagné de M. GASCON, jeune prêtre du diocèse de Montréal, qui venait consacrer au service de ce diocèse, et plus tard à la Congrégation, le zèle ardent dont son cœur était animé. L'arrivée du Vicaire reportait encore à neuf le nombre des Oblats à la Rivière-Rouge. Trois d'entre eux, les PP. LESTANC et EYNARD et le Fr. KEARNEY, furent placés à Saint-Norbert, paroisse érigée cette année-là même à trois lieues de Saint-Boniface. Les six autres membres de la famille demeurèrent à l'évêché. Le Fr. CLUT, ordonné diacre à Saint-Norbert, fut élevé à la prêtrise, le 20 décembre, dans la cathédrale de Saint-Boniface. C'était la première ordination que l'évêque avait la consolation de faire dans son diocèse. Les pauvres évêques Missionnaires sont privés de bien des douceurs. Ils ne goûtent que bien rarement le bonheur de donner l'onction sainte aux collaborateurs, dont ils ont pourtant si grand besoin.

A la fin de 1857, la Congrégation comptait donc quatorze Pères et six Frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Vingt enfants de la famille étaient rendus dans ce vaste

champ, lui promettant pour l'avenir une culture plus soignée, et, par conséquent, une moisson plus abondante.

1858. — Le puissant renfort venu l'année précédente, assurait aux Missions une plus grande extension, au bien à faire un plus grand développement, à notre chère Congrégation une plus riche somme de mérites, de grâces et de bénédictions. De bénédictions, car dans l'étude de la vocation de ceux des nôtres qui sont envoyés ici on reconnaît facilement que la voix de la grâce, qui les a appelés à la vie religieuse dans notre petite Famille, s'est fait entendre à leur cœur à mesure que nos Missions ont pris plus de développement et que leur vocation semble être comme une conséquence des besoins créés par cette extension même de nos œuvres. J'ai fait cette étude avec un sentiment particulier de plaisir. Evêque d'un diocèse où tout semble de glace (quoique le cœur, du moins, ne se soit pas encore refroidi), je suis désolé de n'avoir rien à offrir à la Congrégation qui l'évangélise. Rien, si ce n'est nos frimas et nos neiges. J'ai besoin de trouver un adoucissement à cette peine dans la pensée que le feu divin de la grâce qui enflamme les cœurs peut les éclairer et les toucher du milieu des banquises du pôle, tout aussi bien que du milieu des sables brûlants des tropiques. On sait que les rayons du soleil matériel se reflètent avec un éclat particulier sur les glaciers des régions arctiques ; pourquoi les rayons du Soleil de justice ne se refléteraient-ils pas dans l'âme de ceux auxquels il veut confier le soin de sauver les élus qu'il s'est choisis dans les zones glaciales comme dans les zones torrides ou tempérées ? Il y a bientôt trois mille ans que le Prophète royal a chanté : *Benedicite, gelu et frigus, Domino; benedicite, glacies et nives, Domino.* Aussi le moment approche où le nom saint du Seigneur va retentir jusque dans la cabane de glace des pauvres Esquimaux. Ces accents, poussés avec foi et espérance par des cœurs que le feu de la charité fait battre avec ardeur, même dans des poitrines couvertes de frimas, devront retentir fortement d'une extrémité du monde à l'autre, et il est tout naturel qu'ils inspirent des vocations pour la communauté que Dieu a chargée d'évangéliser les pauvres sauvages

qui naissent, vivent et meurent dans le pays le plus froid de l'univers.

Celui qui devait bientôt se diriger vers le pôle pour n'en plus revenir et y terminer sa noble carrière, partit au printemps 1858; il allait visiter encore une fois la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le courageux P. GROLLIER, fondateur de cette Mission, allait lui faire ses adieux. Il y passa plusieurs semaines, donnant à l'instruction des Mangeurs de Caribou tout le soin et toute l'attention qu'un zèle ardent peut inspirer. A la fin de juin, il revenait se reposer quelque peu à Athabaskaw auprès du P. FARAUD, qu'il ne devait plus revoir ensuite.

Au lac Sainte-Anne, les PP. RÉMAS et LACOMBE se multipliaient pour avancer le règne de Jésus-Christ. Outre la visite des camps sauvages à de grandes distances, le soin de la Mission de Saint-Joachim (Fort-Edmonton) les obligea à des voyages aussi nombreux que pénibles. Nous avons compté que, dans le cours d'une seule année, ces deux généreux pasteurs ont fait plus de 2,000 kilomètres pour desservir cette Mission, que dans le pays on considère comme n'en faisant qu'une avec le lac Sainte-Anne. Ces chers Pères avaient besoin de secours pour faire face aux exigences du ministère parmi les chrétiens, sans même parler des infidèles, dont le chiffre est porté à une vingtaine de mille dans cette partie du diocèse. Le P. FRAIN reçut son obédience pour le lac Sainte-Anne. Cet estimable confrère, parti de France, n'avait pas vu sa santé s'améliorer. Son supérieur l'envoya pourtant dans les Missions lointaines, espérant qu'il lui arriverait à lui ce qui est arrivé à plusieurs autres, de se trouver mieux des rigueurs de la sauvagerie que des douceurs de la civilisation. Malheureusement cette attente fut trompée, et le pauvre Père, tout en souffrant beaucoup, fut peu en état d'aider les autres.

On a pu le remarquer déjà plusieurs fois, une des plus pénibles épreuves de nos Missionnaires, c'est l'isolement et la triste nécessité de vivre loin de leurs frères. Nos Pères ont fait l'impossible pour obvier à cet inconvénient et se donner, au moins de temps en temps, la consolation de se voir. Cette fois

c'est le P. Rémas qui faisait le voyage du lac la Biche uniquement pour passer quelques jours avec ses frères et leur donner une satisfaction semblable.

Au mois de juin, le P. Végreville, après avoir prodigué tout l'hiver des soins assidus à la population de Saint-Charles, et avoir au printemps donné quelques semaines d'instruction aux chrétiens du lac Manitoba, reprit le chemin de l'Ile à la Crosse, où il allait rejoindre le P. Grandin. Ce même automne, le P. Végreville alla passer deux ou trois mois au portage de la Loche, Mission de la Visitation. L'Honorable Compagnie ayant établi un comptoir à ce poste, les sauvages ont moins d'occasion de visiter l'Ile à la Crosse, qui en est éloignée d'une quarantaine de lieues. Cette circonstance donne un nouvel aliment au zèle des Missionnaires de Saint-Jean-Baptiste, qui voient ajouter ce surcroît de travail à celui déjà si grand qui leur est imposé.

Le Fr. Bowes retourna du lac la Biche à l'Ile à la Crosse, pour y continuer les constructions commencées et en enrichir la chapelle de ce petit chef-d'œuvre d'autel, que tout le monde y admire avec raison, et qui fait une si heureuse impression sur les indigènes, trop peu avancés dans les voies spirituelles pour comprendre la divinité de la pauvreté et le mérite du dénûment.

Au mois de juin, le P. Clut laissait aussi Saint-Boniface pour se rendre à Athabaskaw, où il devait remplacer le P. Grollier, nommé supérieur de la Mission du grand lac des Esclaves. Le Fr. Kearney accompagna le P. Clut. Le P. Eynard et le Fr. Perréard quittaient de même la Rivière-Rouge pour aller seconder le P. Grollier à la Mission de Saint-Joseph. Ce poste devenait d'une bien grande importance : important par lui-même parce qu'il est le rendez-vous d'un grand nombre de tribus, dont les heureuses dispositions avaient déjà tant réjoui le cœur des apôtres de Jésus-Christ ; important aussi parce qu'étant le poste le plus avancé, il allait devenir le foyer d'où jaillirait la lumière bienfaisante qui devait éclairer jusqu'aux régions les plus éloignées, où n'était pas encore tombée cette divine semence qui, même sur nos plages gla-

cées, trouve une terre assez fertile pour produire au centuple des fruits de bénédiction et de salut. Tout semblait préparé pour assurer sans contestation le triomphe de la cause sainte dans le vaste district de la rivière Mackenzie, lorsque tous nos Missionnaires furent vivement émus en apprenant une nouvelle qui les surprit et les affligea profondément : un archidiacre de l'Eglise d'Angleterre, depuis longtemps dans ce pays, et fixé depuis quelque temps à la Rivière-Rouge, partait, lui aussi, pour la rivière Mackenzie. Par une résolution dont la hardiesse nous étonna, il passa à l'Ile à la Crosse, à Athabaskaw, au grand lac des Esclaves, où il savait que nous avions des établissements prospères, des chrétientés ferventes ; il alla d'un trait jusqu'au fort Simpson, chef-lieu et centre de la rivière Mackenzie, où nous n'avions pas encore pénétré. Voilà donc l'ivraie qui va se semer *dans le champ* du Père de *famille*. *Voilà un autre* point où les pauvres sauvages, encore ignorants des vérités du salut, vont être exposés aux séductions de l'erreur. Il nous est permis de croire que le bourgeois de la rivière Mackenzie, qui s'était montré si peu favorable, provoqua cette mesure. Lui-même nous avait menacés d'appeler des ministres protestants dans son district du moment où nous y mettrions le pied; nous en avions foulé le sol malgré ses défenses, malgré les injonctions faites à ses subalternes. Les lettres de recommandation données par le gouverneur avaient comprimé, mais non étouffé, le mauvais vouloir. Nous sommes convaincus que ce monsieur, en cachant son dépit, ne l'a que trop montré en appelant un ministre de l'Eglise d'Angleterre. L'invitation *venait de haut*, *on crut* facilement à son triomphe, et le vénérable Archidiacre offrit ses services pour une année. Un protestant, aussi distingué par son intelligence que par sa position, nous disait à cette occasion : ***I cannot understand this; there is no zeal in that man, his going there is nothing but the fact of a mere spirit of opposition towards you***. Quoi qu'il en soit, le vénérable Archidiacre prit passage sur les barques qui conduisaient nos Pères et nos Frères à Athabaskaw-Mackenzie. Son arrivée fut un triomphe momentané pour la cause qu'il servait. M. J.-A. ne

devait pas en jouir, il avait été rappelé. Son successeur, qui avait été son élève, voulut marcher sur les traces de son maître ; ce monsieur, d'ailleurs, désirait épouser une jeune demoiselle, belle-sœur de l'Archidiacre. Il importait donc de gagner les bonnes grâces de ce dernier, quitte à manquer plus tard aux simples convenances, quand un autre sentiment dominerait celui-là. Les chefs de tous les postes réunis au fort Simpson, firent un accueil enthousiaste au nouveau venu. De suite, de riches listes de souscriptions furent ouvertes en faveur de son œuvre. Quel zèle ! quelle gentillesse surtout ! se disait-on. Puis il était gros, gras : il devait dominer ; c'en était fait des prêtres catholiques ; aucun, bien sûr, n'oserait engager la lutte avec un si puissant antagoniste. L'un, tout petit, d'entre eux, qui avait nom GROLLIER, ne s'effraya pas des proportions colossales de son adversaire. Son zèle le fit s'élancer *ut gigas ad currendam viam*. Fort de la divine mission dont il était revêtu : *Ite, docete omnes gentes*, il prit la détermination de suivre le ministre jusqu'au fort Simpson. Au poste de la Grosse-Ile, les sauvages n'écoutèrent que le prêtre. Au fort Simpson même, que le Missionnaire confia au cœur si aimant de Jésus, un succès semblable devait être la récompense de « l'envoyé de Dieu. » Les malheureux Indiens, déjà un peu instruits, par les sauvages du grand lac des Esclaves, de l'esprit, de la tournure et même de l'habit ecclésiastique, surent distinguer entre le véritable homme de la prière et celui qui en usurpait le nom. A de très-rares exceptions près, ils écoutèrent le prêtre catholique et se rangèrent de son côté. La foi et le zèle de notre cher P. GROLLIER avaient droit, ce semble, à cette consolation, et Dieu voulut bien la lui accorder. Il revint bientôt à la Mission de Saint-Joseph, revoyant en passant le poste de la Grosse-Ile, qu'il désigna sous la belle appellation : *Mission du Saint Cœur de Marie*, confiant ainsi au cœur de sa mère les intérêts du cœur de Jésus et suppliant ces deux cœurs de garder les pauvres sauvages contre le zèle du ministre. Je dis le zèle, ce mot peut étonner et l'on me demandera peut-être : Mais les ministres protestants ont-ils du zèle ? Si par zèle on entend ce doux et divin flambeau qui con-

sume tout ce qu'il y a d'humain ; ce feu sacré qui embrase le cœur, au point que l'homme s'oublie entièrement lui-même pour se consacrer exclusivement à la recherche, à la prédication de la vérité, à la sanctification de ses semblables, je dirai sans hésitation : Non, les ministres de l'erreur n'ont point de zèle et ils ne peuvent point en avoir. Si, au contraire, pour avoir du zèle, il suffit, pour un motif ou pour un autre, de dépenser au service d'une cause quelconque une grande somme d'énergie et d'efforts, tant pour faire prévaloir cette cause que pour combattre ce qui s'y oppose, surtout ce qui s'y oppose avec la force de répulsion que la vérité a vis-à-vis de l'erreur, alors je dirai que ces messieurs ont beaucoup de zèle. Quelques-uns apportent à leur ministère une ardeur, une activité, parfois même un dévouement certainement dignes d'une meilleure fin. Plût au ciel qu'ils n'eussent pas tant de ce zèle ! Que le Dieu infiniment bon les arrête, eux aussi, sur le chemin de Damas ! Que la main si douce et si forte de son infinie miséricorde fasse tomber des yeux de leurs cœurs ces écailles qui les empêchent de voir la véritable lumière ! Qu'il en fasse autant de vases d'élection pour prêcher aux Gentils le véritable Evangile de la grâce de Dieu. Pour exprimer la pensée qui me préoccupe aujourd'hui et si souvent, j'emprunterai quelques-unes des énergiques et admirables paroles qui viennent de tomber de la plume si habile et si justement célèbre de Mgr d'Orléans : « Une partie de nos sauvages restent ensevelis dans les ténèbres parce que nous leur apportons un Evangile combattu, un Evangile divisé, déchiré en morceaux. Ah ! si l'Angleterre, la France et la Russie étaient d'accord dans la vérité, et par suite dans la charité et dans le zèle de l'apostolat, l'Orient, le monde entier changerait de face. » Mgr Dupanloup dit l'Orient ; on ne s'étonnera pas que moi je dise l'Occident, le Septentrion. Oui, tout le territoire du nord-ouest, qui est si cher à notre cœur, serait chrétien catholique au lieu d'être en grande partie infidèle et en très-minime partie protestant, si la somme d'argent et de travail dépensée à l'éloigner du giron de l'Eglise avait été employée à l'y conduire. Les trois grandes nations nommées par l'illustre

défenseur de Pie IX : l'Angleterre, la France et la Russie, se trouvent aussi tout naturellement sur mes lèvres quand je veux exprimer la pensée qui me préoccupe. L'Angleterre, puisque c'est à l'ombre de son glorieux drapeau et dans ses vastes domaines que nous vivons, puisque c'est de quelques-uns de ses généreux enfants que nous recevons les sympathies qui nous servent autant qu'elles nous honorent ; l'Angleterre, car c'est l'Evangile de sa loi qui combat l'Evangile divin que nous prêchons, car c'est son or qui empêche en partie l'ascendant victorieux que devraient avoir sur les infortunés enfants du désert les leçons de Celui qui n'avait pas même où reposer sa tête. Je dis la France, puisque la plupart de nos Missionnaires sont des enfants de la Fille aînée de l'Eglise, cette terre classique du dévouement et de l'apostolat moderne ; la France, car ceux d'entre nous qui n'ont pas eu leur berceau dans la patrie de leurs frères, s'estiment heureux de tenir à elle par le sang généreux dont quelques gouttes au moins coulent dans leurs veines et par les affections qui échauffent leurs cœurs La France, puisque la Propagation de la Foi est là Je dis la Russie, car nous touchons bientôt au moment où un compagnon du P. GROLLIER, digne émule de son zèle, animé du dévouement qui caractérise notre chère Famille, ira près de l'embouchure de la rivière Mackenzie, franchir les hautes montagnes qui encaissent le lit de ce majestueux fleuve pour marcher à la rencontre des pauvres sauvages qui habitent les terres soumises au sceptre de fer du czar, et dont quelques-uns l'aborderont en se signant du signe de la Rédemption, appris des lèvres d'un pope russe. Oui, oui, faisons des vœux pour que la diversité des cultes disparaisse, pour que l'unité de la foi amène l'harmonie des intelligences et des cœurs : *Ut unum sint.*

On vient de le voir, les Pères et les Frères réunis à la Rivière-Rouge avaient presque tous reçu leur obédience pour les Missions de l'intérieur. De neuf Oblats qui, pendant l'hiver, formaient la communauté de Saint-Boniface, il n'en restait plus que trois. Le P. LESTANC, après avoir accompagné Monseigneur dans une visite à Saint-Joseph et à Pembina,

était revenu recevoir les adieux de ses confrères, et commencer sa vie de solitaire à Saint-Norbert Le P. LE FLOCH, un peu moins dépourvu, avait pour compagnon son évêque, qui s'estimait heureux de le garder auprès de lui, et en recevait les services les plus signalés. Les visites du P. LESTANC au palais épiscopal portaient de temps à autre le conseil vicarial au grand complet. Les trois membres de ce conseil coulaient des jours heureux, partagés entre l'étude et le saint ministère, et égayés par l'entente et l'affection les plus cordiales. Les choses étaient ainsi à Saint Boniface, lorsqu'une nouvelle, à laquelle on ne s'attendait pas, vint y augmenter la joie et la satisfaction; une lettre de Montréal annonçait de nouveaux Missionnaires : les PP. MESTRE et MOULIN et le Fr. CUNNINGHAM. Leur voyage, nullement prévu, se fit dans les circonstances les plus défavorables. Les Annales de la propagation de la Foi ont déjà publié l'émouvante description que le P. MESTRE a faite des craintes, des dangers et des souffrances de ce voyage. C'est pendant que nos Pères étaient en route que nous apprenions, à Saint-Boniface, que quelques-uns des habitants de cette localité avaient été massacrés par les Sioux, qui infestaient les routes des États-Unis à Pembina. Aussi notre inquiétude était extrême au sujet de ceux qui nous étaient envoyés; nous ignorions, de plus, quelle voie ils avaient choisie; il nous était, par cela même, impossible de leur venir en aide. Nous fûmes bien rassurés et bien réjouis en les voyant arriver à Saint-Boniface, malgré l'état d'épuisement et de souffrance auquel les difficultés du voyage les avaient réduits. Les PP. MESTRE et MOULIN séjournèrent à l'évêché, tandis que le Fr. CUNNINGHAM alla tenir compagnie au P. LESTANC à Saint-Norbert.

Les derniers jours d'octobre, d'autres Missionnaires arrivaient dans la colonie d'Assiniboia : c'étaient des Sœurs de la Charité; elles étaient au nombre de six, conduites par leur Provinciale et accompagnées de filles généreuses qui venaient, elles aussi, consacrer leur vie au service des Missions. Cet événement, en dehors, ce semble, au premier aspect, de l'histoire particulière des Missions de la Congrégation, s'y rattache

néanmoins trop naturellement pour que nous n'en disions pas un mot. Les Sœurs de la Charité nous ont précédés à la Rivière-Rouge ; elles s'y rendirent en 1844, à la demande de Mgr Provencher. Les Oblats, dès leur arrivée à Saint-Boniface, furent chargés de la direction de ces bonnes religieuses, et leur ont toujours continué ces services depuis, les confessant, prêchant leurs retraites, etc., etc. Si nous n'avons point encore parlé de ces divers ministères, c'est que, comme nous l'avons déjà observé, il n'entre point dans notre plan de faire mention des occupations ordinaires Dieu merci, nos Pères ont fait trop de bien pendant vingt ans, pour qu'il soit possible de tout renfermer dans les limites de cette lettre, beaucoup trop longue sans doute pour ce qu'elle vaut, mais beaucoup trop courte pour ce qu'elle devrait dire. Si les Oblats ont rendu des services aux Sœurs de la Charité, la reconnaissance et la justice veulent qu'ils proclament en avoir reçu de bien signalés. C'est la nature et l'importance de ces services rendus à Saint-Boniface, et de Saint-Boniface s'étendant ailleurs, qui avaient inspiré à nos Pères des Missions de l'intérieur le désir de réclamer des religieuses pour leurs établissements respectifs. Cette demande, accueillie favorablement par Mgr DE MAZENOD, n'avait pas été perdue de vue par l'évêque de Saint-Boniface, auquel avait été laissé de choisir le moment favorable et le mode d'érection de ces établissements. Tous les Pères avaient exprimé le même désir; le Vicaire, ne pouvant pas se rendre au désir de tous en même temps, avait décidé que l'on suivrait dans ces fondations l'ordre chronologique de nos propres établissements; que, par conséquent, l'on commencerait par le lac Sainte-Anne. Pendant l'été de 1857, passé en Canada, le Vicaire s'entendit avec la Supérieure générale des Sœurs grises de Montréal, qui promit que, dès l'année suivante, trois Sœurs destinées au lac Sainte-Anne seraient envoyées à Saint-Boniface, et qu'ensuite la Maison Mère pourvoirait, le plus tôt qu'il lui serait possible, au personnel des établissements projetés pour l'Ile à la Crosse et ailleurs.

Cette Communauté se montra admirable de générosité et

d'abnégation, non-seulement en donnant ses sujets pour des Missions si lointaines et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur procurerait des secours spirituels, et qu'on faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles et obligations. Quand le Vicaire voulut faire observer que les Missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni promettre positivement, il lui fut répondu : « Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes Missions ne laisseront pas souffrir nos Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture. — Mais, si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance? — Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux, et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres. » Tel est le contrat stipulé entre deux communautés qui, quoique différentes dans leur vocation, vont confondre leurs efforts en dirigeant leur action vers une fin commune : la conversion et l'instruction des tribus aborigènes de ces vastes et infortunées régions. Les trois Sœurs du lac Sainte-Anne étaient du nombre de celles qui arrivaient à Saint-Boniface en 1858; elles devaient y passer l'hiver pour y étudier un peu le genre et la tournure de ceux au bonheur desquels elles vouaient leur existence, mais qu'elles avaient besoin de connaître pour pouvoir les servir plus utilement.

Ce même automne, le P. Faraud remontait la rivière à la Paix, pour visiter la tribu des Castors, qui en habitent la riche et magnifique vallée. Ces Indiens avaient été visités trois fois par M. Bourassa. M. Lacombe, avant son entrée au Noviciat, leur avait aussi apporté quelque instruction. A ces quatre visites, faites en 1846, 1847, 1848 et 1855, se bornaient tous les secours spirituels donnés aux pauvres Castors. La Mission de la Nativité est située presque à l'embouchure de cette Rivière à la Paix, tout près de l'endroit où elle se décharge dans le fleuve Athabaskaw-Mackenzie ; aussi que de fois nos Pères avaient regretté de ne pouvoir se rendre aux vives instances, aux pressantes sollicitations de ces sauvages trop délaissés! Enfin, en 1858, le P. Faraud, confiant le soin de sa Mission à son nouveau et jeune compagnon, le P. Clut,

remonta la rivière à la Paix, visitant les forts Vermillon et Dunvagen. On comprend facilement le bonheur et la joie éprouvés par ceux auxquels il était donné d'entendre encore une fois les saintes vérités de la Religion, qu'ils avaient de prime abord accueillies favorablement, et après lesquelles ils n'avaient cessé de soupirer depuis. C'étaient bien les « petits enfants de la Foi » demandant le pain vivifiant de la doctrine évangélique. Aussi comme ils étaient heureux en voyant celui qui venait le leur rompre! Le P. FARAUD revint en hiver, marchant à la raquette pendant les dix-sept jours qu'il fut en route; il arrivait à la Nativité à la fin de décembre.

Ainsi se termine cette année, qui porta à vingt-trois le nombre des Oblats du diocèse de Saint-Boniface.

1859. — Le P. MAISONNEUVE, pour faire diversion à la solitude du lac la Biche et égayer celle du lac Sainte-Anne, alla y faire visite à ses confrères. Au commencement du mois de mars, le P. GROLLIER foulait aux pieds la surface glacée du grand lac des Esclaves pour se rendre au fort Raë, qui n'avait jamais reçu la visite d'aucun Missionnaire. Cet excellent Père voulait s'assurer l'avantage toujours bien grand de prévenir les ministres de l'erreur. Tout préoccupé de la lutte qui venait de s'engager, et désireux d'assurer un triomphe complet à la cause sacrée, qui lui était si chère, il confia cette Mission à la protection du chef de la milice sainte. L'Archange saint Michel écouta assurément les prières ardentes que lui adressait une foi si pleine d'espérance et d'amour. Jusqu'à ce jour, la Mission du fort Raë n'a été visitée par aucun ministre protestant. Le zèle de ceux qui sont encore dans le district de la rivière Mackenzie ne les a pas dirigés de ce côté. Puisse saint Michel les en éloigner à jamais!

La Mission de N.-D. des Sept-Douleurs réclamait toujours des soins nouveaux. Cette fois c'est le P. CLUT qui fut appelé à les lui prodiguer. Il avait débuté en restant seul à la Nativité, il continua de même, en allant seul au fond du lac y balbutier ce qu'il y avait appris de la langue chippeweyan pendant l'hiver. Comme ses prédécesseurs, il eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Les bons mangeurs de

Caribou écoutaient avec attention celui qui, pour les instruire, surmontait volontiers les répugnances et les difficultés que l'on éprouve toujours à exercer le saint ministère au milieu d'un peuple dont on ne parle que très-imparfaitement la langue. Et cette chère langue montagnaise, Dieu sait pourquoi il l'a faite si difficile. Les Missionnaires, sans surprendre la raison de ce secret divin, connaissent parfaitement le fait de cette difficulté, difficulté presque insurmontable à un étranger, et si généreusement combattue par nos chers Pères. Le P. Clut revint, triomphant et consolé, se remettre plus courageusement encore à l'étude de cette langue, sous la direction de son aimé compagnon, le P. Faraud.

A son retour du Canada, en 1857, Mgr de Saint-Boniface était accompagné d'un jeune Prêtre de Montréal qui avait offert ses services au diocèse. Après cette première démarche dans la voie du renoncement, M. Gascon voulut en faire une seconde : il demanda et obtint son entrée au noviciat. C'est le 9 mars que les Oblats de Saint-Boniface eurent la consolation de recevoir au milieu d'eux celui qu'ils aimaient déjà comme un frère. Le nouveau Novice avait laissé sa Mission du lac Manitoba pour venir se placer sous la sage direction du P. Lestanc. Saint-Norbert est bien un lieu calculé pour un noviciat : le site n'est pas sans agrément, la solitude y est complète, l'isolement absolu. Le P. Gascon ne jouit pas longtemps des charmes de son nouveau séjour ni de l'avantage d'un noviciat régulier et tranquille. L'imminence du danger, une nécessité aussi impérieuse que regrettable, l'appelait sur le théâtre de l'action. Les pressantes sollicitations des Pères de la rivière Mackenzie démontraient l'urgence des secours demandés par eux. Le vénérable Archidiacre anglican avait terminé son année d'apostolat; il songeait à la retraite, après avoir passé jusqu'au fort Norman, où son ministère échoua aussi. Il partit, emportant avec lui, comme fiche de consolation, une supplique adressée à l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, et signée par des noms illustres, à l'effet d'éloigner à jamais les Prêtres catholiques des lieux qui avaient vu sa défaite, au lieu du triomphe éclatant qu'il s'était pro-

mis. Cette supplique eut le résultat qu'on en devait attendre, c'est-à-dire qu'elle fut de nul effet. Ce qu'il y a de plus regrettable que la supplique, c'est que l'archidiacre Hunter devait être remplacé au fort Simpson par un ancien maître d'école de sa paroisse de la Rivière-Rouge, devenu le R. M. Kirby. Cette fois, certes, ce n'était ni un colosse, ni un gentilhomme, mais un bien petit être, doué pourtant d'une énergie de fer, d'une constance à toute épreuve, capable de beaucoup oser. Le départ de ce Révérend détermina le départ du P. Gascon, qui devait aller continuer son noviciat avec le P. Eynard au grand lac des Esclaves, tandis que le P. Grollier resterait disponible, afin de neutraliser son action, d'empêcher, ou du moins de retarder le progrès de l'erreur. Le Père Novice partait avec le P. Moulin. Ce dernier s'en allait à l'Ile à la Crosse tenir compagnie au P. Végreville, laissé seul par le départ de Mgr Grandin.

Préalablement le Fr. Perréard, malade à Saint-Joseph, était venu chercher des soulagements à la Nativité. Le Fr. Kearney, qui devait remplacer le Fr. Perréard, se joignit au P. Gascon lors de son passage à Athabaskaw. Tous deux arrivèrent heureusement au grand lac des Esclaves. Dans le même temps, le Fr. Bowes retournait de l'Ile à la Crosse au lac la Biche. Le F. Cunningham, après avoir été souffrant tout l'hiver à Saint-Norbert, demanda et obtint la permission d'aller essayer si le climat de Buffalo ne serait pas plus favorable à ses rhumatismes.

Depuis longtemps il n'a pas été question d'aller à la Prairie, ou du moins nos Pères n'y ont pas été depuis 1849. Des Prêtres séculiers avaient quelquefois accompagné, depuis cette époque, les chasseurs qui, en 1859, sollicitèrent avec de vives instances qu'on leur donnât celui des Pères qui leur sembla disponible. Le P. Mestre reçut, en conséquence, son obédience de ce côté; il partit au commencement de juin, pour revenir au commencement d'août. L'ascendant du *petit Père mauvais* fut prodigieux sur tout le camp. Non-seulement il exerça avec zèle et fruit le ministère ecclésiastique, mais il contribua puissamment, en outre, à maintenir le bon ordre.

Il rendit aussi un bien important service à cette population ambulante, en la déterminant à s'en tenir au but projeté pour ces sortes d'expéditions, et en la faisant se départir des allures guerrières qu'elle voulait se donner. On proposait de faire la chasse aux Sioux, qui, à la vérité, méritaient de se « faire savonner, » mais qui ne valaient pas le savon de sang qui aurait été dépensé à cette opération. Le plus heureux résultat a démontré la sagesse des conseils du Missionnaire ; c'est précisément cette année, et par suite de cette tactique, que les Sioux ont compris que les métis de la Rivière-Rouge ne sont point leurs ennemis, et qu'ils ont conclu avec eux une paix qui dure encore. Les cessations des hostilités avec ces rudes voisins nous offrent une sécurité que nous n'avions jamais goûtée si complétement, soit en allant à la Prairie, soit en voyageant du côté des Etats-Unis.

A l'imitation du Vicaire, le P. Rémas était parti au printemps du lac Sainte-Anne avec les guides qui devaient y conduire les Sœurs de la Charité. Le voyage de Saint-Boniface ne pouvait qu'être utile et agréable au Père qui en était parti depuis six ans, qui ne connaissait aucun des Oblats qui y résidaient et qui, pendant un séjour de quelques semaines, trouverait un adoucissement à l'épreuve toujours si pénible d'être isolé de ses frères, lors même qu'on n'est pas tout à fait seul.

Le 23 juillet fut un jour de véritable jouissance à l'évêché. L'arrivée de Mgr Grandin y procura une vive et entière satisfaction. L'annonce de cette arrivée prouve que si tout n'est pas sage dans nos voies, du moins ce n'est pas l'excessive célérité qui en est le vice principal. Nous avons déjà vu que c'est le 10 décembre 1857 que le Souverain Pontife signa les bulles qui nommaient le P. Grandin évêque de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface. Cette importante décision, qui avait pendu en cour de Rome pendant plus de dix mois, fut encore plus longtemps en route. Dieu connaissait quelle impression ferait sur Mgr de Satala la nouvelle de son élection, et voulut l'y préparer doucement. Ce n'est qu'en février 1859 qu'il sut officiellement ce dont il était question. Nous n'essayerons pas de dépeindre le trouble, l'embarras, la juste crainte du jeune et nouvel

élu. Il faut avoir goûté à cette position pour en comprendre toutes les difficultés. Heureux dans ces moments quand, comme le P. Grandin, on est habitué à voir la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs. L'ancre de la confiance fixe et défend, au milieu de l'agitation qui ballotte le cœur et menace de le décourager. — Le coadjuteur élu n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se rendre auprès de ceux qui l'appelaient et qui, pour lui éviter la peine d'une tergiversation quelconque, lui en avaient fait un commandement exprès.

Avant son départ de l'Ile à la Crosse, Mgr Grandin dut subir une pénible épreuve, une épreuve du cœur, toujours incomparablement plus cruelle que celles qui n'attaquent que l'homme physique. La Mission de l'Ile à la Crosse fut un instant menacée d'un bouleversement général, peut-être même d'une ruine complète, si Dieu lui-même ne se chargeait point du soin de ses œuvres. Hélas! que de mystères dans l'esprit comme dans le cœur de l'homme! Que de contradictions dans cette intelligence, qui a tant de peine à saisir la vérité et qui se passionne si facilement pour l'erreur! Le monde païen illustre a vu ses grands hommes briguer les honneurs de l'apothéose; il leur a élevé des autels à l'ombre desquels il oubliait celui du vrai Dieu. Le monde illustre d'aujourd'hui voit proclamer le rationalisme et autres absurdités qui sont autant de déifications de la raison humaine s'élevant des autels à elle-même et s'efforçant de renverser l'autel chrétien, seul digne de la raison éternelle et incréée. Ces aberrations devaient avoir leur reflet jusqu'au milieu des forêts glacées et parmi les sauvages grossiers et ignorants. Il ne faut certes pas beaucoup de science pour nier ce que Dieu affirme, ou pour nier ce qu'Il condamne. Un peu d'orgueil suffit pour conduire à ce profond abîme. Donc, un beau matin, un jeune sauvage de l'Ile à la Crosse se trouva sous la pression d'une forte inspiration. Dès lors il n'était plus un homme comme un autre; dès qu'il n'était plus un homme, comme le progrès ne permet pas de descendre, il devait être un Dieu. Oui, ni plus ni moins, « le Fils de Dieu » était sur la terre. Cette nouvelle déification de l'homme, comme toutes les autres, conduisait

au rejet de la prière, de l'Evangile, en un mot, de tout ce qui peut faire souvenir de notre propre humiliation et de la grandeur du Créateur de toutes choses. — Mais c'était un fou! — Oui, sans doute, comme le sont tous ceux qui poussent leur pauvre raison vers des sphères où Celui qui l'a créée ne lui permet pas d'atteindre. Cependant comme maints fous font école, il ne faut pas s'étonner que le nôtre trouvât des adeptes. On le crut sur parole, sur la parole d'un certain verbiage qu'il avait adopté, et que ni lui ni les autres ne comprenaient. Il fit des prodiges, du moins il en fit un bien étonnant pour nous qui connaissons les Montagnais : il détermina ses partisans à se défaire de tout ce qu'ils possédaient, pour être plus dignes de marcher en la compagnie du « Fils de Dieu; » on détruisit, on brûla tout ce que l'on avait, et voilà bientôt toute la nation à l'envers. Le succès enhardit; à l'enseignement, aux exhortations de la nouvelle école, succédèrent des menaces; et, comme toutes les erreurs ont une source commune dans cette nouvelle philosophie, on en voulait aussi au prêtre, on le menaçait. Le mal prenait des proportions alarmantes; un certain nombre de sauvages ne voulaient plus venir à la Mission. La surprise, la confiance, la crainte et le diable aussi y poussant, l'église allait être déserte. Ceux qui croient trop à leur propre excellence, qu'ils se disent dieux ou hommes, ne sont pas les assidus de la Maison du Seigneur. Pour les instruire, il ne faut pas les attendre au catéchisme. Le P. Grandin prit donc la détermination de se rendre auprès du « Fils de Dieu, » malgré les menaces qui lui étaient faites de toutes parts. Il alla, reçut quelques bons coups de trique et réussit, sinon à faire tomber de l'Olympe cette nouvelle divinité, du moins à déchirer le bandeau de fascination dont elle avait couvert la figure d'un si grand nombre. Le mal était étouffé dans ses sources, mais non dans ses conséquences. Par un égarement qui nous afflige autant qu'il nous étonne, ce dieu conserva ses convictions et quelques dupes. Son père, sa sœur, sa tante, quoique excellents chrétiens d'abord, proclamèrent hautement être convaincus de la divinité de cet insensé. Ils apostasièrent, et, plus tard, les Missionnaires de l'Ile à la Crosse

eurent la douleur de les voir mourir dans leur apostasie. La mère de cet infortuné, que nous appelions d'abord « la pieuse Nannette, » et l'un de ses oncles, auquel nous avions donné le surnom de « petit saint, » à cause des sentiments particuliers de foi qui semblaient le caractériser, partagèrent les travers du reste de la famille. — Consolons de suite ceux qui pourraient s'intéresser à leur sort. Le « petit saint » revint à résipiscence l'automne dernier; la main du Dieu véritable s'était appesantie sur lui; le sang du vrai Fils de Dieu avait obtenu miséricorde en sa faveur. Ayant perdu sa femme, plusieurs membres de sa famille, tout ce qu'il possédait, privé surtout de la joie d'une bonne conscience, des ineffables et indicibles consolations de la religion, il arriva à la Mission pendant que nous y étions. Pauvre, misérable, objet de la compassion de ses frères, qui reconnaissaient facilement le châtiment de ses fautes, il se convertit et reprit place auprès de cet autel, trône d'amour du Fils de l'Eternel. La pauvre Nannette comprit, elle aussi, les épreuves que lui ménagea la Providence; elle reconnut son erreur, et l'hiver dernier, elle fit demander un prêtre. Mgr Grandin, seul à l'Ile à la Crosse, entreprit, quoique malade, un long et pénible voyage, au milieu des rigueurs de l'hiver, pour réconcilier cette infortunée avec l'Eglise et avec Dieu. Ce dernier coup acheva de gagner le « Fils de Dieu » lui-même, qui descendit des hauteurs où l'avait placé son orgueil pour redevenir simple mortel et croire lui-même à sa folie. Au printemps dernier, ce malheureux jeune homme venait demander pardon à Mgr Grandin des coups de bâton qu'il avait donnés au P. Grandin, et solliciter les avis dont il avait besoin pour sortir de l'état d'abjection dans lequel il est tombé, même physiquement. C'est chose vraiment providentielle : tous ceux qui font des fautes considérables, surtout contre la foi, sont punis sensiblement et de suite. En voyant, après six ans, la fin du règne du « Fils de Dieu, » revenons au commencement, d'où nous nous sommes peut-être trop éloignés. Le P. Grandin était donc bien inquiet lorsqu'il quittait l'Ile à la Crosse. Il avait sans doute vu diminuer le prestige du nouveau dieu, mais les coups de

bâton qu'il avait reçus n'avaient pas donné à son cœur tout le calme désirable. Aussi comme il était agité, préoccupé, ce cher seigneur, quand il nous arrivait à Saint-Boniface! Il pensait beaucoup plus au « Fils de Dieu » qu'à l'évêque de Satala. Comme nous lui en faisions la remarque, il nous répondit qu'il croyait tout naturellement que les évêques sont moins importants que le « Fils de Dieu. »

C'est pendant le séjour de Mgr Grandin à la Rivière-Rouge que le P. Rémas partit pour le lac Sainte-Anne avec les Sœurs destinées à cette Mission. La petite caravane arrivait heureusement à sa destination au mois de septembre. Mgr Grandin se mit en route pour l'Europe, afin d'aller se jeter aux pieds de notre bien-aimé Père Général, et le supplier d'écarter de ses épaules l'honorable fardeau dont il voulait le charger. Toutes ses objections furent considérées comme un poids trop léger pour faire équilibre aux graves raisons qui avaient déterminé le choix de sa personne. Il dut s'entendre dire : « Tu seras évêque, je le veux; mais tu n'en seras que plus Oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel. » C'est le 30 novembre que Mgr de Satala reçut la consécration épiscopale des mains de notre bien-aimé Fondateur, dans l'église de Saint-Martin, cathédrale temporaire de Marseille.

Au mois d'août, le P. Grollier partait du grand lac des Esclaves. Une supplique avait demandé au gouverneur de la Compagnie l'expulsion des Prêtres catholiques du district de la rivière Mackenzie. L'évêque de Saint-Boniface avait obtenu que, bien loin d'être expulsés, un de ses Prêtres irait, cette année-là même, passer l'hiver dans un des établissements de la Compagnie. Le P. Grollier avait été choisi pour cette Mission. Ceux mêmes qui avaient signé contre lui et ses confrères cette supplique expulsive étaient forcés de le recevoir à bord de leurs embarcations, honorées pourtant du ministre anglican, et de le conduire fort poliment jusqu'au terme de son voyage. Il s'embarqua au fort Résolution, vit en passant ses chères Missions du Saint Cœur de Marie et du Sacré Cœur de Jésus, y procura le triomphe de la cause divine, qu'il servait avec tant de force et d'énergie. Puis, descendant le grand fleuve,

comme pour en prendre possession, il vit en passant le fort Norman, qu'il ne fit que saluer en le confiant à la protection de sainte Thérèse, et arriva heureusement au fort Good-Hope, désigné pour ses quartiers d'hiver. La traduction littérale du nom anglais de ce poste le lui fit consacrer à la Très-Sainte Vierge, sous son aimable titre de N.-D. de Bonne-Espérance. Oh! oui, elle était bonne l'espérance que nourrissait cet enfant dévoué de Marie, de voir bientôt établi dans tout ce pays le règne de Jésus-Christ! Bonne espérance à la recherche des âmes, à la découverte des voies qui doivent les conduire au ciel, là où, quelques années auparavant, une espérance légitime dans des recherches et des découvertes d'un autre genre avaient fait donner à ce poste le nom plein d'espoir de Good-Hope.

Le P. EYNARD, après avoir fait connaissance avec son novice, le P. GASCON et le Fr. KEARNEY, les laissait seuls à la fin d'août pour visiter la Grosse-Ile, Saint Cœur de Marie, et aller tout doucement demander compte à Saint-Michel de la protection accordée au fort Raë. Il revenait au mois d'octobre, époque trop tardive pour voguer en sûreté en petit canot d'écorce, au milieu des glaces dont était alors en partie couvert le grand lac. Aussi le cher Père eut beaucoup à souffrir. Il lui fallut treize jours pour franchir une distance que l'on parcourt en cinq dans des circonstances plus favorables. Le 17, il atteignit les rivages de son île au moment même où son canot allait sombrer, parce que le frottement des glaces y avait pratiqué plusieurs voies d'eau.

Les canots d'écorce ne sont pas seuls exposés à cet inconvénient, car c'est ce même été que le bâtiment qui transportait de Londres à la factorerie d'York les approvisionnements des Missions de l'intérieur, périt dans les glaces de la baie d'Hudson, avec tout son chargement. Les Missions ne possédaient sans doute qu'une très-faible partie de ce chargement; cependant cette perte fut vivement sentie et imposa aux Missionnaires un surcroît de privations.

Le P. GASCON, effrayé de la difficulté d'apprendre la langue montagnaise, demanda et obtint la permission d'aller passer

une partie de l'hiver auprès du patriarche de la rivière au Sel, ce brave homme de Beaulieu dont nous avons déjà parlé. Le bon vieillard était sans doute bien peu propre à former un novice aux saintes obligations de la vie religieuse ; il pouvait du moins l'édifier par sa vie si chrétienne et l'instruire dans une science indispensable à notre saint ministère.

Le P. Faraud retourna visiter les bons Castors de la rivière à la Paix. Cette fois il ne put se rendre qu'au fort Vermillon, d'où il revint à Athabaskaw, avec toute la facilité qu'offrent nos pittoresques voyages d'hiver.

Le P. Lacombe se procura lui-même et procura à ses confrères du lac la Biche le plaisir d'une visite.

C'est le P. Mestre qui fut chargé cet hiver de la desserte de Saint-Charles pendant que le P. Lestanc continuait celle de Saint-Norbert, et que le P. Le Floch secondait Monseigneur à Saint-Boniface. Dans le cours de la même année, l'évêque avait fait deux visites à Saint-Joseph et une à Pembina.

1860. — Les années se succèdent et ne se ressemblent pas ; cela est vrai partout, cela est vrai ici ; mais cela n'est pas vrai en tout ; aussi l'année que nous commençons a ses points de ressemblance avec celles qui l'ont précédée, tout comme elle en diffère sous d'autres rapports.

En hiver, le P. Clut part encore à la suite de ses chiens et va à Notre-Dame des Sept-Douleurs continuer l'œuvre sainte que lui ont léguée ses devanciers, revoir les sauvages avec lesquels il avait fait connaissance l'année précédente, qui ont compris l'affection qu'il leur porte et y ont correspondu.

Le P. Gascon promène son noviciat sur un autre point. Revenu depuis quelque temps auprès de son Père maître, fortifié par ses conseils et ses exemples, il reprend ses *escarpins* et va au fort Raë, Mission de Saint-Michel. Ces généreux et fidèles serviteurs ne s'épargnent point, ne se donnent pas même la consolation si légitime de se refaire, dans leur petite communauté, des énormes fatigues de leurs longues courses, des fatigues plus grandes encore de la solitude. Le mercenaire est au milieu du troupeau ; il semble ardent et avide. Il faut qu'une ardeur plus grande, qu'une avidité plus insatiable

soient les caractères distinctifs du vrai pasteur; car il est bien plus difficile d'édifier que de démolir, de gagner que de perdre. Après une Mission très-fructueuse à Saint-Michel, le P. Gascon arrivait à Saint-Joseph le 20 juin.

Les extravagances du « Fils de Dieu » avaient mis quelques têtes en verve d'exaltation. Un autre Montagnais, sans viser tout à fait à s'asseoir sur le trône de l'Eternel, voulait du moins lui rendre grâces de n'être pas comme les autres hommes. Il ambitionnait, lui aussi, le merveilleux, étonnait par la hardiesse de ses inspirations, et surtout effrayait par ses menaces. Il était au portage à la Loche. Le P. Végreville, informé de ses menées, qui pouvaient avoir de fâcheuses conséquences, entreprit le voyage malgré l'état épouvantable des chemins. C'était à la fonte des neiges. Il confondit le rêveur en présence de ceux des siens qui étaient réunis. La victoire fut facile et complète. Le pauvre imbécile reconnut sa faute; l'humiliation guérit son orgueil.

Les émotions, les craintes, les préoccupations de sa nouvelle dignité, avaient trop fortement éprouvé les forces de Mgr Grandin. Une maladie assez sérieuse et beaucoup trop longue cloua pendant plusieurs semaines le jeune prélat à un lit de souffrances et d'inquiétudes. Il craignait de voir tous les plans déjoués; il craignait surtout de manquer au rendez-vous, de ne pouvoir porter à ses Frères, dans le Nord, un secours qu'ils attendaient avec une si sainte impatience, de retarder ainsi l'extension des Missions. Dieu entendit les accents chaleureux qui s'exhalaient de ce cœur si ambitieux de procurer sa gloire. A l'époque fixée pour le départ, Mgr Grandin éprouva un peu de mieux. Il fit ses adieux à la belle France, qu'il aime toujours tant, à sa famille, que son cœur chérit d'une si vive affection. Il repassa l'Atlantique, s'arrêta au Canada pour y surveiller l'impression d'autres livres sauvages et s'y occuper activement des intérêts de nos Missions, auxquelles plus que jamais il éprouvait le besoin de se dévouer corps et âme. Ceux qui accompagnaient l'évêque de Satala, brûlaient comme lui du désir d'arriver à la Rivière-Rouge. Il leur semblait à tous qu'une fois entrés dans le diocèse ils

seraient dans la terre promise. Le 8 juillet, un courrier envoyé à la rencontre de la pieuse caravane, rapportait la nouvelle que le lendemain elle arriverait à Saint-Norbert, chez le P. LESTANC. Mgr TACHÉ alla joyeusement à la rencontre de son digne coadjuteur. Mgr GRANDIN et le P. SÉGUIN étaient déjà rendus, ayant pris les devants sur leurs compagnons. Les deux évêques se saluèrent d'abord d'une rive à l'autre; la nacelle du batelier écarta bientôt cet obstacle. Les deux prélats, dans les bras l'un de l'autre, sentirent que leurs cœurs battaient bien à l'unisson. Des larmes de bonheur coulaient en abondance; une de ces joies comme Dieu en accorde peu sur la terre, animait ces deux âmes, qui sentaient le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ou mieux, de se confondre dans une même pensée de zèle, dans un même désir de la gloire de Dieu, de l'honneur, du bonheur de notre chère Congrégation. Mgr GRANDIN était avantageusement connu à Saint-Boniface. Une année de séjour avait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Une foule nombreuse se porta à sa rencontre avec un affectueux empressement. Tout ce qui a vie et intelligence partagea la vive allégresse ressentie en ce beau jour. La joie de revoir Mgr GRANDIN était d'autant plus complète que Sa Grandeur arrivait suivie d'une nombreuse et noble escorte. Les PP. SÉGUIN, CAER, GASTÉ, M. Oram, le Fr. BOISRAMÉ, un novice et un postulant comme Frères convers, se tenaient d'un côté du prélat, tandis que de l'autre côté on voyait trois Sœurs de la Charité et deux de ces généreuses jeunes filles qui les secondent si bien dans leur dévouement. Les Sœurs étaient celles promises pour l'Ile à la Crosse, et qui devaient s'y rendre avec Monseigneur de Satala. Celui-ci ne resta que vingt jours à Saint-Boniface, encore fut-il malade tout le temps. Cette maladie fut un sujet de pieux étonnement pour tous ceux qui en furent les témoins. On ne savait qui plus admirer, ou du chrétien supportant avec une sainte résignation la souffrance et la douleur, ou de l'apôtre montrant davantage l'ardeur de son zèle. Enfin, Monseigneur de Saint-Boniface fit de vives instances pour déterminer son coadjuteur à rester à l'évêché jusqu'au printemps suivant, tandis qu'il irait à sa place à l'Ile

à la Crosse. Toutes ses instances furent inutiles. Mgr GRANDIN finit par persuader tout le monde de ce dont il était convaincu lui-même, que de le retenir c'était le tuer. Il avait foi dans l'efficacité de nos voyages comme remède ; il avait surtout foi dans la bonté de ce Dieu qu'il voulait servir à tout prix, en la protection de Celle sous la bannière immaculée de laquelle il s'est enrôlé et qu'il aime si tendrement. Le 30 juillet, ce courageux enfant de la Famille, comme écrasé sous le poids de la responsabilité épiscopale, était porté de son lit à la voiture qui devait le conduire à quelques lieues plus loin, où définitivement il s'embarqua pour l'Ile à la Crosse. Avec lui partaient le P. SÉGUIN, le Fr. BOISRAMÉ et les Sœurs de la Charité. Ce voyage, qui dura soixante-sept jours, fut un enchaînement bien exceptionnel de contre-temps, de difficultés, d'accidents de tous genres, mais aussi d'une protection visible et spéciale. Enfin, le 4 octobre, la généreuse troupe débarqua à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, à la satisfaction de tous ceux et celles qui la composaient et de tous ceux et celles qui la recevaient. Tout le monde sentait les conséquences avantageuses qui résulteraient de l'arrivée de Sa Grandeur, de l'arrivée aussi des Sœurs. Qu'on juge surtout de la joie qu'éprouvèrent les PP. VÉGREVILLE et MOULIN et le Fr. DUBÉ !

Le P. CAER, arrivé à Saint-Boniface avec Mgr GRANDIN, en partit un peu avant lui pour le lac Sainte-Anne. Il y allait remplacer le P. FRAIN, qui, après avoir lutté en vain contre la maladie, venait chercher quelque soulagement à la Rivière-Rouge.

Le P. GASTÉ fut placé à la solitude de Saint-Norbert pour y goûter les charmes particuliers qu'a une maison de noviciat. Le P. LESTANC reprit vis-à-vis de lui les fonctions qu'il avait exercées vis-à-vis du P. GASCON l'année précédente.

Des bords de la Siskatchewan comme de la colonie d'Assiniboia, on va à la Prairie. Cette année le P. RÉMAS exerça ce beau ministère et eut l'immense consolation d'arrêter une guerre désastreuse, ou mieux, le massacre d'une petite tribu rivale et nombreuse. Quoique infidèles, cette docilité des Pieds-Noirs à la voix du prêtre les prépara à la grâce de con-

version qui leur est offerte aujourd'hui. Prions Dieu pour qu'ils en profitent.

Cependant l'apôtre de Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans son immense isolement, à plus de 1,200 kilomètres de tout confrère, appelait de ses vœux les plus ardents le moment où il pourrait entreprendre davantage pour la gloire de son divin Maître. Afin de voir les sauvages de son poste, il y resta jusqu'à leur arrivée. Il partit ensuite pour le fort Norman, Mission de Sainte-Thérèse. Quelle ne fut pas la peine du zélé Missionnaire en y arrivant, de voir que le ministre l'y avait précédé et était venu y rencontrer les nombreux Indiens qui s'étaient réunis tout exprès pour voir le prêtre catholique! Vif en besogne et à force de promesses, en assurant que le prêtre ne viendrait pas, que d'ailleurs les deux religions étaient semblables, le ministre de l'erreur avait déterminé quinze sauvages à se laisser baptiser par lui; les autres refusèrent constamment. La perte des quinze, rangés du côté de l'erreur, faisait dire au vrai pasteur : « Si jamais dans ma vie mon cœur a été brisé, c'est bien à cette nouvelle; le vent glacial du protestantisme est donc passé sur la Mission de Sainte-Thérèse! Puisse la séraphique patronne de ce poste compter tous les soupirs de mon cœur et redire à Dieu toute l'amertume dont mon âme est abreuvée... Cependant à mon arrivée la joie s'était répandue dans le fort, parce que le nombre de ceux qui voulaient m'appartenir était beaucoup plus grand. Le ministre partit le lendemain de mon arrivée, laissant son maître d'école et son interprète. » Ici encore on voulut faire des avanies au P. Grollier. L'individu en charge du poste lui dit qu'il ne pouvait lui accorder l'hospitalité, parce qu'il n'avait pas d'ordre à cet égard. L'impitoyable lettre du gouverneur fut encore exhibée et produisit son effet. Le Père séjourna environ deux mois au fort Norman. Pendant ce temps il eut la consolation de voir se rendre à la vérité cinq de ceux qui avaient été baptisés par le ministre. Il poussa ensuite vers le fort Simpson, où il arriva au milieu du mois d'août. Les sauvages l'écoutèrent fidèlement.

De leur côté, les Missionnaires du grand lac des Esclaves ne

demeurèrent pas tranquilles. Il fut décidé que la profession du P. GASCON serait retardée à cause de l'absolue nécessité de voyager. Au mois d'août, le P. EYNARD laissa son novice pour visiter la Grosse Ile et le fort Raë. Ce bon Père eut beaucoup à souffrir pendant cette Mission. Il la prolongea dans deux visites qu'il fit au lac du Brochet, où il avait en vain espéré voir un grand nombre de familles indiennes. Pour des raisons indépendantes de leur volonté, ces sauvages n'étaient pas rendus lors de la première visite. A la seconde, ils n'étaient qu'en petit nombre, en sorte que le P. EYNARD, dont le zèle pieux avait compté sur la consolation d'administrer le Sacrement de la régénération à des centaines d'enfants, n'en baptisa que quelques-uns. Bien sûr, Dieu n'en aura pas eu pour moins agréable le dévouement de ce bon Oblat. Le 14 décembre, après treize jours de marche à la raquette, il s'agenouillait avec bonheur dans le petit sanctuaire de Saint-Joseph.

Pendant l'absence du maître, mais d'après ses ordres, le novice prenait ses spirituels ébats dans une autre direction. Par suite de malentendus, le P. GASCON n'avait pu obtenir un passage sur les barques de la Compagnie. Sans perdre de temps il loua des sauvages et un petit canot d'écorce, fit ses adieux au Fr. KEARNEY qu'il laissa seul, puis commença une navigation périlleuse au travers du grand lac. A l'extrémité de cette mer, à la Grosse Ile, il salua le P. EYNARD; il continua avec précipitation, malgré le froid, la pluie, etc., à descendre le grand fleuve, puis, à la surprise de tout le monde, à la grande joie du P. GROLLIER, il arriva au fort Simpson. Comment exprimer le bonheur des deux Missionnaires? Le P. GROLLIER n'avait pas vu de confrère depuis plus d'un an. Il allait repartir, non-seulement sans en voir, mais, ce qui lui sembla plus cruel encore, sans l'espoir qu'un prêtre irait, cette année, commencer la Mission du fort de Liard, vers lequel le ministre, triomphant de l'absence de son antagoniste, allait se diriger dans quelques jours. Ce bonheur était encore augmenté par l'ascendant que devait nécessairement exercer l'énergie déployée par le P. GASCON qui arrivait au moment même où on se félicitait d'avoir réussi à l'empêcher de venir.

Les deux Pères ne passèrent ensemble qu'un jour et qu'une nuit ; mais c'en fut assez pour se consoler, assez pour que leur zèle reçût l'assurance d'un nouveau triomphe pour la cause sainte. Quelques petits services rendus au bourgeois du district firent enfin cesser cette idée que les Missionnaires catholiques étaient des ennemis. On les leur paya largement, surtout en leur accordant ce qu'ils désiraient le plus, la facilité d'exécuter leur pieux projet pour la conversion des sauvages. Le P. GASCON obtint un passage sur les barques qui remontaient la rivière au Liard ; il put même partir deux jours avant le ministre anglican, qui ne renonçait pas à son projet d'évangélisation. Le Missionnaire arriva au fort de Liard le 4 septembre, et le confia de suite à l'Archange Raphaël, l'ange du bon voyage, cette véritable médecine de Dieu à laquelle il demandait la guérison de la cécité spirituelle de la nouvelle tribu qu'il venait évangéliser. Le ministre arriva ensuite, mais il était trop tard. Il ne vint que pour contempler le triomphe du catholicisme. Une belle croix fut plantée pour encourager les sauvages et dire à l'iconoclaste: *Ubi est... victoria tua ?* Puis le prêtre et le ministre plièrent leur bagage, prirent passage sur les mêmes embarcations, et descendirent au fort Simpson. Le P. GASCON y fut bien accueilli. Une barque remontant au grand lac des Esclaves, il en profita pour retourner à Saint-Joseph, saluant en passant la Mission du Saint Cœur de Marie.

Le P. GROLLIER était aussi rentré dans les bonnes grâces du chef du district, qui non-seulement facilita son retour à Good-Hope, mais même donna des ordres pour qu'il pût pousser plus loin. Tout joyeux et consolé de la récompense que recevait son zèle admirable, le petit *Montpellerien* se remit en route. Une autre satisfaction l'attendait : le premier sauvage qu'il rencontra en mettant pied à terre à la Mission Sainte-Thérèse était l'un des dix restés fidèles au maître d'école protestant, et qui, cette fois, voulant être fidèle à la grâce, demanda au P. GROLLIER de l'instruire. Le Missionnaire ne fit que toucher au fort Norman, ne s'arrêta même que bien peu à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il descendit le fleuve pour aller savourer les consolations qu'il a fait connaître lui-même dans une

lettre au P. LÉONARD, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Fort Good-Hope sur la rivière Mackenzie, 28 mai 1861.

« L'automne dernier, j'ai fait une course de soixante lieues, en descendant toujours le grand fleuve, pour me rendre au fort de la rivière Peel, où se réunissent les sauvages de la tribu des Loucheux et des Esquimaux de la grande rivière Mackenzie ; c'était pour la première fois que je voyais ces deux peuples ; ils ont chacun leur langue, et sont loin de s'aimer ; bien des fois ils se sont fait la guerre déjà, et le désir de la vengeance était encore violent dans tous les cœurs, tant chez les Esquimaux que chez les Loucheux, lors de mon arrivée. Le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, les ayant réunis autour de ce signe de réconciliation, je fis approcher les deux chefs, et leur ayant fait croiser les mains au bas de la Croix, je la leur fis baiser comme le signe d'alliance et de la paix entre eux avec Dieu ; mes mains pressant les leurs sur le pied du Crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer à l'avenir ; ainsi la Croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la mer polaire ; la Croix avait franchi toute distance, elle dominait *à mari usque ad mare ;* de plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait : *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri ;* et je fis présent d'une autre image représentant la Mère de notre Sauveur, avec cette autre si vraie prophétie : *Beatam me dicent omnes generationes.* C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la Sainte Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Eglise, et plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu en recevant le baptême : je n'essayerai pas de vous dire mon émotion au moment où, pour la première fois, je versai l'eau régénératrice sur ces jeunes fronts esquimaux. Je suis revenu au fort Good-Hope un peu avant les glaces, dans une petite barque faite de peau de baleine ; je me propose d'y re-

tourner cet été. J'ai éprouvé encore une fois, dans ce voyage, l'amoureuse assistance de la Providence qui veille avec tant de soin sur les Missionnaires : trois jours avant d'arriver au fort, nous mangions notre dernière bouchée ; les deux sauvages qui conduisaient l'embarcation m'avertirent que nous n'avions plus rien ; il ne restait, en effet, que treize petites arêtes auxquelles, les jours précédents, on vait enlevé le charnu. C'était la veille de la fête des Saints Anges : en récitant les premières Vêpres, je lus ces paroles qui me frappèrent : *Angelis suis mandavit de te*, etc. ; je pensais alors que, serviteur de Celui qui autrefois, dans le désert, voulut éprouver la faim, je serais, comme Lui, secouru par les Anges. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; le lendemain matin, à peine nous mettions-nous en route, que nous aperçûmes du sang le long du rivage. « Voici notre déjeuner, » dis-je à mes sauvages. En effet, après avoir fait quelques pas, guidés par la trace du sang, nous découvrîmes un monceau de viande toute fraîche, c'était ni plus ni moins que des quartiers d'orignal et de caribou cachés sous des branches de sapin. Un Indien avait fait si bonne chasse que, ne pouvant la transporter, il avait été chercher une berge au fort, et nous avait ainsi laissé, à son insu et juste sur notre passage, de quoi continuer notre voyage plus agréablement que nous ne l'avions commencé. »

Pendant qu'à l'extrémité du nord-ouest du diocèse nos Pères soutenaient la lutte avec un zèle admirable et une indomptable énergie, pendant qu'au centre, à l'Ile à la Crosse, l'arrivée d'un nouvel évêque et de sa courageuse bande témoignait du progrès véritable de nos Missions, l'extrémité sud-est, Saint-Boniface, voyait aussi des changements faits pour le triomphe de la même et bonne cause. Le P. Lestanc fut appelé à l'Evêché pour en prendre la direction, pendant l'absence de l'Evêque. Le P. Mestre le remplaça comme curé et maître des Novices. Les Frères des écoles chrétiennes nous avaient laissés. Le P. Le Floch fut chargé de notre petit collége, où M. Oram enseigna la langue anglaise. Le 5 octobre, Mgr de Saint-Boniface partit pour la visite de nos Missions de l'ouest. Huit jours après le départ de l'Evêque, arrivaient le P. Laurent Simonet et

le Fr. Jean GLÉNAT, venus d'Europe par la baie d'Hudson. Mgr GRANDIN, en passant à Saint-Boniface, avait vu avec peine que l'Ordinaire du diocèse était un peu trop souvent à l'écurie, et promenait trop Sa Grandeur au milieu des fermes, et jusque dans les moindres détails du matériel considérable qu'il doit entretenir pour subvenir aux besoins des différentes Missions. Notre bien-aimé Fondateur apprit ces détails avec peine, et voulut bien, dans cette solicitude si paternelle qui le distinguait, procurer quelque adoucissement à l'évêque de Saint-Boniface, en lui envoyant quelqu'un sur lequel il pût se reposer dans le détail de l'entretien de son établissement. Le Fr. Jean GLÉNAT fut donc envoyé, avec l'injonction formelle de le garder à l'Evêché pour que Monseigneur pût se décharger sur lui d'une partie au moins de sa besogne, je ne dirai pas indigne, puisque *omnia cooperantur in bonum*, mais bien pénible, en ce sens, du moins, qu'elle absorbe un temps considérable et précieux. Qu'on veuille donc bien ne pas trop s'étonner si nous sommes si peu évêque, nous avons été trop longtemps fermier, pour ne pas dire le reste. Nous le sommes encore beaucoup trop, à notre goût ; mais enfin, nous le sommes bien moins depuis l'arrivée de l'excellent Fr. Jean. Le P. LESTANC, qui dirige toujours l'Evêché en notre absence, n'en veut pas plus que nous à notre vénérable Fondateur de cette délicate attention.

L'évêque de Saint-Boniface était parti dans la pensée de se rendre directement à Notre-Dame des Victoires, puis à Saint-Joachim et au lac Sainte-Anne. Déjà il était passé aux forts Ellice et de là à la montagne de Tondre. Le 20 octobre, il arrivait au fort Carlton, déplorant partout sur son passage le triste état d'infidélité dans lequel gémissaient encore les tribus de cette partie du diocèse. Ces peuplades infortunées, abreuvées d'eau de feu par les traiteurs de pelleteries, semblaient, sans doute, bien éloignées du royaume de Dieu. Le Seigneur pourtant a parmi eux ses élus. De Carlton, si le temps se maintenait beau, on pouvait en dix jours atteindre l'Ile à la Crosse, revoir la chère Mission de Saint-Jean-Baptiste, revoir Mgr GRANDIN, dont nous étions si inquiets ; nous entendre avec

lui, lui communiquer les lettres si importantes que nous avions reçues, après son départ de Saint-Boniface. Il n'en fallait pas tant pour nous déterminer à changer notre itinéraire et à nous diriger vers le nord, quitte à souffrir plus tard en route, et à payer de la jambe les jouissances du cœur et les consolations de l'âme. Le 23, Monseigneur de Saint-Boniface laissait Carlton. A peine parti du fort, la neige commença à tomber, le temps se mit à l'hiver, ce qui n'eût été que le cours ordinaire des choses à cette époque et en ces régions. L'Evêque, menacé de rencontrer des difficultés, peut-être très-graves, demanda à saint Raphaël de le conduire heureusement au but désiré. En récitant les premières Vêpres de l'office de l'Archange, guide des voyageurs, il promit quelque chose en son honneur, s'il arrivait à l'Ile à la Crosse la veille de la Toussaint. Le céleste compagnon de Tobie, touché sans doute de la confiance que cette promesse semblait ajouter à celle que le P. Gascon venait de lui témoigner en le choisissant, quelques semaines auparavant, pour le patron de la Mission du fort de Liard, voulut bien écouter notre prière. Le 30 octobre, nous arrivions à l'Ile à la Crosse, pas plus attendus, mais tout aussi bienvenus que l'eussent été, à notre place, les saints de Dieu, dont nous devions faire la fête le lendemain. Au premier jour libre, une messe solennelle d'action de grâces fut célébrée en honneur de saint Raphaël, parce qu'il avait entendu la demande souvent répétée : *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria. Ad propria.* Mon Révérendissime Père, pardonnez à mon cœur qui donne ce titre à la Mission de l'Ile à la Crosse. Ce cœur a battu si fortement autrefois sur cette plage lointaine et déserte, il l'a tant aimée ! Notre corps aussi y a souffert, et l'a arrosée de ses sueurs ; nous l'avons habitée pendant dix ans, et, pendant longtemps, nous avons cru que nous y reposerions à notre heure dernière. C'est assez pour justifier l'appellation *ad propria*. Puis, appelé à nous fixer ailleurs, nous ne sommes pas devenu étranger au berceau de notre vie de Missionnaire. Ne sont-ce pas nos frères qui continuent l'œuvre sainte à laquelle nous avons travaillé et cultivent avec tant de soins le figuier que nous avons planté de nos mains et arrosé

de tant de sueurs. L'admirable union des cœurs dans les doux liens de nos saintes Règles, ne rend-il pas nôtre ce qui est le leur? De plus, ces chrétiens que nous avons baptisés, que nous avons nourris du pain des forts, auxquels nous avons communiqué les dons du Saint-Esprit, ne sont-ils pas une portion du troupeau confié à notre sollicitude pastorale? C'est en leur faveur que nous nous privons du bonheur d'avoir auprès de nous notre digne et bien-aimé coadjuteur. Oh! oui, oui, *ad propria*. Dieu! comme notre poitrine se soulevait sous les battements de notre cœur, à mesure que notre œil voyait se dessiner le riant tableau qu'offre à la vue le joli établissement de nos Pères de l'Ile à la Crosse! Elle est gentille et proprette, cette petite église qui fixe les regards, et semble s'abaisser pour laisser voir les formes et les proportions de la maison des Missionnaires Oblats d'un côté, et, de l'autre, du couvent des Missionnaires Sœurs de la Charité. Et là-bas, à côté, sur la montagne, cette magnifique Croix, au pied de laquelle s'étend le gracieux paysage qu'Elle abrite et protége de sa vertu divine. Quelques instants après, notre cœur se reposait sur celui de Mgr Grandin. Nous embrassâmes nos Pères et nos Frères, saluâmes les bonnes Religieuses; ensuite tout le monde entra à l'église pour offrir au Dieu de charité cet instant d'un bonheur qui surpasse même l'idéal que l'imagination peut s'en former. Des surprises de ce genre ne se rencontrent pas souvent dans la vie. Cet acte termina, quelques heures trop tôt, la retraite annuelle. Le lendemain, sept Oblats renouvelaient à Dieu leurs vœux de religion, lui promettant: *Ad mortem usque perseveraturum in sancto Instituto et in Societate Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ. Sic Deus nos adjuvet. Amen.*

Le temps était précieux, il fallut l'employer à régler les grandes questions qui intéressent nos Missions. La mesure la plus importante arrêtée dans cette circonstance fut de travailler à la réalisation du désir exprimé dans les diverses lettres de nos Pères de la rivière Mc Kenzie. Ces bons Pères, effrayés de leur isolement et de leur éloignement; convaincus, d'ailleurs avec raison, de l'importance de leur Mission, deman-

daient qu'on leur donnât un évêque à eux : un évêque qui, demeurant avec eux, pût les diriger et, par le poids de son influence et de la considération qui nécessairement entoure ceux qui sont revêtus des premières dignités de l'Eglise, les empêchât d'être exposés aux mille tracasseries qu'ils avaient déjà eu à endurer; « un évêque-roi, » disait le P. GROLLIER, à opposer au traiteur-roi du Nord ; un évêque des *lieux*, qui n'eût pas à courir du midi au septentrion, seulement à de rares intervalles, mais qui fût toujours là pour répondre à toutes les demandes, satisfaire à toutes les exigences. Il fut donc décidé que l'on demanderait au Souverain Pontife la division du diocèse de Saint-Boniface en en retranchant les districts de la rivière de Mc Kenzie et d'Athabaskaw pour former un nouveau siége; puis, que le Vicaire de Jésus-Christ serait supplié de préconiser le P. FARAUD comme évêque-roi (ou valet) de ces froides régions. Dans la crainte que cette mesure ne rencontrât trop de difficultés, il fut décidé que l'évêque de Saint-Boniface irait en Canada l'été suivant, pour obtenir le consentement de l'archevêque de Québec et des autres suffragants de la province; qu'en attendant la conclusion de cette importante affaire, Mgr GRANDIN partirait au printemps pour visiter les districts d'Athabaskaw, Mc Kenzie. Au lieu d'une simple viste, il y prolongerait son séjour assez longtemps pour tout régler à la plus grande gloire de Dieu. Il fut ensuite décidé que l'on reprendrait d'une manière effective la Mission du lac Caribou et que le P. VÉGREVILLE irait, cette année-là même, en faire la visite. Le fort Carlton réclamait aussi un secours si urgent, que le P. MOULIN reçut ordre de s'y rendre et d'y passer une partie de l'hiver. Ces questions, si fécondes en résultats avantageux, étant réglées, l'évêque de Saint-Boniface n'attendait pour reprendre sa route que le moment où les rivières et les lacs seraient assez gelés. Mais il y avait là tout auprès des Scolastiques qui, croyant entendre des entretiens en quelque chose semblables à ceux du vénérable P. Benoît, en désiraient la prolongation. Elles demandaient non des orages et des tempêtes, mais, au contraire, la continuation de la belle saison. Elles avaient été jusqu'à pro-

phétiser que, contrairement à ce que l'histoire du pays pouvait faire prévoir, le lac de l'Ile à la Crosse ne se glacerait pas avant le 23 novembre, anniversaire du sacre de Mgr TACHÉ. Cette prophétie s'accomplit à la lettre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille température en pareille saison. Ce n'est que le 21 novembre que l'on commença un peu à marcher sur la glace du lac. Il fallut donc, le 23, passer par tout le cérémonial d'une fête pompeuse. La nuit suivante, on se fit des adieux d'autant plus pénibles, ce semble, que les jours de la réunion avaient été plus heureux et plus gais.

Le 28 du même mois, le P. VÉGREVILLE partit pour le lac Caribou.

Le 1er décembre, le P. MOULIN s'achemina vers Carlton. Les chemins étaient affreux; il n'y avait pas assez de neige pour les traîneaux, certains lacs et rivières n'étaient qu'à demi gelés. Ce n'était ni l'été, ni l'hiver. Les trois Missionnaires, dans des directions à peu près opposées, eurent des difficultés à peu près semblables. Le P. VÉGREVILLE arriva au lac Caribou, où nous le retrouverons le printemps prochain; tandis qu'à Carlton nous souhaiterons la bonne année au P. MOULIN. Contentons-nous, pour le moment, de suivre l'évêque de Saint-Boniface, qui, lui, devait aller plus loin. L'état affreux des chemins et l'impossibilité de traverser le grand lac Froid, non encore gelé, l'obligèrent à dévier de la route qui devait le conduire à N.-D. des Victoires. Il se rendit au fort Pitt, où il arriva épuisé de fatigue, après dix jours d'une marche bien pénible. De là il renvoya à l'Ile à la Crosse ses guides et ses chiens, changea les traîneaux, qui s'étaient complétement usés sur la terre et sur les troncs d'arbres; puis, montant lui-même à cheval, il se dirigea vers le lac la Biche, où il arriva la cinquième journée. C'était le 8 décembre; malheureusement c'était à soleil couché. Toute la diligence possible n'avait pas permis au prélat d'arriver à temps pour célébrer les saints Mystères. Cette cruelle privation fut compensée par le plaisir de voir les PP. MAISONNEUVE et TISSOT, et les FF. BOWES et SALASSE.

Le lendemain dimanche, l'évêque donna la Confirmation

et annonça son départ pour le 13. La fête de l'Immaculée-Conception était précisément le jour qui avait été fixé pour donner la Confirmation au lac Sainte-Anne. Le Vicaire, craignant que la population de cette Mission, fatiguée d'attendre, ne se dispersât dans les forêts et les prairies avant son arrivée, se vit forcé, quoique à regret, d'abréger un séjour qui lui eût été si agréable. Après s'être assuré de l'état de la Mission et avoir pris des mesures que lui suggéraient les circonstances, il s'éloigna des Missionnaires, que ce prompt départ contrariait aussi. C'est le 13 décembre que l'évêque de Saint-Boniface se mit en route. La veille, deux hommes avaient pris les devants avec les chevaux, les provisions et le bagage destinés au voyage. L'évêque partit avec le fidèle Alexis, que tout le monde doit ou devra connaître, et un traîneau attelé de quatre chiens. La neige n'était pas assez profonde, en sorte qu'au lieu de monter sur le traîneau, Sa Grandeur demanda à ses jambes les services accoutumés. Le 14, maître Alexis donnait l'éveil dès une heure du matin, prétendant que ce n'était pas trop tôt pour pouvoir atteindre ce jour-là même ceux qui avaient pris les devants. Après un précoce déjeuner, l'évêque et son guide reprirent le sentier mal frayé et continuèrent leur pénible marche. Vers les dix heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture : la rareté du bois ne nous permit de faire que très-peu de feu. Je m'assis auprès, un peu sérieux. J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatigué. Dans cette position quelque peu pénible, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint en pensée de regretter mon habitation, l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté si quelque enchantement féerique m'y avait tout à coup transporté. Hélas ! pourquoi faut-il donc que nous soyons si facilement portés à désirer ce que nous n'avons pas, à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle. Comme l'on sait peu quelquefois ce que l'on souhaite !... Dans cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui me réchauffait à peine, j'étais porté à regretter les calorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient et mon évêché et ma cathédrale en un im-

mense brasier, dont la violence détruisait en quelques instants ces édifices qui m'étaient si chers. Je trouvais désagréable le sifflement du vent, agitant avec bruit les cimes des arbres décimés de la forêt, me glaçant moi-même, et j'aurais voulu être là où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux s'affaissant sous le poids de la destruction et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de feu et de flammes. J'étais tenté de trouver pénibles quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur, que m'aurait coûté la vue du désastre qui venait fondre sur nous. C'était le jour et l'heure de cet incendie dont il a déjà été parlé dans les *Annales de la Congrégation* (t. I, p. 78), de cet incendie par lequel nos Frères habitant l'évêché de Saint-Boniface se trouvèrent sans abri, sans le moindre vêtement, sans un livre. Il a, sans doute, été assez question de ce désastre ; mais ce que je désire que toute la Congrégation sache, c'est la conduite tenue en cette circonstance par notre noble et digne ami, M. Mac-Tavish, gouverneur de la colonie de la Rivière-Rouge. Non content d'accourir sur les lieux au moment où l'incendie éclata, il donna à nos Pères les témoignages les plus éclatants de sa sympathie, versant des larmes abondantes et prodiguant les preuves d'une générosité égale à l'exquise délicatesse qui l'inspirait. Le soir du même jour, l'évêque de Saint-Boniface rejoignait ses hommes et ses chevaux, et sans se soucier trop de son palais, dont il ignorait la destruction, étendait simplement sa couverture au pied d'un arbre et s'y reposait tranquillement. Le 15, de grand matin, l'évêque et sa suite étaient en selle, et le 19 arrivaient à Saint-Joachim. Le P. Lacombe en était parti le matin même. Nous continuâmes, et dès le lendemain nous rencontrâmes d'abord le P. Caer, qui s'en allait passer les fêtes de Noël à Saint-Joachim. Un peu plus loin, c'était le P. Lacombe, qui nous attendait tellement qu'il ne voulait pas nous reconnaître lorsque nous le rencontrâmes à l'improviste au milieu de la forêt et que nous l'invitâmes à rebrousser chemin. Tout occupé du soin de ses chiens, qui menaçaient de s'embarrasser au milieu des voitures qui les précédaient, il trouva Notre Gran-

deur trop haut placée sur son cheval, et se confondit en une masse de : « Est-il possible ? » qui nous donna tout le loisir de lui sauter au cou et de lui reprocher son incrédulité. Le soleil disparaissait de l'horizon; il était nuit close lorsque nous entrâmes dans la chapelle du lac Sainte-Anne, où le bon P. Remas nous accompagna tout joyeusement, nous aidant à chanter un *Te Deum* dont l'harmonie n'était pas, certes, le mérite principal, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'entrain. Les Sœurs de la Charité, que nous avions eu la consolation de bénir en entrant dans la chapelle, nous y suivirent, pensant un peu comme nous et nos Missionnaires, et pourtant elles ne purent point chanter comme nous. Je laisse à ceux qui nous connaissent, ainsi que le P. Remas, à expliquer ce phénomène. Nous passâmes ensuite quelques jours avec nos Missionnaires, jouissant du bonheur de nous entretenir avec eux et d'atténuer par là la monotonie de leur isolement. Nous leur racontâmes, et ils écoutèrent avec un plaisir particulier, ce que nous savions du voyage de Mgr Grandin, de ses épreuves; du bien fait par nos Pères jusqu'à l'extrême nord. Nous nous félicitâmes tous ensemble, à la fin de cette année, de ce que le diocèse possédait dix-neuf Pères Oblats, deux Pères novices et huit Frères convers. Des consolations que le bon Dieu nous accorde quelquefois, une des plus sensibles est sans doute de voir augmenter le nombre des nôtres, et l'assurance de salut que cette augmentation donne aux âmes infortunées confiées à notre sollicitude.

† Alexandre, évêque de Saint-Boniface,
O. M. I.

(*La suite au prochain numéro.*)

JOURNAL DE Mgr GRANDIN[1].

D'où venait l'ardeur subite qui entraînait mes chiens ? De la vue d'un troupeau de caribous qui se promenaient sur le lac. Quand ils aperçoivent ces animaux, rien ne peut les em-

[1] Voir t. II, p. 234; t. III, p. 208, 364.

pêcher de se mettre à leur poursuite ; il leur arrive même de se perdre en leur donnant la chasse. Les miens sont partis avec le traîneau et mon bagage, du poids de 40 livres. Tout ce qui m'est nécessaire pour dire la Messe pendant deux mois et un peu de linge formaient un petit paquet, qui pouvait être brisé par les glaçons, ou qui, jeté hors du traîneau, se serait imbibé d'eau dans un instant. J'étais donc très-inquiet; mais je n'y pouvais rien. Pendant que mon compagnon les poursuivait, nous essayions de gagner l'île indiquée ; mais les chiens n'étaient pas faciles à maîtriser. Celui de devant voulait même nous dévorer. Il fallait, pour en être maître, passer une corde à son collier; c'était justement le point difficile : quand nous le tentions, le chien essayait de nous mordre et de nous déchirer. Je pris alors mes grosses mitaines, je saisis le chien par la peau de dessus la tête, et je pus lui tenir la gueule inoffensive, pendant que mon jeune homme lui passait la corde au cou. Il s'efforça ensuite de le conduire du côté de l'île, et, afin de rendre le traîneau plus pesant, si les chiens voulaient se sauver, je me fis traîner. Mais tout à coup, dans une direction opposée à celle que mes chiens avaient prise, nous croyons apercevoir un loup. Je le montrai à mon petit garçon : « Oh ! me dit-il, tenez-vous bien sur le traîneau, car si les chiens le voient, ils vont se sauver malgré nous et nous éloigner de l'île. » Déjà les deux chiens de derrière le voyaient et s'efforçaient de rebrousser chemin ; mais mon jeune homme, se tenant à côté de celui de devant, l'empêchait d'apercevoir le prétendu loup, qui se dirigea de notre côté et vint assez près pour que je n'eusse plus de doute sur son identité : c'était un de nos chiens devenu libre. Je ne pus le persuader à mon compagnon, qui, saisi de crainte en le voyant s'approcher de plus en plus, « Monseigneur, me criait-il, préparez la viande pour la lui jeter et tenez la hache en main pour vous défendre. » Le pauvre enfant était si effrayé, que, bien que le chien fût très-proche, il était convaincu que c'était un loup. Enfin, après bien des difficultés, nous arrivâmes à l'île, et nous fûmes assez heureux pour y trouver notre homme et nos chiens, que nous croyions très-loin. Les caribous avaient passé près de l'île,

et les chiens, en les poursuivant, s'étaient embarrassés dans leur attelage, en sorte que l'homme put les rejoindre et s'en rendre maître. Nous mangeâmes et prîmes notre repos, pour continuer notre voyage pendant la nuit, et le 25 au matin nous arrivâmes ici. J'aurais voulu dire la sainte Messe, mais le mauvais temps avait commencé, et la crainte de me geler me força de déjeuner. Mon arrivée a semblé faire bien des heureux ici, et je puis dire de mon côté que, jusqu'à présent, on me rend heureux; mais j'attendrai que la Mission soit finie pour vous en rendre compte.

Sur le lac des Esclaves, 22 *juin* 1862. — Mon très-révérend Père, je viens de dire la sainte Messe bien mal à mon aise, dans une tente basse et étroite, où je pouvais à peine me tenir debout et me tourner pour les cérémonies, sans parler des moustiques qui me dévoraient. Maintenant j'entreprends de vous écrire, et je ne suis pas plus à mon aise pour le faire. Assis dans une barque remplie de ballots de fourrures et de viande sèche, je suis balancé en tous sens, outre que je suis étourdi par les chants, les rires, la conversation bruyante de quatorze hommes, de plusieurs femmes et de douze enfants. Ainsi il me faut faire avec le plus de difficultés ce qui m'est le plus agréable.

J'ai terminé jeudi dernier seulement ma Mission de Saint-Michel du fort Roë. C'est celle des Missions transitoires que j'ai faites depuis mon départ de l'Ile à la Crosse avec plus de satisfaction et de la manière la plus complète. Le P. GROLLIER a, le premier, visité les *Plats Côtés de chiens* au printemps de 1860, et il fut enchanté de leurs bonnes dispositions; il baptisa plus de quatre-vingts enfants et quelques adultes mourants. Après lui, les PP. EYNARD et GASCON les ont visités, et, bien qu'ils ne pussent parler leur langue qu'avec peine, ils instruisirent plus ou moins ceux qu'ils virent et baptisèrent un bon nombre d'adultes. Mais tous ces Pères n'ont pu se mettre en rapport qu'avec un tiers des sauvages qui fréquentent ce poste. N'ayant que quelques jours à y passer, ils ne voyaient guère que les premiers arrivés. J'ai séjourné plus longtemps qu'eux, et j'ai été loin de voir tout le monde; car,

n'étant pas sûr de pouvoir les visiter, je ne m'étais pas fait annoncer; il est impossible, d'ailleurs, que les plus éloignés amènent leur famille sur la glace : ils ne peuvent le faire qu'en automne, au moyen des canots.

Les premiers jours de mon arrivée au fort Roë, soixante-quinze de ces sauvages éloignés sont venus de près de quinze jours de marche, apportant leurs fourrures, leurs provisions et celles de leurs voisins; mais ils n'avaient avec eux ni femmes, ni vieillards, ni enfants. Il ne faut pas juger de leur éloignement par le temps qu'ils mettent à parcourir leur route; ils sont quelquefois obligés de chasser, en sorte qu'ils ne font généralement pas plus de trois lieues par jour. Les Plats Côtés de chiens, on peut le dire, sont catholiques avant d'être chrétiens; plusieurs d'entre eux étant engagés chaque année par la Compagnie pour transporter les fourrures au portage la Loche et en rapporter les marchandises qui servent à la traite, voyaient en passant nos Pères à Athabaskaw, en rencontraient parfois au Grand Portage et trouvaient toujours des sauvages chrétiens et catholiques qui leur parlaient de religion. Aussi s'en allaient-ils désolés de ne point connaître cette *bonne prière* dont on les entretenait; ils emportaient avec bonheur quelques objets de piété qu'ils recevaient du Missionnaire, et ils faisaient part à leurs familles de leurs impressions. Avec eux, il n'est nullement question de les convaincre, il ne faut que les instruire. Les ministres, connaissant sans doute leurs dispositions, ne sont pas venus les visiter. Cependant, parmi les soixante-quinze chasseurs, plusieurs en avaient vu et entendu un : ils racontèrent quelques contes absurdes qui, pendant les premiers jours, troublèrent plus ou moins la Mission; mais, grâce à Dieu, ce mauvais effet fut bientôt détruit. Parmi ces sauvages, plusieurs n'avaient jamais vu le prêtre; d'autres ne l'avaient vu qu'en passant, et pourtant presque tous savaient lire, bien que la moitié n'eût pas de livres. Après l'incendie de la Rivière-Rouge, je n'en avais malheureusement pas un seul à donner. Je n'ai pas cru devoir baptiser un seul sauvage de cette bande : je ne les ai pas trouvés suffisamment instruits, et puis la plupart

n'étant pas mariés, il convenait d'attendre leurs épouses, afin de les marier légitimement; or, ils n'avaient pas amené leurs femmes. Un Missionnaire qui les visitera en automne aura plus de quatre cents sauvages à baptiser, vieillards, enfants et même adultes. A part cette bande, les autres sauvages venaient par groupes plus ou moins nombreux, passaient quelques jours avec moi, et pour cela ne mangeaient rien ou presque rien, et repartaient ensuite, les uns pour ne plus revenir, les autres pour revenir avec leurs familles. Ainsi, excepté la dernière semaine, j'ai toujours eu une petite population qu'il m'était difficile d'instruire à fond, parce qu'elle se renouvelait au bout de quelques jours. Ce n'est que dix ou douze jours avant de partir que la glace ayant ouvert un passage aux canots, et que la pêche étant devenue abondante, les sauvages ont pu séjourner plus longtemps. Alors ma maison de 18 pieds carrés n'était plus suffisante pour les contenir : je me servis de la future chapelle que l'on nous construit à ce poste; c'est une bâtisse en bois de 27 pieds sur 24, mais qui n'a encore ni plancher, ni toit, ni portes, ni fenêtres. J'étais occupé du matin au soir avec eux, et j'aurais pu l'être du soir au matin, si je l'avais voulu. Je faisais chaque jour quatre instructions générales, sans parler d'une foule d'instructions particulières pour ceux que je préparais au baptême ou à la première communion. Quand le temps me le permettait, je montrais aussi à lire aux femmes, parmi lesquelles je n'en ai pas trouvé une seule qui sût lire. Je ne sais si j'ai au moins réussi à leur inspirer ce goût. J'avais, outre les confessions des chrétiens et des catéchumènes, des entretiens particuliers qui ne sont pas moins nécessaires que les instructions publiques. J'ai baptisé 134 personnes, dont 65 au-dessus de dix ans. J'aurais triplé ce nombre, si j'avais écouté toutes les demandes. Je n'exigeai des adultes en santé que la connaissance des principaux mystères, assez de prières pour pouvoir réciter le chapelet, et enfin une vie chrétienne depuis l'arrivée des prêtres dans le pays. Voyant que j'étais plus facile pour les malades, tous se disaient malades; plusieurs offraient de me payer : tous m'ont trouvé inexorable. La

plupart d'entre eux savent baptiser, et il y a peu de jeunes chasseurs qui ne se soient trouvés dans l'occasion de baptiser quelques mourants. Mais comme ils s'instruisent plutôt entre eux que par le prêtre, ils ont quelquefois de très-fausses idées sur la religion. Ainsi ils sont convaincus que le prêtre connaît l'intérieur de leurs cœurs comme Dieu lui-même. Je me tue chaque jour à leur dire que je suis un homme comme eux, que je mourrai comme eux et serai jugé comme eux; n'importe! quand ils viennent se confesser, ils entrent dans tous les détails de leurs fautes avec, je crois, la plus grande sincérité; puis ils disent en finissant : « J'omets encore bien des choses dont je ne puis me souvenir; mais tu connais mon cœur, tu sais ce que j'ai fait. » L'un d'eux, que j'avais vu l'année dernière au fort Simpson, et qui avait alors deux femmes, est venu me dire avec empressement qu'il en avait rejeté une, ainsi que je le lui avais commandé, et qu'il me priait de le baptiser. « Depuis quand as-tu rejeté ta seconde femme? lui dis-je. — Avant de venir, me répondit-il. — Si dans un an tu vis comme il faut avec ta femme actuelle, tu seras baptisé, mais pas avant. » Cette réponse l'a déconcerté. Il se hâta avec sa femme de me réciter toutes les prières qu'ils connaissaient, croyant bien que j'allais les admettre, et lorsque je nommai les adultes que je devais baptiser, ils réclamèrent en disant que j'en baptisais de moins instruits qu'eux. Je leur objectai leur vie passée; ils protestèrent de leurs bonnes intentions pour l'avenir et de leur regret pour le passé. Je me serais peut-être laissé fléchir, s'ils n'en étaient venus à m'offrir un payement. Pendant qu'ils me tourmentaient ainsi, une vieille dit sérieusement au mari : « Tais-toi donc; ne vois-tu pas qu'il connaît ton cœur? »

Plusieurs demandaient une provision d'huile des catéchumènes et du saint Chrême pour pouvoir baptiser. Un chef est venu me prier de baptiser une chemise d'un de ses chasseurs mourants et trop éloigné pour qu'on me l'amenât ou que j'allasse le voir. Deux mères, dont les enfants étaient morts sans baptême, me supplièrent de baptiser leurs petits bonnets. Désolées de ne pouvoir rien obtenir sur ce point,

elles me prièrent de prendre ces bonnets et de les garder. Je l'aurais fait pour les consoler, mais je suis certain qu'elles auraient supposé que cela pouvait être utile à leurs enfants, et le Missionnaire se serait ensuite trouvé dans la nécessité d'accepter tous les bonnets des morts ou de passer pour moins indulgent que moi. Je m'assurai de l'instruction du chef dont je vous ai parlé, je le baptisai et je l'envoyai vite porter cette grâce au pauvre moribond dont il voulait me faire baptiser la chemise. Il arriva à temps pour lui conférer cette grâce en pleine connaissance et le malade expira peu de temps après. A la fin de la Mission, le chef revint me voir et m'annonça le baptême et la mort de son jeune homme. Je le félicitai en lui disant qu'il avait envoyé une âme au ciel. Cependant il paraissait inquiet : il me demanda si dans tout baptême il fallait conférer un nom. Pour ne pas les troubler et leur faire regarder comme nécessaire une chose qui ne l'est pas, j'ai répondu qu'ils pouvaient donner un nom, mais que le baptême n'en était ni meilleur, ni moins bon. « J'ai donné un nom à mon jeune homme ! — Et comment l'as-tu nommé ? lui dis-je. — Jésus-Christ, me répondit-il. — Assurément, lui dis-je, tu ne pouvais lui donner un plus beau nom, mais désormais ne donne plus celui-là : c'est le nom de Dieu et non celui d'un homme. — J'ai fait cela, répondit-il, afin que Jésus-Christ se souvînt davantage de lui. » Vous voyez, bien-aimé Père, quelles idées ces sauvages se donnent entre eux et combien la visite du Missionnaire leur est nécessaire.

Des contes absurdes répandus chez eux et chez les Montagnais les font descendre d'un chien, d'où est venu leur nom de *Plats-Côtés de chiens*. Je crois que ce nom leur vient plutôt de leur immoralité : ce sont les sauvages les plus immoraux, dans l'état d'infidélité, que j'aie vus depuis que je suis dans le pays. Les conséquences de ce mal sont affreuses, ils meurent presque tous en pourriture. Il est réellement désolant que ces pauvres sauvages aient connu la vérité si tard, car vous ne sauriez croire le changement qui s'est opéré dans leurs mœurs depuis que nos Pères les visitent. Tous les adultes baptisés se sont généralement conservés d'une manière

surprenante, vu leur état précédent, et quand les catéchumènes viennent se confesser, on entend la plupart prononcer ces paroles consolantes : « Depuis que je prie, depuis que j'ai vu le Prêtre, depuis que je fais le signe de la croix, je ne fais plus cela... » Ces bonnes dispositions, un état de maladie presque général et leur grand désir du baptême m'ont porté à conférer cette grâce, comme je vous l'ai dit, à 134 sauvages : j'en ai admis en outre 8 à la première communion et à la confirmation. J'aurais pu en admettre beaucoup plus à la rigueur, mais comme ils sont peu instruits, je crois que le meilleur moyen de les forcer à s'instruire, c'est de n'accorder cette grâce, à part les vieillards et les infirmes, qu'à ceux qui ont une certaine instruction.

Le jour de la fête du Saint Sacrement était le jour de la clôture de la Mission et le jour du départ. Je chantai la Messe de grand matin dans notre future chapelle, qui était dans un état très-favorable pour la circonstance, car ceux qui étaient dehors pouvaient aussi bien me voir et m'entendre que ceux qui étaient dedans. C'est à cette Messe que quelques sauvages eurent le bonheur de communier et d'être confirmés. Après cette cérémonie, je pris mon déjeuner à la hâte, puis je les réunis de nouveau. Nous allâmes alors en procession bénir et élever une croix à quelque distance du fort. Je leur adressai la parole une dernière fois et je me hâtai de mettre en ordre tout mon petit bagage afin de m'embarquer. Mais je n'avais pas fini, il me fallait encore toucher la main et faire baiser mon anneau à tous les sauvages présents. C'était une bien longue cérémonie : je fis tout pour l'éviter, jusqu'à courir vers la barque où je devais monter, mais je fus arrêté et je dus toucher la main de tous, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard : une folle que j'avais baptisée la veille fut la dernière ; elle s'avançait à l'aide de ses deux bâtons, je courus à sa rencontre et je fus enfin libre de m'embarquer et de m'éloigner de ces bons sauvages, qui, tous rassemblés sur le rivage, me suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils le purent. Le vent étant contraire, nous allâmes dormir à une faible distance du fort et nous fûmes rafraîchis pendant notre repos

par une pluie abondante. Nous eûmes dès lors généralement un bon vent, mais je dus cesser d'écrire, car j'avais presque le mal de mer.

Je continue ces notes, aujourd'hui 3 juillet, sur la rivière des Esclaves, toujours en barque. Le 21 juin, à peine arrivé au campement, je vis un des hommes grimper au haut d'une épinette et en couper toutes les branches, à l'exception de celles du sommet ; puis, une fois à terre, il vint me dire qu'il avait fait ce *mât* pour moi. Aussitôt une décharge de coups de fusil tomba sur cet arbre ; les hommes, en tenant leur bonnet à la main et en l'agitant, se mirent à crier : *Hourra! hourra!* et tout fut fini. C'est assez l'usage dans le pays que lorsqu'un commis passe à une place pour la première fois, on lui rend cette espèce d'honneur, qui généralement est payé par un régal. Je n'ai pas cru devoir remplir cette dernière formalité...

4 juillet.— Je viens de passer une heure, mon Très-Révérend Père, à raccommoder ma soutane : c'est fini maintenant pour jusqu'à *un temps*. Sans doute que le Fr. Perrin critiquerait mon ouvrage ; pour ma part, j'en suis très-content ; un peu plus, *j'en tirerais vanité*. Après avoir été le tailleur de l'évêque de Satala, je vais redevenir son secrétaire et reprendre mon entretien où je l'ai laissé hier.

Le reste du voyage de la Mission de Saint-Michel à celle de Saint-Joseph n'a rien eu de bien remarquable. J'arrivai à celle-ci le 23 au soir et je trouvai le P. Eynard très-occupé depuis plus de quinze jours avec de nombreux sauvages. Outre ceux qui fréquentent ce poste, beaucoup d'autres étaient venus de très-loin pour voir le *grand prêtre*. Nous attendions d'un moment à l'autre les barques qui viennent des différents forts de la rivière Mackenzie ; c'est par ces barques que je me proposais de me rendre à Athabaskaw et au grand Portage la Loche. Le P. Gascon, avec qui je voulais avoir un entretien, devait arriver avec elles. J'annonçai donc aux sauvages la communion générale et la confirmation pour le mercredi 25 juin, puis je me mis de suite à aider le P. Eynard. Je le chargeai d'entendre les confessions déjà commencées. De mon

côté, je donnai les instructions et je baptisai 49 adultes et 2 enfants. Malgré toutes nos précautions, il n'était pas possible de faire entrer la moitié de nos sauvages dans la chapelle, la salle et les chambres qui lui sont jointes; pour être entendu de ceux qui étaient dehors, je me plaçai à une fenêtre et je prêchai de là. Le mardi soir, je dus aider le P. EYNARD à confesser, et tous les deux nous passâmes la nuit à exercer ce ministère : j'aurais préféré lui laisser cette besogne, car la plupart avaient commencé leurs confessions et il connaissait son monde, tandis que j'étais obligé et de les examiner et de les confesser. Le lendemain, nonobstant mon désir, je ne pus chanter une Messe pontificale en toutes règles. Je n'avais que ma croix et mon anneau : ma mitre et mon aube avec *parements rouges* étaient restées en route. Un autre inconvénient : j'étais fatigué, le P. EYNARD très-enrhumé, le Fr. BOISRAMÉ trop timide pour chanter seul, enfin ma chapelle était on ne peut plus mal organisée, outre qu'il fallait chanter la Messe en plein air. Je chantai néanmoins la Messe, à part le *Gloria* et le *Credo*, et nous fîmes même une petite procession du Saint Sacrement, en le transportant de la chapelle au reposoir que nous avions préparé pour dire la sainte Messe, et une fois la Messe et toutes nos cérémonies achevées, nous le reportâmes processionnellement à la chapelle. J'ai donné la communion à un bon nombre de sauvages et j'en ai confirmé 56. Aussitôt après le dîner, je les réunis de nouveau et nous transportâmes avec toute la solennité possible une belle croix de 46 pieds que je bénis et que nous élevâmes dans le cimetière. Elle domine toute l'île sur laquelle se trouve la Mission; malheureusement des arbres nombreux empêchent de la voir au loin, mais quelques coups de hache les abaisseront bientôt devant la croix. Cette cérémonie terminée, je ne craignais plus l'arrivée des barques; les premières ne se montrèrent que le 28 et elles repartirent le même jour. Je continuai d'instruire les sauvages et je pus visiter les environs de la Mission, les jardins, qui étaient augmentés depuis l'automne dernier. Le cher Fr. BOISRAMÉ espère y récolter plus de cent barils de pommes de terre et plus tard en obtenir le double.

Le 30 au soir, les dernières barques arrivèrent et avec elles le P. GASCON; nous passâmes la nuit ensemble et le lendemain je m'embarquai. J'ai été très-satisfait de cette dernière Mission, quoique, bien entendu, tout ne soit pas parfait. Ainsi j'ai dû excommunier ou plutôt chasser de l'église, au moins pour un an, un misérable catéchumène qui a presque tué sa femme pendant la Mission. Si nous avons des consolations, nous avons aussi nos peines, et on peut dire qu'elles sont continuelles. La dernière nuit que j'ai passée à Saint-Joseph, j'aurais pu pleurer toute la nuit, tant j'avais le cœur gros. Nos peines comme nos joies, bien-aimé Père, doivent vous être communes. Je vais donc vous les faire connaître.

Vous vous rappelez ce que j'ai dit de la Mission de Saint-Raphaël, fort de Liards. Ces sauvages ayant été trompés par le ministre me paraissaient, après ma visite, sincèrement attachés à notre sainte religion. Afin de se perfectionner dans la connaissance des langues, le P. GASCON a passé l'hiver dans ce poste. Au printemps, il s'est avancé vers l'ouest et a visité le fort Halket, que des difficultés insurmontables ne lui avaient pas permis d'atteindre l'automne dernier. Il n'y a vu que peu de sauvages, le jeûne les en avait tous éloignés : il fut cependant content des dispositions de ceux qu'il y rencontra, et il baptisa 17 sauvages de la nation *Mauvais-Monde*, avec laquelle nous n'avons point encore été en rapport. Il retourne à la Mission de Saint-Raphaël et trouve les sauvages complétement indifférents. Des suppôts de Satan les ont travaillés pendant l'absence du Missionnaire : un Arcadien protestant s'est permis d'arracher une croix que nous avions plantée à la place choisie pour établir une Mission. Un autre de la même religion a enlevé du cou d'un chef sauvage un chapelet qu'il a jeté au feu en disant : *Ceci est mauvais*. Enfin, par leurs insultes et leurs moqueries, ils ont réussi à intimider ces pauvres sauvages, parmi lesquels il s'est aussi rencontré des meneurs, en sorte que le zélé P. GASCON a été réellement désolé et il m'assure que c'est une Mission perdue, si je n'y retourne pas l'automne prochain.

Je me suis plaint aux agents de la Compagnie de l'insulte

qui nous a été faite en enlevant cette croix; mais malheureusement, bien que tout le monde connaisse le coupable, il n'a pas été vu. Ce misérable est ici dans une de nos barques; plusieurs de nos métis catholiques m'ont demandé la permission de lui donner une *bonne volée*. Mais, parce qu'on a entendu parler de cela, on nous accuse déjà de soulever une guerre de religion. J'ai défendu à nos catholiques de se venger: « Eh bien, m'ont-ils répondu, s'il veut s'épargner une punition exemplaire, il a besoin de marcher dret, ou ben on verra. »

Partis de la Mission de Saint-Joseph le 1er juillet, un gros vent contraire ne nous permit pas de faire le trajet qui nous séparait de la rivière des Esclaves. Nous restâmes toute la journée et une bonne partie du lendemain sur une île tout près de la Mission. Dès lors que nous ne pouvions avancer, j'aurais bien voulu dire la sainte Messe le 2 juillet, mais ma barque était à l'ancre au large: je dus renoncer à cette consolation. Je ne pus pas même avoir mon encre et mon papier pour écrire. Dans l'après-midi, une barque transporta sur l'île où se trouve la Mission un sauvage malade pour le remplacer par un autre; je profitai de cette occasion et j'allai faire une dernière visite à nos Pères, bien surpris de me voir revenir. Je les trouvai très-occupés; le P. Gascon et le Fr. Boisramé, accompagnés de trois sauvages, se disposaient à se rendre au Rapide, Mission de la Providence, où ils vont bâtir une hutte quelconque dans laquelle je me propose de passer l'hiver prochain, si de plus grands besoins ne m'appellent point ailleurs. Vous ne sauriez croire combien il m'en coûte de les voir partir ainsi avec ces sauvages. Les sauvages peuvent devenir de bons chrétiens, mais ils font toujours de tristes serviteurs. Accoutumés à leur vie errante, s'ils viennent à s'ennuyer, oubliant la parole donnée et les gages reçus, ils partent quand même, et laissent dans l'embarras ceux qui les ont engagés. Oh! si au lieu de ces sauvages, dont deux sont accompagnés de leurs femmes, je voyais seulement avec le P. Gascon un bon Frère de plus, je serais aussi tranquille que je suis inquiet à leur sujet.

Pendant que nous étions à la Mission, le vent tomba: nous

ne trouvâmes plus au campement les barques, que nous ne rejoignîmes que dans la soirée. Il y a six barques chargées de fourrures, montées par 60 rameurs, 3 agents de la Compagnie, 3 femmes et 6 enfants, et enfin ma *Grandeur*, devenue aumônier de la flotte.

J'oubliais de vous dire que, pour me dédommager des tristes nouvelles que j'ai apprises du fort de Liards, j'en ai reçu d'excellentes de Good-Hope. La santé du P. Grollier est moins mauvaise et il est très-content de ses sauvages; le ministre est allé les visiter, pas un n'a voulu l'écouter : « Je ne les aurais jamais crus si franchement attachés à notre sainte religion, » m'écrit le P. Grollier. Au fort Norman, où j'ai passé près de deux mois cet hiver et où je n'ai pu voir que peu de monde, le ministre qui s'y est rendu au moment où les sauvages étaient réunis en a amené cinq ou six au plus à prier avec lui. Généralement, je le répète, les sauvages sont catholiques avant d'être chrétiens : un ministre marié ne sera jamais pour eux qu'un homme comme eux; quelques-uns l'écouteront afin d'avoir ses présents, deviendront ensuite orgueilleux et indifférents, mais jamais religieux.

Nous avons marché une partie de la nuit à la voile, maintenant la pluie nous oblige de ramer.

Portage la Cassette, sur la rivière des Esclaves, 9 juillet 1862. — Me voici revenu depuis deux jours au milieu de ces rapides, chutes et mauvais pas que je passai l'année dernière avec de si grands dangers en compagnie du Fr. Boisramé. Maintenant ils sont moins périlleux; l'eau est plus basse et mon embarcation est de bois au lieu d'être d'écorce. Je passai le 7 à la rivière au Sel, ne pouvant voir que de loin le bon vieux Beaulieu et les sauvages campés autour de sa maison. Aussitôt après mon passage, le bon vieux s'embarque avec un sauvage dans un canot d'écorce, vient coucher à notre campement, et hier, pendant que les hommes étaient occupés à passer par terre, à cause d'un rapide dangereux, les barques et tout ce qu'elles contiennent, j'eus la consolation de célébrer la sainte Messe en présence de mon brave vieillard seulement. Je dis la Messe votive de la Propagation de la Foi : je ne pouvais

me défendre d'une certaine émotion en lisant les belles paroles dont elle est composée ; ma position, la présence de ce sauvage si heureux de connaître Dieu aujourd'hui, si désireux d'avoir son ministre auprès de lui et de propager cette foi qu'il a le bonheur de posséder, n'ajoutaient pas peu à mon émotion. Sachant que des sauvages se laissent tromper par les protestants : « Père, me dit-il, je suis trop vieux maintenant pour travailler pour toi, mais c'est égal, prends-moi à ton service au moins pendant un an, et ma vieille et moi nous détromperons les sauvages, ils nous croiront, ce sont nos parents. » Ce bon vieillard est réellement tout dévoué au bon Dieu et à nous. Il m'offrit, l'année dernière, tout l'argent que la Compagnie lui doit ; je crus devoir le refuser à cause de sa pauvreté. Cet hiver, il a donné un billet de 20 livres à la Mission d'Athabaskaw. Si tous les sauvages étaient des Beaulieu, la vie du Missionnaire serait aussi agréable qu'elle est quelquefois pénible.

Ayant laissé mon petit garçon pour remplacer le Fr. Boisramé à la Mission de Saint-Joseph, je voyage maintenant sans aucun serviteur, je dis la sainte Messe absolument tout seul ; mes repas sont préparés jusqu'à mon arrivée à Athabaskaw : c'est tout simplement un sac rempli de *pennikan;* mais, pour que je puisse le manger plus facilement, le Fr. Boisramé l'a sucré... Un homme de la barque fait mon thé, me met un morceau de pâté sur mon assiette et me sert ensuite épiscopalement.

Mission de la Nativité, Athabaskaw, 13 juillet 1862. — Je pensais me rendre jusqu'au Grand Portage pour répondre de suite à mes lettres d'affaires. Mais en arrivant ici, j'apprends que les sauvages doivent venir en grand nombre et de très-loin me voir : ils ont déjà fait une fois en vain ce long voyage, ce serait les décourager que de les forcer à revenir une troisième fois. J'ai été obligé d'écrire toute la nuit et je n'ai pu finir. Je termine ce journal, quoique mon voyage ne soit pas encore terminé : étant plus nécessaire ici qu'à l'Ile à la Crosse, je vais encore voyager et guerroyer dans ces parages; je vous ferai connaître mes courses par un autre courrier.

Qui que vous soyez, mon très-révérend Père, croyez-moi votre très-humble et très-obéissant fils en J. et M. J.

† VITAL, O. M. I.,
Evêque de Satala.

Au Très-Révérend Père FABRE, Supérieur général.—*Mission de la Nativité, Athabaskaw*, 28 *juillet* 1862.— Mon Très-Révérend Père, il me semble que j'estime trop justement les charges pour vous féliciter de celle qui vous a été imposée, mais je puis en féliciter notre chère Congrégation, je puis m'en féliciter moi-même. Je n'admets pas ce que vous me dites de notre vénéré Fondateur, il n'est plus mort pour moi, je le revois en vous...

Je ne pensais pas trouver si tôt une occasion pour vous écrire : elle m'est fournie par le gouverneur de la Compagnie qui passe ici. Je viens d'avoir avec lui une longue entrevue dans l'intérêt de nos Missions : je suis on ne peut plus content, mais d'un autre côté je suis désolé, car un nouveau ministre protestant nous arrive. J'attends chaque jour deux de nos Pères qui nous sont envoyés. Je ne pourrai qu'embrasser celui que je laisserai ici, car les barques qui les amènent me reconduiront au fort Simpson. J'ai reçu hier votre chère et aimable lettre et le procès-verbal du Chapitre : ce qui heureusement n'a pas été remis aux jeunes Pères, car j'ignorerais encore les résultats de cette grande assemblée.

Ces jours-ci, le R. P. CLUT m'a donné les plus vives inquiétudes : pendant quatre jours, je me suis cru à la veille de le voir mourir. Quelle perte c'eût été pour nos Missions du nord ! Il gouverne très-bien la Mission de la Nativité et il a pour l'aider le cher Fr. ALEXIS. J'ai remercié le bon Dieu d'avoir éloigné de nous le malheur de perdre ce généreux Missionnaire.

Mission de la Providence, 10 *novembre* 1862. — Je vous annonce une longue lettre, très-difficile à lire, je dirai même très-ennuyeuse, mais ceci ne peut être vrai pour vous, puisque vous êtes devenu notre Père. Sans autre préambule, je reprends mon journal interrompu depuis le mois de juillet. Je me

trouvais alors à la Mission d'Athabaskaw auprès du R. P. Clut, qui avait manqué nous jouer un très-mauvais tour en voulant partir pour le ciel au moment où nous avions le plus grand besoin de lui : fort heureusement, il en est revenu, et en célébrant sa convalescence je me dédommageai bien du mauvais sang que je m'étais fait pendant sa dangereuse maladie.

Le 2 août, au moment où je commençais la sainte Messe, des barques arrivent et avec elles les chers PP. Petitot et Grouard ; ils entrent à l'église, et, me voyant à l'autel sans assistant, ils s'affublent l'un et l'autre d'un surplis et viennent se placer à côté de moi. Ils ne réussirent qu'à me troubler beaucoup ; je me mis à pleurer des deux yeux à la fois, oubliant même de réserver l'œil du *canon* pour dire le reste des prières. Après avoir terminé la sainte Messe, administré la confirmation à quelques sauvages, et lorsque les Pères eurent aussi offert le sacrifice adorable, nous pûmes parler et nous réjouir un peu. Mais il me fallait songer à partir avec les barques qui les avaient amenés, et, d'un autre côté, la joie que je ressentais de leur arrivée était assaisonnée d'une absinthe très-amère . un ministre les accompagnait.

Après avoir pris ensemble un petit repas de famille, je m'embarquai avec le P. Petitot, laissant le P. Grouard avec le P. Clut et le Fr. Alexis. Une fois dans ma barque, je songeai aux moyens propres à contre-balancer le mal qu'allait faire ce nouveau ministre : je faisais force plans, mais je trouvais toujours trop de difficultés pour les réaliser ; toujours je me disais : Il faudrait pour réussir un ou deux Pères de plus. Pour comble de malheur, j'ignorais encore de quel côté il dirigeait ses pas.

Le 5 au soir, nous arrivons à la rivière au Sel. J'y passe la nuit à confesser et je bénis un mariage avant de repartir. Le 8, nous atteignons la Mission du lac des Esclaves assez à temps pour dire la sainte Messe. Nous passons une partie de la journée avec le P. Eynard. Il aurait bien désiré avoir un compagnon, mais, voyant mon embarras, il y renonce volontiers. Nous nous efforcerons de le visiter de la Mission de la Providence aussi souvent que possible. Pendant le voyage, le

dimanche, nous réunissons matin et soir les métis et les sauvages de la brigade pour la sainte Messe et le chapelet. A peine commencions-nous, que le ministre avec trois ou quatre Anglais et Ecossais se mettait à chanter et à prier beaucoup plus fort que nous. Nous parvînmes à la Grosse-Ile, Mission du Saint-Cœur de Marie, le 10 au soir. J'y fus réellement affligé : on m'y assura que le P. Gascon, le Fr. Boisramé et les deux sauvages qui étaient avec eux n'avaient rien ou presque rien à manger. En arrivant auprès d'eux le lendemain, j'eus la consolation de les trouver en bonne santé et ne jeûnant pas, quoique vivant bien pauvrement et travaillant bien péniblement. La divine providence leur fournissait chaque jour assez de poisson pour vivre ; mais cette nourriture n'est pas suffisante au milieu de grands travaux, et cependant, aussi bien le P. Gascon que les autres, tous travaillaient du matin au soir pour préparer les bois nécessaires à nos futures bâtisses. Ajoutez à ces fatigues le manque de repos, car les moustiques, après les avoir tourmentés pendant le jour, ne se reposaient pas pendant la nuit. Je passai avec eux la journée du 12, et le soir même je m'embarquai sur d'autres canots avec le P. Gascon, laissant le P. Petitot seul avec le Fr. Boisramé à la Mission de la Providence, où ils n'avaient encore que le ciel pour toit et la terre pour lit.

Le 14, nous arrivâmes à la Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson. Nous y trouvâmes toutes les nations du Nord représentées avec plusieurs nations d'Europe ; c'était, comme l'an dernier, une vraie tour de Babel. Le bourgeois en charge nous reçut bien et nous donna une maison convenable pour célébrer la sainte Messe et réunir les sauvages. Deux fois par jour nous les convoquions auprès de nous. Leur ferveur n'était pas grande, mais empêcher le mal était pour nous un très-grand bien. Nous avons là un certain nombre de bons sauvages, et ils nous combleraient de consolations s'ils n'avaient pas vu le ministre. Cette fois, ils étaient deux pour nous combattre : leur défaite a été complète. Les sauvages n'entendaient pas leur clochette, tandis qu'ils se réunissaient au son de la nôtre. Croyant sans doute que leur surdité provenait de leur

éloignement du fort, ces révérends sont venus le dimanche *faire leur service* à côté de nous; ils n'y ont gagné autre chose que de nous rendre témoins de leur isolement. Nous avons vu entrer dans ce nouveau cénacle toute l'aristocratie de l'endroit, le commis traiteur du district, mais les sauvages avaient tous assisté à la sainte Messe et à nos instructions, et ils s'en contentèrent. Il y avait là bon nombre de Loucheux que le ministre avait achetés autrefois pour du tabac : ayant connu la vraie foi par le P. Seguin, le printemps dernier, à Peel's river, ils étaient pleins de ferveur, et par leur enthousiasme ils diminuaient la tiédeur des autres. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureux d'entendre louer le bon Dieu dans une nouvelle langue : le P. Seguin a pu leur traduire le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, ainsi que plusieurs cantiques qu'ils chantaient à gorge déployée. L'un d'eux qui, l'année précédente, était non-seulement protestant, mais qui remplissait presque l'office de diacre du ministre en lui attirant les sauvages, prit cette année, pendant que le *Révérend* prêchait, un bout de tabac entre ses mains, et, singeant le ministre, il parcourait les divers groupes en disant : « Priez avec moi et je vous donnerai du tabac. » J'ai baptisé 4 adultes, confirmé 4 personnes dont 3 sauvages.

J'ai été consolé par les lettres des PP. Grollier et Seguin. Le P. Grollier, tout malade qu'il est, demande à ne pas être rappelé dans une Mission plus confortable que celle de Good-Hope. « J'aime autant mourir ici qu'ailleurs, me dit-il, je puis faire aussi bien qu'un autre dès lors que je ne voyage point. Laissez-moi donc mourir à Good-Hope. » Je suppose que le P. Seguin vous a rendu compte de son voyage et de ses Missions à Peel's river, Mission du Saint-Nom de Marie, et à la Maison de la Pierre, Mission de Saint-Barnabé. A Peel's River, où le P. Grollier éprouva une si grande peine, l'année dernière, en voyant le ministre lui ravir tous ses sauvages, grâce à son tabac, et se transporter ensuite jusqu'à Youcon, où il ne pouvait aller lui-même, Peel's River, où il dut souffrir et de la faim et de la maladie, le P. Seguin n'y a eu cette année que des consolations. Le protestantisme de ces pauvres sauvages

s'en est allé en fumée avec le tabac qu'ils avaient reçu; ils se sont tous donnés *gratis* au P. Seguin, malgré les offres, les injures, les menaces et les calomnies du ministre. Comprenant que désormais il perdrait son temps auprès de ces sauvages, ce dernier ce rend à la Maison de la Pierre, le P. Seguin l'accompagne : il marche pendant quatre jours dans les montagnes, traverse à pied je ne sais combien de rivières, est dévoré des moustiques. Malheureusement le maître du poste avait d'avance préparé les sauvages en faveur du ministre et contre le Père. Il n'en a eu qu'une faible partie, mais il les a eus gratuitement. Le ministre ajoute le mensonge à ses autres industries. Voyant que les sauvages lui jettent toujours au nez qu'il est marié, il a dit que non-seulement nous l'étions, mais que nous avions même plusieurs femmes, moi surtout j'en ai je ne sais combien; quand le prêtre dit la Messe, il ressemble au diable : c'est si vrai, qu'il a des chandelles allumées pour représenter le feu de l'enfer; notre baptême fait mourir, etc. Je laisse au P. Seguin le soin de vous raconter les détails de cette Mission et de celle du fort Youcon où je l'ai envoyé, lorsque j'ai appris que le nouveau ministre se dirigeait de ce côté. Ainsi, voilà un de vos enfants rendu littéralement aux extrémités du monde, bientôt il pourra donner la main aux Missionnaires russes. Voici la lettre du R. P. Seguin [1] :

Mission du Saint-Nom de Marie, Peel's-River, 20 juillet 1862.

« Mon cher Père,

« Vous me trouverez sans doute bien paresseux, puisque je suis si longtemps sans vous donner aucun signe de vie. Cependant je puis vous assurer que ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué, mais bien plutôt le temps. On a tant à faire ici, surtout pour un nouveau venu, qu'on ne sait pas par où commencer. Depuis le 6 du mois d'avril 1861, je puis bien dire que j'ai toujours voyagé jusqu'à la fin du mois d'août; j'ai fait, il est vrai, quelques haltes, mais alors j'étais si oc-

1 Cette lettre a été adressée au R. P. Mouchette.

cupé qu'il m'était impossible d'écrire. Quoique je sois encore sans cesse dérangé par les sauvages, je vais cependant essayer de vous tracer quelques lignes et vous dédommager un peu en vous racontant, autant que ma mémoire me le permettra, tous les événements qui se sont passés depuis ma dernière lettre, en date du 20 décembre 1860[1]. Après le départ du courrier, les domestiques de l'Ile à la Crosse étant tombés malades, je fis, pendant environ deux mois, la pêche tantôt avec le Fr. Boisramé, et tantôt avec Mgr Grandin. Vous voyez qu'ici les évêques font un peu ce que faisaient les premiers apôtres. La pêche se faisait encore sous la glace, bien entendu, car c'était aux mois de janvier, février et mars, il y avait de 28 à 30 degrés de froid, et on était souvent obligé de se battre les flancs pour se réchauffer les mains, car aussitôt qu'on les retirait de l'eau, l'eau qui se trouvait dessus se gelait. Le Fr. Boisramé, après avoir célébré la fête du 17 février, s'éloigna dans le bois avec un serviteur pour aller couper du bois de construction. Il devait rester là environ deux mois, n'ayant pour tout abri qu'une peau d'orignal et pour seul compagnon un homme à moitié sauvage. Comme le chantier était à dix ou douze lieues de la Mission, le Frère n'espérait pas pouvoir venir à la Messe, même le dimanche; Monseigneur décida alors que nous irions à tour de rôle lui dire la sainte Messe au moins le dimanche. Mon tour arrivé, je dus me chausser pour la première fois de raquettes et ne pas les quitter de toute la journée. Que je fus content en arrivant au chantier de laisser de côté ces souliers sauvages! je ne sentais plus mes jambes, tant elles étaient engourdies. C'était un coup d'essai seulement. En arrivant, le Frère voulait me montrer l'ouvrage qu'il avait fait, mais j'aimais mieux m'accroupir dans sa loge que d'aller courir dans le bois, car je trouvais que j'avais fait une assez bonne promenade déjà. Le lendemain, 10 mars, je célébrai la sainte Messe dans la loge, n'ayant pour tous paroissiens que le Frère, son compagnon et trois sauvages que j'avais rencontrés la veille occupés à chasser le caribou et qui me suivirent. Avant

[1] Voir le vol. I des *Missions*, p. 60.

de commencer, on alluma un grand feu qui devait durer pendant toute la Messe et tempérer un air de 32 degrés de froid qui entrait de toutes parts dans la loge, mais la fumée qui m'étouffait me contraignit de le faire eteindre, de sorte que je dus célébrer la sainte Messe sans feu, à l'exception de quelques petits charbons que le Frère conserva pour empêcher le contenu des burettes de se geler avant l'offertoire, et pour faire ensuite chauffer des linges pour dégeler le précieux sang, Jamais je n'ai eu tant de peine pour dire la sainte Messe. Quand je touchais le calice, on aurait dit que je prenais des aiguilles dans mes mains. Après le saint sacrifice, je dus sortir pour me frotter les mains avec de la neige jusqu'à ce qu'elles fussent dégelées. C'était la première fois que je disais la sainte Messe dans une loge, par la suite nous prîmes mieux nos précautions et nous pûmes garder le feu. L'expérience rend sage et la nécessité inventif. Malgré le feu, cependant, le précieux sang s'est encore gelé le lendemain autour du calice ; mais pour ma part j'ai bien moins eu froid que la veille. Je vous laisse à penser ce que doivent souffrir en hiver les pauvres sauvages qui, très-souvent, n'ont pas de si belles loges que la nôtre. Je vous assure que, pour faire pénitence, ils n'ont pas besoin d'établir de cloître, il leur suffit bien d'offrir au bon Dieu tout ce qu'ils endurent chaque jour de leur vie. Les jeûnes et les privations de tout genre ne leur manquent pas.

« Durant l'hiver, plusieurs sauvages ou métis du Portage la Loche étaient venus demander un Père pour passer le printemps et l'été avec eux, afin de s'instruire. A Pâques il en arrive trois renouveler leur demande. J'étais le seul disponible ; c'était, du reste, un moyen d'apprendre la langue du pays, puisque j'allais me trouver au milieu des sauvages, dont trois ou quatre seulement parlaient le mauvais français du pays, français presque inintelligible aux nouveaux venus de France, et que l'on est obligé cependant d'apprendre si l'on veut être compris des métis canadiens qui sont au service de la Compagnie. Ce sont ces métis qui nous servent souvent d'interprètes auprès des sauvages, mais quand on peut s'en passer, les choses vont bien mieux, car souvent ils nous font dire les plus grosses

balivernes en voulant faire de l'esprit et y mettre du leur. Avant de partir de l'Ile à la Crosse, j'eus encore le bonheur d'embrasser une fois les PP. Végreville et Moulin, dont l'un avait passé l'hiver au lac Caribou et l'autre au fort Carlton. Ce fut ce dernier qui nous apporta la nouvelle de l'incendie de la Rivière-Rouge, dont vous avez entendu parler par notre Mgr Taché lors de son dernier voyage en France. C'était quatre mois après ce malheur que nous en recevions la nouvelle à l'Ile à la Crosse. Les Pères d'Athabaskaw ne l'ont apprise qu'au mois de juin, ceux du grand lac des Esclaves à la fin de juillet, et le P. Grollier, au fort Good-Hope, ne l'a apprise qu'à la fin d'août. Vous voyez par là que nous sommes à une certaine distance les uns des autres, et que les nouvelles arrivent plus vite en France que dans nos forêts.

« Le 6 avril 1861, samedi de la semaine de Pâques, je me mettais en route pour me rendre avec mes trois sauvages au Portage la Loche. J'aurais bien voulu passer au moins le dimanche à la Mission afin de célébrer l'anniversaire de mon ordination en disant la sainte Messe, mais la fonte des glaces nous pressait et nous partîmes. Le temps était magnifique et le soleil commençait à faire sentir sa chaleur bienfaisante. Je disais donc volontiers : *Chaleur, bénissez le Seigneur*, mais j'aurais encore préféré dire pendant cinq ou six jours : *Froid, bénissez le Seigneur*, car, le soleil faisant fondre la neige et la glace, nous eûmes, pendant les cinq jours que dura notre voyage, de l'eau jusqu'aux genoux, quelquefois un peu moins, quelquefois un peu plus. Chaque fois que nous nous arrêtions pour prendre nos repas, nous nous faisions sécher tant bien que mal ; malgré cela, cependant, la troisième journée je commençais à m'apercevoir que l'eau glacée agissait vivement sur mes jambes, car en me levant je sentis qu'elles étaient roides comme des pieux, je les regardai et je vis que j'avais engraissé à pleine peau depuis que j'étais parti de l'Ile à la Crosse. Cette journée-là et le lendemain, de près ou de loin je suivis encore mes sauvages, mais la cinquième journée je ne fus pas capable de me lever avant d'avoir chauffé mes jambes devant un grand feu, et quand il fallut marcher, ce fut bien autre

chose. Si vous aviez été avec moi, bien certainement vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire de ma belle tournure ; l'espoir de voir bien vite la fin de mon voyage me donna encore un peu de force. Je m'armai d'un bon bâton, et clopin clopant, tantôt debout, tantôt par terre, j'arrivai enfin vers midi au fort, une heure environ après mes sauvages, qui avaient pris les devants, étant obligés de suivre leurs chiens et de veiller à leurs traîneaux. Les figures épanouies des sauvages m'eurent bientôt fait oublier mes fatigues. Ils étaient si contents de voir un prêtre au milieu d'eux ! il y avait déjà plus d'un an qu'ils n'en avaient pas vu. Chacun parlait et chuchotait autour de moi ; mais je ne comprenais rien, car les uns parlaient en cris et les autres en montagnais, et je n'étais pas bien ferré sur ces langues ; pour le cris, je ne m'en étais pas occupé de tout l'hiver, sachant que je n'en aurais pas besoin à Good-Hope ; quant au montagnais, c'était à peine si j'en savais quelques mots. Le métis qui a la charge du fort et qui est bon catholique, me céda sa maison, et ce fut là que, pendant près de deux mois, je fis les exercices de la Mission aux métis et aux Montagnais. Mais, me direz-vous peut-être, comment fîtes-vous pour donner la Mission aux Montagnais ? vous ne connaissiez que quelques mots de leur langue ! — J'avais pris mes précautions avant de partir de l'Ile à la Crosse. Mgr Grandin m'avait traduit en montagnais un certain nombre d'instructions que je débitai alors de mon mieux à mes pauvres sauvages, et lorsqu'ils ne me comprenaient pas, je me faisais interpréter par un métis. Pour les confesser, Sa Grandeur m'avait donné un examen de conscience, de sorte que je les interrogeais et ils n'avaient qu'à me répondre un oui ou un non. Quoique j'eusse bien fait expliquer comment on devait se confesser, j'avais cependant toutes les peines du monde pour empêcher les femmes de parler ; je croyais que ce n'était que dans les grands pays que les femmes parlaient beaucoup, mais depuis que je suis ici j'ai bien changé d'opinion, car je suis sûr qu'il n'y a pas une femme en France qui fût capable de tenir tête, en fait de bavardage, à nos vieilles sauvagesses : aussi quand elles peuvent se rencontrer plusieurs ensemble, vous

pouvez croire qu'elles ne mettent pas leur langue dans leur poche Elles peuvent parler des mois entiers sans discontinuer.

« Quand j'arrivai au fort, il y avait tout au plus une vingtaine de sauvages, mais en moins de dix jours j'en avais plus d'une centaine autour de moi. De toute la journée ma maison ne désemplissait pas : quand il en sortait un il en entrait deux, et mes journées se passaient à leur faire faire leur prière, à chanter et *à juger leurs différends* (c'est là le plus curieux de l'histoire). Enfin, à force de parler à tort et à travers avec tout le monde, mais surtout avec les vieux et les vieilles, qui ne me quittaient que pour aller prendre leurs chétifs repas, je pouvais un peu les comprendre et en être compris lorsque je suis parti. Alors je n'étais plus un prêtre sans dessein, bon à rien, comme ils m'appelaient au commencement.

« Sa Grandeur, qui avait laissé l'Ile à la Crosse le 1er juin, arriva au fort du Portage, le 6, avec la barque; Mgr GRANDIN était accompagné du Frère BOISRAMÉ. A son arrivée, on aurait dit que la joie avait fait perdre la tête à mes sauvages, tant ils faisaient de gestes et de grimaces pour l'exprimer, et, pendant un quart d'heure, on ne s'entendait plus dans le fort à cause de leurs cris et des coups de fusil qu'ils tiraient. Pendant les trois jours que Monseigneur a passés là, il n'a fait que confesser, les plus petits comme les plus grands, les baptisés comme les infidèles; tout le monde a voulu raconter son *histoire*, et je puis vous assurer qu'elle est longue quand on veut les écouter. Le dimanche arrivé, on a fait les cérémonies aussi pompeusement que possible. La maison étant trop petite pour tout le monde, nous dressâmes donc notre autel dehors pour que tous vissent à leur aise un évêque dire la messe. Pour nous garantir du vent, nous étendîmes de chaque côté de notre modeste autel nos couvertures, faute de draperies. Notre-Seigneur, sur l'autel, semblait alors s'être fait sauvage lui-même afin de les attirer plus facilement à lui. Il y eut trente-cinq communiants, et vingt-deux d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation. D'un côté de l'autel se trouvait la crosse, qui était appuyée contre la muraille, et de l'autre, la mitre, placée sur une couverture étendue par terre. Le

nombre des sauvages qui assistèrent à cette cérémonie pouvait s'élever à cent dix. De leur vie ils n'avaient vu chose pareille ; aussi c'était un enthousiasme sans égal pendant la sainte Messe : c'était à qui chanterait le plus fort et avec le plus d'entrain. Les vieux et les vieilles ne se possédaient pas de joie, et de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux. Aussitôt la cérémonie achevée, nous montâmes en barque pour nous rendre au portage, qui se trouve à deux heures du fort, et tous les sauvages nous y suivirent avec leurs canots. Si la joie était sur tous les visages à notre arrivée, la douleur n'y était pas moins peinte lors de notre départ, et ils firent tant auprès de Monseigneur qu'il leur promit un Missionnaire pour le printemps de 1862. Le P. Moulin doit être là maintenant ; du moins, c'est ce qu'il m'écrivait au mois de février. Vous avez sans doute déjà entendu parler du grand portage la Loche. C'est une grande montagne qui forme la hauteur des terres ; d'un côté, les eaux vont du nord au sud, et de l'autre, elles vont du sud au nord. Nous mîmes une journée soit à traverser cette montagne, soit à parler à quarante-cinq ou cinquante hommes d'Attabaskaw qui se rendaient à la mer, emmenant dans leurs barques les fourrures de l'année. Le lendemain, nous montâmes un canot pour gagner Attabaskaw, ayant deux sauvages pour nous y conduire. La cinquième journée, à une heure du matin, Sa Grandeur donnait le *Benedicamus Domino* à la Mission.

« Les RR. PP. Faraud et Clut, et les FFr. Alexis et Peyréard ne se firent pas attendre longtemps. Après l'accolade fraternelle, nous n'eûmes rien de plus pressé que de faire allumer du feu, car, depuis deux jours, nous étions mouillés jusqu'aux os. A part le P. Faraud, qui souffre toujours de ses rhumatismes, tout le monde était en bonne santé. Monseigneur est resté là pendant quinze jours, pendant lesquels il a vu un grand nombre de sauvages. Pauvres gens ! pour le plaisir de voir Sa Grandeur, ils s'étaient réduits à la plus grande misère. Ils avaient pendant la Mission épuisé le peu de vivres qu'ils avaient, et, lorsqu'on leur dit que Mgr Grandin ne tarderait pas d'arriver, ils aimèrent mieux souffrir de la faim que de

partir sans l'avoir vu. J'en ai vu moi-même qui n'avaient rien mangé de quatre ou cinq jours; et Monseigneur et les Pères, au confessionnal, ont souvent entendu cette réponse, lorsqu'ils recommandaient à leurs pénitents de ne rien manger avant d'avoir reçu la sainte Communion : *Comment veux-tu que je mange? Il y a un, deux, trois, quatre jours que je n'ai plus rien à manger.* Monseigneur a donné le sacrement de confirmation à 201 sauvages dans la belle chapelle que le P. FARAUD avait construite l'été avant. Elle a 45 pieds de long sur 20 pieds de largeur, si je ne me trompe; c'est un petit bijou pour le pays. Je n'ai encore rien vu de pareil dans le nord. Il ne lui manque qu'un bel autel pour mettre le comble à sa beauté; le P. FARAUD était décidé à le faire pendant l'hiver, mais il est parti de là avant, laissant l'œuvre au P. CLUT. Le 1er juillet, Monseigneur et le Fr. BOISRAMÉ remontaient en canot avec deux sauvages pour se rendre à la Mission de Saint-Joseph (grand lac des Esclaves, ou l'île de l'Orignal); pour moi, je devais attendre les barques de la Grande-Rivière pour descendre avec elles. En attendant, je me mis à copier un cahier en langue montagnaise fait par les PP. FARAUD et CLUT, afin de me rendre par là de plus en plus habile dans cette belle langue. Le 3 du même mois, le P. FARAUD quittait aussi Athabaskaw pour se rendre à l'Ile à la Crosse, où il espérait, par le moyen des sœurs, obtenir quelque soulagement à ses douleurs rhumatismales. Le Fr. PEYRÉARD l'accompagnait, car il devait aller, avec les PP. VÉGREVILLE et GASTÉ, fonder la Mission du lac Caribou. Il ne restait donc plus à la Mission que le P. CLUT, le Fr. ALEXIS et votre serviteur. Je n'ai pas besoin de vous dire que nos frères de France ont fait tout le sujet de nos conversations pendant un mois environ.

« Le P. CLUT m'a montré qu'il n'est pas seulement bon Missionnaire; mais qu'il est aussi bon jardinier, et il m'a fait manger des fraises et des framboises tous les jours, et même de la salade, que nous garnissions avec la crème que lui fournissaient ses vaches. En nous voyant manger la salade, une vieille sauvagesse, qui était notre cuisinière en l'absence du Fr. ALEXIS, disait que nous mangions l'herbe comme de petits

bœufs. Cette même vieille est venue dire, un dimanche au matin, au P. CLUT, en ma présence, qu'elle ne pouvait pas faire la communion comme il le lui avait dit, parce qu'un insecte l'avait mordue pendant la nuit et qu'elle l'avait aussi mordu et avalé. Le 3 août, mon tour arriva aussi de partir, et je quittai avec regret le P. CLUT et le Fr. ALEXIS. Après quelques jours de navigation, j'arrivai à la Mission du lac des Esclaves, dédiée à saint Joseph. Elle se composait des PP. EYNARD et GASCON, et du Fr. BOISRAMÉ, que Monseigneur avait laissé, à cause de sa mauvaise santé, à la place du Fr. KEARNEY, qui est maintenant au fort Good-Hope. La maladie du Fr. BOISRAMÉ provenait de ce qu'il s'était empoisonné au chantier en se servant d'une chaudière de cuivre. La dernière lettre que j'ai reçue de lui m'annonçait qu'il était guéri. Monseigneur était parti de la Mission depuis dix jours avec le Fr. KEARNEY pour se rendre, toujours en canot, au fort Simpson où reste le chef traiteur de la Grande-Rivière. C'est en se rendant à ce dernier fort qu'il a marqué d'une croix la nouvelle Mission, dite de la Providence. Cette place va devenir la Mission la plus importante de la Grande-Rivière et très-probablement la résidence de Mgr GRANDIN, à moins qu'on ne nous envoie un nouvel évêque de France. On va commencer à y bâtir une Mission dès cet été. En passant à la Mission Saint-Joseph, ce fut à peine si j'eus le temps d'embrasser le père EYNARD et le Fr. BOISRAMÉ. Quant au P. GASCON, il s'embarqua avec moi dans les barques de la Compagnie, devant m'accompagner jusqu'au fort Simpson. Nous traversâmes le grand lac des Esclaves avec un vent tel qu'on aurait dit que nos frêles embarcations allaient s'engloutir à chaque instant. Le P. GASCON faillit y périr, mais il en fut quitte pour un peu de peur et pour changer d'habillements. Trois grosses vagues étant entrées dans sa barque faillirent la faire sombrer; on ne fit pas jouer les pompes, mais les marmites de suite, et ils purent se sauver. Il y avait dans la barque cent pièces de marchandises, pesant chacune au moins 80 livres, et quinze personnes. C'était une belle scène de voir tous ces gens manœuvrer chacun avec sa petite marmite. Le lendemain de l'aventure du

P. Gascon, il m'en arriva une aussi, mais moins sérieuse. Le vent, devenant de plus en plus violent, nous contraignit à nous arrêter. Il était cinq heures du matin; je n'étais pas encore sorti de dessous ma couverture, car il y avait à peine quelques heures que je m'étais couché, ayant passé la nuit à parler avec le P. Gascon. En voyant les barques arrêtées, le Père, moins paresseux que moi, vint bientôt par ses cris me tirer de mon repos et m'inviter à faire une promenade sur la grève. Encore à moitié endormi, je me dirigeai au bout de ma barque pour prendre une espèce de pont fait avec trois rames assez mal placées. Arrivé au milieu du pont, les rames se séparent, et je fais le plongeon. Comme si j'avais trouvé que je n'étais pas assez mouillé la première fois, à peine étais-je debout que mes pieds glissent encore en les posant sur une pierre ronde, et je plonge de nouveau. Cette fois, je pris mieux mes précautions en me relevant et je gagnai la terre, mouillé jusqu'aux os. Je vous laisse à penser si le P. Gascon riait pendant ce temps-là. Je commençais moi-même à rire de ma mésaventure, croyant en être quitte pour quelques égratignures à la figure et aux mains, lorsque j'aperçus ma croix pliée en deux; à cette vue, les rires se changèrent en pleurs, tant cela me fit de peine. Je l'arrangeai tant bien que mal alors avec une pierre, et, cet hiver, je lui posai un morceau de cuivre qui l'empêchera, je crois, de se casser dorénavant.

« Le 14 août, nous arrivions enfin heureusement au fort Simpson, où Monseigneur nous attendait depuis cinq ou six jours. A cette place est établi un ministre anglican, mais il ne s'y trouvait pas; il était descendu, au mois de juin, au fort Youkon, et il n'était pas encore de retour. Nous avons fait les exercices de notre sainte religion aussi pompeusement que nous l'avons pu, car il y avait des sauvages de tous les points de la Grande-Rivière; bon nombre ont été fidèles à l'appel, mais beaucoup d'autres nous ont paru indifférents. On voyait que le tabac, le thé, le sucre, etc., du ministre avaient fermé leurs yeux à la lumière, car c'est par la gourmandise que ce monsieur se fait des partisans. Aussi, depuis qu'il est par ici,

beaucoup de sauvages, lorsque nous leur demandons s'ils veulent prier avec nous ou faire baptiser leurs enfants, nous demandent ce que nous leur donnerons. Quand nous leur disons que nous ne donnons rien, nous autres, ils nous répondent qu'ils se feront baptiser par le ministre, eux et leurs enfants, et qu'ils recevront alors de lui toutes sortes de choses. Au commencement, il semble tout attirer à lui quand il visite quelque poste, car les sauvages sont avides de tout ce qu'il donne ; mais, bien vite, les brebis se séparent des boucs, et il ne lui reste plus que la crapule, car les bons sauvages s'aperçoivent bientôt que leur prêtre anglais, comme ils l'appellent, n'est pas un prêtre, mais un (*békaozéri*) bourgeois. La femme et les enfants du ministre nous sont d'un grand secours pour désabuser les pauvres sauvages qu'il a déjà pervertis par ses dons plutôt que par la persuasion. C'est ainsi qu'au fort des Liards, les sauvages, qui s'étaient donnés tous à lui d'abord, ont eu assez d'esprit dans sa seconde visite pour lui demander ses filles en mariage pour leurs petits garçons s'il voulait qu'ils priassent avec lui. Son grand système, c'est d'enlever de gré ou de force les croix et les médailles que nous avons déja données aux sauvages. Un d'entre eux a failli lui donner une volée parce qu'il avait pris la croix de son petit garçon. Il lui a rendu la croix tout de suite et s'est bien gardé d'en prendre à d'autres dans ce fort; mais ailleurs il continue de mettre en pratique son système. Le 18 du mois d'août, Sa Grandeur quittait le fort Simpson pour se rendre en barque avec le P. Gascon au fort des Liards. Elle a vu là encore bon nombre de sauvages qui se montrent bien disposés à embrasser notre sainte religion, mais c'est à peine s'ils ont vu le prêtre deux ou trois fois ; encore n'est-ce qu'en passant. Le P. Gascon est resté là pour les instruire l'hiver et le printemps; quant à Monseigneur, il en partait douze jours après son arrivée pour venir au fort Good-Hope.

« Le Fr. Kearney et votre serviteur, nous avons quitté le fort Simpson le 20 août. A notre arrivée au fort Good-Hope, nous avons trouvé le P. Grollier avec une assez mauvaise santé. Attaqué d'un asthme, il avait passé déjà un bien triste

hiver, et ce ne fut qu'au mois de mai qu'il put sortir un peu de sa maison. Bientôt son zèle pour le salut des pauvres sauvages lui fit retrouver ses premières forces lorsqu'il vit le loup attaquer sa bergerie ; aussi il alla donner une Mission au fort Normand et l'autre à Peel's River, que le ministre visitait pour la première fois et où le Père avait déjà été deux fois. Lorsque j'arrivai au fort Good-Hope, il y avait à peine quelques jours qu'il était revenu de ses courses apostoliques. Au lieu de trouver un homme gras et joufflu comme on me l'avait dépeint, je ne trouvai qu'un homme avec la peau et les os, et pouvant à peine respirer. Le Père, en me voyant arriver sur le bord de la rivière, voulut venir au-devant de moi ; mais à peine eut-il fait quelques pas de son canot qu'il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine et m'attendre. Je trouvai un joli château, je vous assure. On ne se serait pas douté, à voir le corps de bâtisse, que c'était une maison habitée; elle a 22 pieds de long sur 18 de large. En mettant les pieds dans la maison, je crus que j'allais descendre à la cave, tant le plancher était élastique. Le P. Grollier avait besoin d'air, mais, Dieu merci, il ne lui en manquait pas; cinq grandes croisées, à moitié bouchées avec de mauvaises peaux toutes déchirées, laissaient circuler l'air à volonté dans la maison. Les planches du grenier étaient si bien jointes et le toit si bien couvert que je n'avais pas besoin de sortir dehors pour voir les étoiles. Quand il pleuvait, c'était à peine si nous pouvions trouver un coin pour nous mettre à l'abri. C'était dans cette maison cependant que nous devions braver les rigueurs de l'hiver. Sans perdre de temps, le Frère et moi, nous nous mîmes dès le lendemain en devoir de nous loger (comme disent les Anglais) plus confortablement; nous jetâmes le toit de notre maison à terre, et avant de remettre l'écorce d'épinette, qui remplace ici les tuiles et l'ardoise, nous mîmes une bonne couche de boue mêlée avec du foin. Cela fait, nous rapetissâmes nos croisées et fîmes des cadres pour placer quelques carreaux qui nous étaient venus de la Rivière-Rouge ; ce fut avec la hache que nous équarrîmes nos montants et avec le couteau que nous les polîmes. Après avoir été

couvreurs et menuisiers, nous devînmes maçons en crépissant notre maison avec de la boue depuis le haut jusqu'en bas, et cela avec la truelle de notre père Adam; notre crépissage sec, nous devînmes plâtriers et nous blanchîmes notre maison avec de la terre blanche que nous allions chercher à trois quarts d'heure de la maison, et que nous apportions dans des sacs sur notre dos. Le jour que Sa Grandeur arriva, nous mettions la dernière main à l'œuvre. Si nous n'avions pas un joli palais à lui offrir, au moins nous avions une maison assez confortable. Je ne vous parlerai pas de tout ce qu'elle a eu à souffrir pendant son voyage, soit des hommes, soit de la pluie, de la neige, de la glace, etc. Monseigneur rend compte de son voyage à notre Supérieur général; vous en entendrez parler, je suppose. Sa Grandeur est restée avec nous depuis le 9 octobre jusqu'au 9 janvier, la rivière ne lui ayant pas permis de partir plutôt à cause des énormes glaçons dont elle est hérissée, et que la neige n'avait pas pu aplanir. Quelques jours après son arrivée, nous avons fait une petite chapelle dans notre maison, afin d'avoir le bon Dieu toujours avec nous. Faute de planches pour faire la cloison, nous avons fait les murailles avec de vieux rets que nous avons couverts d'indienne. Un morceau de flanelle rouge et quelques images sont toute la décoration de notre petite chapelle. Les jours de fête, le P. Grollier y ajoute quelques rubans et quelques pièces d'indienne à grandes fleurs rouges.

« L'hiver a été rigoureux, et bien souvent nous n'étions pas capables de nous réchauffer à côté de notre petit poêle, quoiqu'il fût toujours plein de bois. Depuis les premiers jours de novembre jusqu'au mois de février, le thermomètre n'est pas monté vingt fois au-dessus de — 30 degrés. Le froid ordinaire était de — 35 à — 40-45 degrés; une journée, il est descendu à — 47 degrés; sur la rivière, il a dû descendre à — 50 et — 52 degrés. Ces jours-là, il ne fait pas bon se promener; l'haleine produit alors un sifflement semblable à celui d'une baguette que l'on agite vivement dans l'air. Cependant il faut vous dire que le corps finit par s'habituer à cette température. Ainsi, pendant que Sa Grandeur était ici,

j'allais deux ou trois fois par semaine avec elle au fort, qui est à une heure de la Mission, n'ayant que ma soutane et un surtout en drap; Monseigneur n'avait, lui aussi, que son burnous. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est mon nez; sa longueur est souvent la cause pour laquelle il se gèle. J'ai failli le perdre cet hiver; heureusement Monseigneur s'est aperçu de son mauvais état et me l'a fait frotter de suite avec de la neige, de sorte que j'en ai été quitte pour un peu de peau. Lorsque je me suis gelé, c'est à peine si j'étais à cent pas de la maison; il y avait, ce jour-là, — 38 degrés. D'ici au fort Norman, Monseigneur a eu trois jours de 43 degrés de froid. Il s'est gelé les deux joues et le nez, mais il en a été quitte pour un peu de peau aussi; il ne lui est pas arrivé d'autres accidents. Il est resté là depuis le 20 janvier jusqu'au 6 mars; de là il s'est rendu avec les gens des lettres, et toujours en raquettes, jusqu'au fort Simpson. Après deux jours de repos, Sa Grandeur a dû partir encore pour se rendre au grand lac des Esclaves, d'où il doit aller visiter le fort Roë. La route que Monseigneur a faite en raquettes cet hiver peut être évaluée à 400 ou 500 lieues. Je pense qu'il aura pas mal de choses intéressantes à vous raconter. J'ai reçu de ses nouvelles le 14 avril, jour auquel sont arrivées les lettres soit d'Europe, soit de la Rivière-Rouge. Ce n'est que par ce courrier que nous avons appris la perte que notre Congrégation venait de faire dans la personne de notre Rév. Supérieur général et Fondateur. En lisant la relation qu'a faite le R. P. Fabre de la mort de notre Rév. Supérieur, j'ai envié bien des fois le bonheur de ceux qui se trouvaient présents à une si sainte mort. Nous ne savons pas encore qui a été élu Supérieur général. J'ai reçu des nouvelles de tous les Pères du Vicariat, à l'exception des PP. Lacombe, Rémas et Caer. Je ne sais pas si c'est l'encre ou le papier qui leur a fait défaut; ils sont tous les trois au lac Sainte-Anne, à 700 ou 800 lieues d'ici.

« Avec toutes ces nouvelles m'arrivait l'ordre de partir pour Peel's River, ou la Mission du saint Nom de Marie, parce que le ministre du fort Simpson devait y aller en canot au départ des glaces. Le samedi saint, j'ai chaussé mes raquettes et suis

parti avec le commis qui est en charge de ce fort, et qui se trouvait alors à Good-Hope pour affaire. Trois chiens traînaient nos vivres et tout le petit train de voyage. S'il n'avait dépendu que de moi, je vous assure que je ne serais pas parti un tel jour. J'aurais au moins célébré la belle fête de Pâques avec le P. GROLLIER et le Fr. KEARNEY, tandis que j'ai été privé de dire la sainte Messe, et de plus il a fallu marcher toute la journée ; mais j'avais affaire à des protestants, et, pour eux, que leur importent les fêtes ! En sept jours, nous avons fait environ 300 milles, distance qui sépare le fort Good-Hope de Peel's River. J'ai fait mon voyage à pied sec cette année ; aussi j'ai bien moins souffert que l'an dernier, quoique le voyage ait été plus long. Nos journées étaient de quinze à dix-huit heures de marche. La nuit ne nous embarrassait pas, car depuis le 15 avril je ne l'ai plus vue ; durant deux mois, le soleil ne disparaît pas de l'horizon.

« A peine y avait-il trois jours que j'étais au fort lorsque les sauvages sont arrivés. (Je suis maintenant au milieu des Loucheux, dont il faut apprendre la langue.) Ils étaient à peu près trente familles. Quoique l'an dernier ils se fussent tous donnés au ministre, ils n'ont pas fait de difficulté pour venir à moi cette année, et la première chose qu'ils m'ont dite a été que, quand bien même le ministre viendrait, ils n'iraient plus à lui ; que l'an dernier ils avaient fait les fous en abandonnant le prêtre, mais que, c'était fini maintenant, ils ne l'abandonneraient plus. Je n'avais pas grande confiance en leur parole, je vous avoue, mais le fait l'a confirmée. Le 12 juin, le ministre a fait son apparition au fort de Peel's River. Il a d'abord trouvé les sauvages bien froids en comparaison de ce qu'il les avait laissés l'année d'avant. Cette froideur des sauvages l'a un peu déconcerté. Néanmoins il les a appelés pour venir à sa prière ; mais, à part deux ou trois de Peel's River et huit de la Maison de Lapierre, tous les autres se sont contentés de le regarder. Après avoir fait parler aux sauvages et leur avoir dit entre autres choses que ceux qui prieraient avec lui fumeraient beaucoup, tandis que ceux qui prieraient avec le prêtre ne fumeraient pas, il a fini en disant

que l'on verrait le lendemain quel serait celui qui aurait le plus de sauvages, de lui ou du prêtre. Le lendemain, voyant que les sauvages ne venaient pas plus nombreux que la veille, il les a tous fait appeler les uns après les autres dans sa maison et, là, leur a offert tout ce qu'il avait apporté ; mais tout a été inutile. Le tabac les tentait fort cependant, car il y avait déjà un mois qu'ils ne fumaient plus. Ils sont venus alors me trouver : « Père, m'ont-ils dit, si tu veux, nous allons aller « trouver le ministre les uns après les autres. Nous le laisse- « rons prier et chanter pour nous, et il nous donnera du « tabac ; après cela, nous reviendrons à toi. — Faites comme « vous voudrez (*kakouazète*), » leur ai-je dit. C'était à peine si j'avais fermé la bouche que les plus pressés sont partis, et, un moment après, ils sont arrivés avec un bout de tabac en rôle et ont ensuite fumé une pipe dans ma maison à la santé du ministre. Notre petit homme ne s'est pas d'abord aperçu qu'il était la dupe des sauvages, et, tout triomphant, il est allé trouver le commis en charge du fort et lui a raconté que tous les sauvages étaient encore de son côté. « Oui, lui a dit le « commis, pour le tabac, mais pour la prière, non, car, au fur « et à mesure qu'ils sortaient de chez vous, ils allaient à la « maison du prêtre. — Ce n'est pas possible, » a-t-il dit. Le soir, lorsque j'ai appelé les sauvages, il a vu que c'était la vérité, car ils sont tous venus à moi. De fureur, il a quitté la place dès le lendemain pour se rendre à la Maison de Lapierre, poste qui se trouve au milieu des montagnes Rocheuses. Il avait déjà visité ce poste, et jamais prêtre n'y avait mis les pieds. Il espérait y mieux faire ses affaires avec les sauvages, et il était d'autant plus assuré du succès qu'il y avait là un protestant à la tête du poste, qui avait fait le ministre tout l'hiver auprès des sauvages.

« Quoique je fusse assuré que je ne ferais rien à cette place, je suis néanmoins parti avec le ministre. Il nous a fallu quatre jours pour traverser les montagnes. Jamais je n'ai vu chemin pareil ; on est dans l'eau depuis le premier jour jusqu'au dernier, et dans la plaine comme sur les montagnes, vous êtes toujours dans des marais ; pas un chemin battu, de

sorte que vous ne posez jamais votre pied d'aplomb. Il y a douze rivières à traverser; à quatre d'entre elles, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et le courant était si fort qu'on était obligé de se mettre tous en ligne et de marcher ainsi au pas pour rompre plus facilement le courant. Tout le monde se tient ou par le ceinturon ou par les mains. Une sauvagesse a failli se noyer : étant restée un peu en arrière de son voisin, le courant l'a renversée; heureusement pour elle, ceux qui étaient à ses côtés ne l'ont pas lâchée. Elle en a été quitte pour un peu de peur. Tout ceci n'est encore rien, comparé à ce que vous font souffrir les maringouins et les moustiques; ils sont si nombreux dans ces montagnes qu'ils vous obstruent la vue pendant le jour et vous empêchent de fermer l'œil pendant la nuit. En arrivant au fort, j'avais une tête comme une courge et les doigts comme des saucisses, tellement ces petits animaux m'avaient mordu fort. Le ministre n'a rien eu à souffrir, car il avait un voile qui le couvrait tout entier et empêchait les maringouins de le piquer, et à ses mains il avait une bonne paire de gants. Si vous avez, mon cher Père, quelques novices qui aient soif de mortifications, vous n'avez qu'à les envoyer par ici; ils seront, je pense, satisfaits du pays. Mais il ne faut pas que ce soit des résolutions d'un jour, car chaque jour amène ses mortifications, et quelquefois elles sont si nombreuses qu'on ne sait par où commencer.

« Le 17 juin, j'arrivais à la maison de Lapierre. Si pour le postmaster, protestant zélé et Arkenais d'origine, le ministre était le bienvenu, il n'en était pas de même de moi. En m'apercevant, il a fait une vilaine grimace. Mais, content ou non, il fallait bien qu'il me reçût, car je lui apportais des ordres *ad hoc* de la part du chef traiteur. Le premier jour, bon nombre de sauvages sont venus à ma prière, mais peu à peu je les ai vus presque tous disparaître à part une quinzaine, car le ministre distribuait le tabac à profusion à ceux qui priaient avec lui, tandis que ceux qui priaient avec moi n'en avaient pas : le postmaster avait eu soin de les en priver lorsqu'il a su mon arrivée. Cependant le ministre, pensant que le tabac ne produisait pas assez d'effet, s'est mis à mentir. Entre autres

choses, il a dit que le P. Grollier avait une femme, que j'en avais plusieurs, et Mgr Grandin était sur la même ligne, etc., etc. Quoique sur soixante sauvages je n'en eusse qu'une quinzaine, je n'ai cependant pas perdu mon temps, car je sais ce que les sauvages pensent du ministre, ils l'ont exprimé assez clairement la dernière nuit que nous avons couché dans les montagnes. Notre caravane se composait à peu près de vingt sauvages, dont six priaient avec moi et les autres avec le ministre. Après la prière, ne voilà-t-il pas que ceux qui priaient avec le ministre, à part deux chefs à qui il avait graissé les pattes comme il faut, se mettent à crier : *Tchéjékudjine raguinci séni l'aime todi, kouka tsétédéji séni l'aime chlan.* (Les Anglais, le prêtre, moi l'aime pas du tout, mais le tabac moi l'aime beaucoup.) Je vous laisse à penser si j'étais content en entendant ceci, mais le ministre n'était pas trop fier. Le lendemain, il a apaisé tous ces mutins en leur distribuant du tabac. Cinq jours après, le ministre partait pour le fort Youkon qu'aucun prêtre n'a encore visité. Les sauvages étant partis aussi pour leur chasse d'été, j'ai repris moi-même le chemin de Peel's River; mais avant de partir, j'ai dit à mon postmaster qu'il eût à se mêler de ses affaires et non de religion, et que s'il avait le malheur de s'en mêler encore, ça pourrait mal se passer pour lui. Il quitte ce poste cette année, et si je puis revenir le printemps prochain, à peu près tous les sauvages seront à moi, car celui qui le remplacera est protestant de nom plutôt que de fait. Lorsque le ministre est revenu à la Rivière Plumée, j'ai été lui demander compte de tous les mensonges qu'il avait dits à la petite Maison de Lapierre sur notre compte. Il a nié avoir dit tout ce que je lui ai reproché ; mais il a su ma façon de penser sur son compte, et les sauvages l'ont sue aussi, de telle sorte qu'ils ne l'appelaient plus que l'homme menteur. Il s'est bien gardé de faire du prosélytisme cette fois, et est parti honteux comme un renard qu'une poule aurait pris : si toutefois ces gens-là ont encore de la honte, ce dont je doute beaucoup.

Mission de Saint-Jean (*fort Youcon*), 20 *octobre* 1862. — « Vous voyez, mon cher Père, par cette nouvelle date que je

vous ai laissé assez longtemps ; mais vous n'y perdez rien, car je n'en aurai que plus de nouvelles à vous dire. Je suis arrivé au fort Good-Hope le 3 août, après une absence de trois mois et demi. J'ai trouvé le P. Grollier et le Fr. Kearney en assez bonne santé, mais ils n'étaient plus logés à la même place, ils avaient changé la maison et s'étaient rapprochés du fort. La maison était debout, mais c'était tout ; il a fallu me montrer d'abord équarrisseur, puis scieur de long et enfin menuisier. En trois semaines notre maison était achevée. Comme vous savez qu'elle n'est pas bien grande, nous en avons fait à côté une petite de quatorze pieds carrés. J'étais occupé à cette nouvelle bâtisse, à scier des planches avec le Fr. Kearney, les barques sont arrivées et avec elles les lettres. En voyant les berges vous pouvez bien penser que nous n'avons pas été long à quitter la scie. La première lettre que j'ai décachetée était une lettre de Mgr Grandin. Il m'ordonnait de partir aussitôt pour le fort Youcon, en compagnie d'un ministre célibataire qui venait de la Rivière-Rouge, et que celui du fort Simpson envoyait là pour ne plus avoir rien à faire avec les prêtres de Good-Hope, car il sait par expérience qu'ils ne ménagent pas les ministres. J'ai passé la nuit à préparer mes effets de voyage, et, le 3 septembre, à huit heures du matin, je quittais la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Mon départ n'a pas fait plaisir au célibataire anglais, il aurait bien voulu me voir à mille lieues de lui. Arrivés à la Rivière Plumée, le ministre a fait merveilles auprès des sauvages. Mais je crois qu'il en a été quitte pour son tabac, ses pipes et son thé, car les sauvages sont aussi catholiques maintenant qu'ils l'étaient le printemps dernier. Après être restés trois jours à la Mission du Saint-Nom de Marie, nous prîmes la traverse des montagnes Rocheuses. Nous étions environ quarante personnes, parmi lesquelles se trouvait le ministre. J'avais trois sauvages pour porter mes effets, ils m'ont donné plus de misère qu'ils ne valaient, car ils ont voulu au milieu des montagnes m'abandonner à trois différentes reprises. Celui qui portait ma couverture a eu la bonté de me faire coucher une nuit à la belle étoile, en ne venant pas le soir au

campement. Heureusement le bon Dieu a remplacé ma couverture par une bonne couche de neige. Je n'ai pas, je vous assure, beaucoup dormi; mais c'était moins le froid qui m'empêchait de dormir que la pensée que mon sauvage pouvait avoir déserté. S'il n'avait eu que ma couverture, je m'en serais moqué; mais il avait aussi mon petit baril pour la sainte Messe. J'en ai cependant été quitte pour la peur. Nous avons mis quatre jours à faire la traversée, et pendant ces quatre jours nous avons eu un vent du nord pas mal froid, la neige et par conséquent la poussière de neige pendant deux jours, nous étions toute la journée dans l'eau, la glace et la neige, et le soir arrivé, c'était à peine si nous pouvions trouver quelques petites branches de saule pour faire dégeler nos aliments, mais non pour nous chauffer.

« Après être restés une journée à la petite Maison de Lapierre ou Mission de Saint-Barnabé, nous en sommes partis avec chacun quatre livres de viande pour nous rendre avec la barque au fort Youcon. N'ayant pas assez de vivres, nous marchions jour et nuit pour ne pas trop jeûner. La troisième journée, à la tombée de la nuit, nous avons trouvé des sauvages qui nous ont donné sept ou huit cents livres de vivres. Alors nous avons réparé le temps que nous avions fait perdre à nos dents et à nos mâchoires. C'était la première fois que ces sauvages voyaient un prêtre. En me donnant la main, j'ai reçu beaucoup de mercis de leur part, mais lorsqu'ils ont vu que je ne donnais pas de tabac pour faire apprendre ma prière, ils ont tous été au ministre qu'ils voyaient pour la troisième fois, et qui leur a distribué pas mal de tabac. Pour les Loucheux, le tabac est leur *Dieu.* Ils savent que les prêtres sont meilleurs que les ministres, mais il leur faut avant tout du tabac, et le ministre leur en donnant quand ils lui en demandent, ils vont à lui.

« Le 23 du mois de septembre, nous arrivions heureusement au fort Youcon. Il y a environ douze à treize cents sauvages, mais à notre arrivée, c'est à peine s'il y en avait une quarantaine, les autres étaient dans les bois et ne doivent venir ici qu'au printemps. Il y a cinq tribus différentes dont

voici les noms : les gens de la rivière aux Rats, les gens de la rivière Youcon, les gens du Fou, les gens du Bute et les gens du Large. Autant de tribus, autant de langues différentes. Un seul homme dans le fort parle toutes ces langues : c'est un métis canadien; mais malheureusement, pour pouvoir continuer sa mauvaise vie, il s'est fait protestant et par conséquent travaille pour le ministre et lui sert d'interprète; comme il est maître des sauvages et qu'il en fait ce qu'il veut, en arrivant ici, il les a tous fait aller au ministre, et je n'ai pas pu en avoir un seul encore, du moins de ceux que j'ai vus. J'attends maintenant le printemps, pour voir si je n'aurai pas de sauvages de mon bord. C'est la première fois que le prêtre est venu ici, mais beaucoup de sauvages de la rivière Youcon et du Large ont vu déjà des prêtres russes. Quelques-uns de ceux-ci ne sont qu'à six jours de marche, mais ils ne sont jamais venus ici. Les sauvages disent qu'ils ne les comprennent pas. C'est le propre de ceux qui sont séparés de l'Église de ne point prendre la peine d'apprendre les langues des sauvages, et par conséquent de ne rien faire de bon. Mais que leur importe! pourvu qu'ils soient confortablement et qu'ils soient bien payés, peu leur importe le salut des pauvres sauvages. Ils n'ont qu'une seule chose à cœur, c'est d'empêcher l'extension de notre sainte religion, mais, Dieu merci, ils lui ont fait plus de bien que de mal, car s'ils n'étaient pas venus dans ces pays-ci, nous n'y serions certainement pas encore. Ils font beaucoup de bruit au commencement, mais les sauvages finissent toujours par les mépriser.

« Avant de clore ma lettre, il faut que je vous donne la distance à laquelle je me trouve de la Rivière-Rouge et même de Good-Hope, pour vous montrer que nous ne nous voyons pas tous les jours avec Mgr Taché et même Mgr Grandin. L'été 1863, je retourne au fort Good-Hope, d'ici il me faudra environ trente-deux jours pour m'y rendre; pour aller au Grand Rapide ou Mission de la Providence où reste Mgr Grandin, il me faudrait deux mois, et pour aller à la Rivière-Rouge, il ne me faudrait pas moins de cinq ou six mois. Le fort Youcon est placé, suivant les Russes, sur leur territoire, et d'après les

Anglais, il en est éloigné d'un mille. Je pense que je suis de l'autre bord des montagnes Rocheuses, car je suis resté au moins douze à treize jours au milieu des montagnes, et à part les quatre jours de marche, nous avons toujours descendu en barque le courant d'une rivière très-forte. Plus d'argent, plus de suisse, dit-on ; plus de papier, plus de nouvelles aussi.

« Adieu, mon cher Père, priez pour celui qui est votre tout dévoué Frère en J. et M.

« SEGUIN, O. M. I.,
« *Prêtre Missionnaire.* »

J'envoie un compagnon au P. GROLLIER, ce sera le P. GASCON. Il part le 22 pour aller donner la Mission du fort de Liards, et je dois vous dire qu'il a été bien plus satisfait des sauvages de ce poste que le printemps dernier. Il est ensuite revenu sur ses pas, a pu rester au fort Simpson dix ou douze jours, pendant lesquels il a été poursuivi, traqué de toutes manières par le ministre, ce qui ne l'a pas empêché de faire le bien auprès des sauvages, puis il est parti pour Good-Hope, où il a dû arriver au commencement d'octobre.

Nous avons assurément nos misères, c'est peut-être le seul point sur lequel nous soyons en abondance, mais je pense que, comme moi, vous voyez avec un certain orgueil que, pour le zèle au moins, vos enfants se montrent dignes de leur Père et de leur vénéré Fondateur. Le dévouement si complet du P. GROLLIER, dans l'état de maladie où il se trouve, est vraiment admirable. Le P. SEGUIN, malgré toutes les souffrances qu'il a endurées et qu'il doit encore attendre, va lui-même au-devant de nouveaux sacrifices, avec le plus grand bonheur, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le printemps dernier, après toutes les difficultés qu'il a rencontrées au fort de Liards, le P. GASCON me disait : « Monseigneur, si vous m'y envoyez, j'y retournerai, non par goût, mais par obéissance. » Il revient de cette Mission à celle de la Providence : il y passe l'été dans le travail et les privations de tout genre ; il s'y attache d'autant plus qu'il y souffre davantage : tous ses projets et ses châteaux en Espagne sont

pour cette Mission. J'aurais cru lui imposer un trop grand sacrifice en l'en éloignant. Mais il apprend que le ministre se dirige vers le fort de Liards : « Monseigneur, me dit-il, ne m'épargnez pas, renvoyez-moi au fort de Liards, non-seulement pour y donner la Mission, mais encore pour y passer l'hiver et y vivre s'il le faut avec le ministre. » Sachant enfin que ce dernier se rend au fort Youkon, il est le premier à me demander avec instance de l'envoyer à Good-Hope, après la Mission du fort de Liards. Ici, le P. PETITOT, tout nouveau qu'il est, est absolument dans les mêmes dispositions : je n'ai qu'un mot à dire et il ira chez les Loucheux, les Esquimaux, peu importe où. Le P. EYNARD est seul, il ne peut recevoir que rarement la visite du P. PETITOT ou la mienne ; cependant, si je voulais l'en croire, je lui permettrais de quitter son poste pour aller au fort Roé et au fort du Lac. Les Pères d'Attabaskaw, de l'Ile à la Crosse et du lac Caribou, où ils fondent une Mission avec de si nombreuses difficultés, sont admirables de zèle et de dévouement : les peines, les privations de tout genre ne les arrêtent pas; la maladie même ne peut en venir à bout. Que vous dirai-je de nos Frères convers? Ils ne s'épargnent en rien, ils travaillent sans relâche, supportent les grossièretés et les injures d'hommes paresseux et mal élevés, avec lesquels ils sont en contact et qui sont froissés de leur voir des qualités qu'ils n'ont pas. Depuis que je suis obligé de les diriger, je n'ai jamais eu besoin d'exciter leur zèle, j'ai eu seulement à le calmer. Mais j'oubliais que j'étais au fort Simpson. Il faut me hâter d'en partir, car il y a beaucoup à faire à la Mission de la Providence.

Il y a tellement à faire, que je suis presque tenté de renoncer à l'établir. Par suite de la perte d'une lettre sans doute, je ne reçois rien de ce qui m'est indispensable pour fonder un établissement, pas d'outils, pas de marchandises pour payer nos hommes et pour nous procurer des provisions. Certes, en renonçant à mon projet, je réjouirais grandement les protestants et le diable, je suppose ; mais la gloire de Dieu en serait retardée et nos Pères s'en attristeraient profondément. Je resterai donc avec eux pour leur venir en aide. J'arrête au pas-

sage les marchandises destinées à Good-Hope : je respecte les adoucissements qui consistent en deux sacs de farine, du sucre et du riz, que je n'ose pas toucher à cause de la maladie du P. Grollier. Je quitte donc le fort Simpson, le 23 août, avec des couvertures, des capotes, du drap, de l'indienne, du tabac et des mouchoirs de coton, volés à la Mission de Good-Hope. Le 29 j'arrive à la Providence, et j'ai la consolation de trouver debout une maison de 22 pieds carrés, avec une chapelle attenante de 15 pieds carrés : tout cela avait été fait du 10 au 29, mais il faut vous dire que nous n'y habiterons pas de sitôt, et ce ne sera jamais qu'une méchante baraque. Le Fr. Boisramé en est si peu fier, qu'il me conseille d'en construire une autre. Le P. Petitot, qui y voit bien des défauts, doute surtout de sa solidité; il est trop tard pour recommencer sur un nouveau plan. Après l'inspection des constructions eut lieu celle des marchandises. Nous avions à payer nos engagés : quand ils se furent habillés et eurent habillé leurs femmes, il ne nous restait pas grand'chose à mettre sur l'échafaudage qui nous servait de garde-manger, de magasin, de tout. Lorsque la nuit il pleuvait, nous devions enlever les toiles huilées qui nous couvraient pour en garantir nos richesses contre la pluie : vous voyez que nous avions besoin d'une maison. Nous avions besoin aussi de filets, le moment de la pêche était venu ; le poisson abonde ici, depuis le milieu de septembre jusqu'au milieu d'octobre ; si nous pouvions mettre vingt ou trente rets à l'eau, nous serions sûrs d'être dans l'abondance jusqu'au mois de mai. J'envoyai donc le P. Petitot à la Mission de Saint-Joseph, il devait en rapporter tout ce qui nous était nécessaire.

Pendant son absence, nous continuâmes nos travaux, n'ayant pour nourriture que du poisson. A part une demi-heure de catéchisme par jour et mes exercices de piété, je travaillai de mon mieux. Pendant que le Frère et un autre homme faisaient les cheminées, les toits, etc., je crépissais la maison et la chapelle. Me voilà donc devenu maçon... sans truelle. Je pétris des torches pour boucher les plus grands trous, puis je prends de la boue que je lance avec force contre les murs jus-

qu'à ce qu'ils en soient tout couverts, et j'ai plus tôt recouvert mes habits et ma figure de mortier que mes pauvres murailles. Une fois nos murs crépis, ne croyez pas que ce soit fini : une partie de cette boue tombera en séchant, l'autre se fendra en tous sens, et dans quelques semaines la lumière nous arrivera à travers nos murs presque comme auparavant. Le 8 septembre, la chapelle reçut son premier crépissage ; elle était presque terminée, nous nous y installâmes, et le Frère nous prépara un lit de branches. Nous étions à l'abri de la pluie, mais non du froid, car nous ne pouvions allumer du feu. Nous en fîmes plus tard dans notre maison, mais nous ne nous y chauffions que difficilement. Nous avions fait un grand trou pour trouver de quoi crépir nos murs ; nous fûmes obligés de faire un échafaudage avec des perches afin de pouvoir approcher du feu ; ajoutez que la maison n'avait ni porte, ni fenêtre, ni toit. Une fois couverte, nous avions à faire le plancher, de nouveaux abatis furent nécessaires. Ne pouvant porter les billots, je les traînais, et nous pûmes travailler à la construction d'un hangar destiné à recevoir nos provisions. Je ne vous dis rien des murmures et du mécontement de mes hommes, de l'inquiétude que me donnaient les sauvages, qui se montraient bien indifférents, et ne nous accordaient un service qu'en se faisant chèrement payer. La Providence nous vint en aide. Le 24 septembre, nous reçûmes de la viande fraîche, et depuis lors nous en avons mangé de temps en temps. Cependant le poisson abondait de plus en plus et les filets nous faisaient défaut. Le P. Petitot arriva le 4 octobre, à dix heures du soir, avec mon petit jeune homme. La barque étant trop chargée, il avait dû laisser ses bagages à la Mission de la Grosse-Ile ; je partis le lendemain au soir pour aller les chercher, avec un sauvage et trois petits garçons. Le vent et le courant nous étant contraires, nous n'arrivâmes que le 7. Bon nombre de sauvages étaient réunis, ils avaient grand besoin d'instruction, je ne pus leur donner qu'une soirée et une nuit ; j'entendis leurs confessions, je fis quelques baptêmes, communiai trois personnes, et le 8 je me remis en route. J'avais engagé le plus de monde possible pour travailler à mes filets :

je continuai moi-même ce genre de travail sur le canot. Malheureusement le froid commençait à sévir; nous sommes obligés de nous frayer une route à travers la glace : la neige, le vent du nord ne nous arrêtent pas. Mon canot est chargé de marchandises, de pommes de terre et d'une bonne partie des provisions du P. Eynard. Je laisse bientôt mes filets pour prendre la rame, tant le froid devient intense; les glaçons crèvent notre embarcation sur les dix heures du soir, et un d'entre nous dut consacrer tous ses soins à rejeter l'eau. Les enfants tremblent de froid, se mettent à pleurer et demandent la terre; nous y abordons avec peine, et nous constatons que nos marchandises sont imbibées d'eau et que nos pommes de terre sont gelées. La matinée du lendemain est employée à réparer nos avaries et nous nous mettons en route. Le 9 au soir, j'arrivai à la Mission, et je tirai d'une grande inquiétude le P. Petitot et le Fr. Boisramé. Notre pêche ne pouvait plus être aussi abondante, nous devions la faire sous la glace : Dieu cependant l'a bénie, et nous avons pu réunir des provisions suffisantes pour notre hiver, en comptant sur les lièvres et les orignals que la Providence nous ménagera.

Les sauvages me donnent de plus douces consolations; ils se réunissent auprès du P. Petitot, qui leur fait un petit catéchisme, leur apprend les prières et leur fait chanter des cantiques. Le dimanche 13 octobre, j'officiai pontificalement et je baptisai quatre adultes : ce sont les premiers de cette Mission. Les bonnes dispositions de ces sauvages nous ont rendus heureux et bien dédommagés de toutes nos souffrances. Vers la mi-octobre, nous mettons les chiens hors de notre logis en nous enrichissant d'une porte. Je voudrais que le P. Petitot pût travailler à apprendre les langues, mais comment faire quand nous manquons encore du strict nécessaire? La dernière semaine d'octobre, au lieu de nous mettre en retraite, nous nous occupons, jour et nuit, Evêque, Père, Frère; nous devenons maçons, charpentiers et tout ce que vous voudrez. Enfin, le jour de la Toussaint, nous avons eu une chapelle un peu décente, je dirai même belle, tant le P. Petitot l'a décorée avec goût : notre autel est fixe et en bon état, et le divin

Sauveur y réside, rendant nos souffrances supportables et même aimables. Nous avons renouvelé nos vœux avec bonheur, et le soir nous avons fait un petit festin auquel nos serviteurs ont pris part ; je ne dis pas qu'ils ont mangé à notre table, nous n'en avons pas encore, et je ne sais quand nous pourrons en avoir.

Depuis ce jour, nous nous sommes remis à l'étude, mais qu'il est difficile d'étudier dans une maison qui n'est autre qu'un atelier de menuiserie ! Vous ne sauriez croire quelle peine j'ai à faire mes lettres : je suis étourdi par les coups de hache et de marteau, troublé par les sauvages qui viennent à temps et à contre-temps ; obligé, tout en écrivant, de parler ou d'entendre parler. Outre notre petit cuisinier, nous avons dans la maison un pauvre petit orphelin du fort de Liards, que nous avons arraché à la misère et peut-être à l'enfer. Ces deux enfants nous donnent parfois de grandes distractions. Puis le manque de lumière, nous ne recevons le jour qu'à travers un épais parchemin : il nous faut avoir presque toujours la lampe allumée. Mon palais n'est pas terminé : quand il aura reçu encore quelques améliorations indispensables, nous nous mettrons en retraite, car nous en avons tous besoin. Puis nous reprendrons nos travaux. Ah ! que n'avons nous des Frères convers en grand nombre ! Leur présence nous donnerait un grand avantage sur les ministres, car avec des Frères nous aurions plus tôt établi quatre ou cinq Missions qu'ils n'en auraient fondé une seule.

12 *novembre* 1862. — Un mot de notre cher Novice. Le P. GROUARD a commencé son noviciat : il est sous la direction du P. CLUT. J'espère que la Congrégation comptera en lui un nouveau membre bien dévoué et digne d'elle.

Mission de la Providence, 16 *avril* 1863. — Je ne sais quand cette lettre vous arrivera ; ce qui est certain, c'est qu'elle ne sera pas finie et ne partira pas avant deux mois. Je la commence dès aujourd'hui, prévoyant que plus tard il ne me sera pas possible d'écrire, et cependant j'ai tant de choses à vous dire, que, tout en prenant mon temps, je ferai peut-être des omissions involontaires. Laissez-moi, avant tout, vous

remercier d'avoir enfin fait paraître ces comptes rendus de la Congrégation et surtout de nous les avoir fait parvenir. Vous mettez par là en communication tous vos enfants, vous nous faites tous vivre d'une vie de famille à laquelle, hélas! nous sommes si étrangers dans nos pauvres Missions. Tous, sans doute, seront heureux de recevoir ces comptes rendus; mais vos enfants du Vicariat de Saint-Boniface ont plus de raisons de s'en réjouir que personne, parce que l'éloignement et les difficultés de correspondre même entre eux dans le même Vicariat et plus encore avec Votre Paternité sont pour eux une de leurs plus grandes épreuves. Ils me sont arrivés le 17 du mois dernier; j'étais alors bien éprouvé, je ne dirai pas découragé, car, grâce à Dieu, le courage ne me manque pas, mais cependant j'avais besoin de quelque chose pour me soutenir et me fortifier. Sans doute, nous avons ici, dans notre petite chapelle, Celui qui fait absolument toute ma force, mais par l'exemple de mes frères il veut bien aussi relever et augmenter mon courage. En apprenant votre éloignement de Marseille et en en devinant les raisons, je n'ai pu m'empêcher de m'en affliger, vu les peines et les inquiétudes que tout cela a dû vous causer. J'ai compris alors qu'il n'est pas nécessaire d'aller aux Missions étrangères pour souffrir, et que Dieu trouve bien les moyens d'éprouver ses amis même au sein de la famille. Je n'ai plus envie de me plaindre en voyant les épreuves sans consolation de nos Pères de Natal, et je suis on ne peut plus consolé et édifié du bien que fait partout notre chère Congrégation.

Maintenant, mon Très-Révérend Père, je vais vous faire, moi aussi, mon rapport; mais, n'ayant pas le courrier à ma disposition, je ne pourrai pas toujours embrasser le temps que votre lettre circulaire nous fixe. Je vous écrivais au mois de novembre dernier du sein de la pauvreté et de la misère; je n'en suis pas sorti encore, il s'en faut. Le 8 décembre, nos lettres partirent d'ici et avec elles le P. Petitot et le Fr. Boisramé, que j'envoyai tenir compagnie pendant quelque temps au P. Eynard. Je restai donc dans mon beau palais avec un petit garçon de treize ans et un autre de trois ou quatre ans; le

premier me rendait de grands services, mais l'autre me donnait assez d'embarras. J'avais de plus deux sauvages engagés qui restaient avec leurs femmes et leurs enfants dans une maison à trente pas de celle-ci, et encore, un métis et sa famille, serviteur de la Compagnie, qui m'était prêté pour préparer pendant l'hiver du bois de construction. Ce qui me faisait en tout treize personnes à nourrir, sans compter mes deux petits garçons et moi, et seulement trois hommes de travail, qui à eux trois faisaient certainement moins d'ouvrage que notre cher Fr. Boisramé quand il a la santé.

Afin d'en tirer le plus de travail possible, je les accompagnais moi-même au chantier, faisais tomber les arbres, et une fois qu'on avait équarri les billots, je les sciais seul avec une scie telle quelle, je les chargeais sur un traîneau, et mon petit garçon avec les chiens les transportaient près des deux scieurs. Nous devions aussi penser à nous chauffer : j'avais donc continuellement la hache à la main. Je dois vous dire que tous les sauvages avaient pris le large, je recevais de rares visites de la part de quelques familles : mon ministère était donc peu étendu. Ce travail terminé, je donnais à mes hommes la nourriture qui leur appartenait, mon petit garçon en faisait autant pour ses chiens, et le plus souvent ni les uns ni les autres n'étaient satisfaits de leur ration. Pendant que mon jeune homme préparait mon poisson, je récitais mon bréviaire, faisais mon oraison, et, après le souper, je réunissais mon monde pour le catéchisme et l'école. Une fois mes deux enfants couchés, je lisais jusqu'à minuit : j'ai eu ainsi l'avantage de revoir dans mon hiver toute ma théologie morale et dogmatique.

Vers la fin de décembre, un de mes sauvages m'obligea de le chasser. Ne voulant point l'exposer à mourir de froid et de faim, je dus lui laisser une partie des vêtements qu'il avait pris. Heureusement que j'avais cinq bouches de moins à nourrir. Mes hommes ne se contentant pas de poisson, j'ai dû faire plusieurs voyages à la Grande Ile pour y acheter de la viande sèche. Mon petit garçon conduisait les chiens, mais il fallait leur tracer le chemin et me charger de tous les travaux

de campement. Ces voyages ont été assez pénibles : cet enfant eut un jour les joues gelées et moi le menton : j'ai été un dimanche sans pouvoir me raser ; aujourd'hui, nous ne conservons aucune trace de ce grand froid Cette viande recherchée avec tant de peine et qu'il nous faudra assurément payer bien cher, n'était pas pour nous ; c'était pour nos hommes, qui encore ne la trouvaient pas assez grasse.

Le 22 janvier, mes deux compagnons arrivèrent : ils m'apportaient des lettres d'Attabaskaw et du lac des Esclaves. Le P. Clut était content de ses sauvages; plusieurs, espèce d'illuminés, lui avaient donné de l'embarras en mettant le désordre dans son troupeau, mais leur conversion ou leur mort avait ramené la paix. Il ne lui restait qu'une peine, le scandale que lui causait la vie d'un malheureux serviteur. Ainsi, quand ces hommes ne nous éprouvent pas par leur paresse ou leurs exigences, c'est par leurs vices. Ces chers Pères d'Attabaskaw venaient au secours de notre pauvreté, ils m'envoyaient deux petits ballots de marchandises, et dans l'un d'eux se trouvait une chemise dont la manche était pleine de sucre. Le cher P. Eynard était aussi heureux des dispositions de ses sauvages ; sur trois serviteurs, il avait l'avantage d'en avoir un bon ; les deux autres exerçaient sa patience, le volaient tant qu'ils pouvaient, et l'un d'eux, après lui avoir volé, m'assure-t-on, pour près de 12 livres de marchandises, l'a abandonné.

Après avoir passé un jour ou deux à parler et à nous reposer, nous commençâmes notre retraite annuelle. N'ayant encore ici que quelques livres, parmi lesquels il ne s'en trouvait point d'adaptés à la retraite, je crus bon de la prêcher. J'avais seulement deux auditeurs, le P. Petitot et le Fr. Boisramé ; ils m'ont écouté au moins avec patience, peut-être même avec plaisir, et l'humilité avec laquelle ils ont reçu mes instructions et mes avis n'a pas été sans leur attirer quelques grâces.

Notre retraite achevée, j'ai dû recommencer à travailler; le P. Petitot en aurait fait autant, mais je tenais à ce qu'il étudiât le montagnais · je ne lui permis donc qu'une demi-heure de travail manuel. Le Fr. Boisramé était toujours faible. Je

tâchais bien de le fortifier en lui faisant manger de la viande sèche, mais cet aliment avait fini par le dégoûter. Le P. PETITOT souffrait aussi de n'avoir que du poisson : une répugnance invincible s'emparait de lui à sa seule vue. La Providence leur ménagea à tous une nourriture exceptionnelle. Permettez-moi de vous donner quelques détails sur nos bonnes chances du Nord.

Nous avions un vieux gros chien qui, après avoir servi la Compagnie dans sa jeunesse, était passé au service de la Mission du grand lac des Esclaves. Lorsque le Fr. BOISRAMÉ en partit pour venir ici, le *vieux Cabri* l'accompagna. Sa barbe blanche semblait devoir l'exempter du travail, mais c'était un bon guide ; aussi était-il toujours en tête, et il entendait le commandement à merveille. Peu à peu plusieurs de ses frères apprirent à marcher en tête ; dès lors *Cabri* fut méprisé, personne, pas même le Frère, ne voulait plus l'atteler : il n'était plus assez fort. Devenu bouche inutile, dans notre état de pénurie, je donnai l'ordre de le tuer. Le Frère sort, *Capri* le suit en agitant sa queue, il se rend chez nos serviteurs. L'un d'eux attache aussitôt les mâchoires du chien, le suspend comme un veau et le saigne. Quelques instants après, le Frère revint avec la moitié de l'animal ; il avait donné l'autre au bourreau. Notre part, qu'est-elle devenue ? Le P. PETITOT, le Fr. BOISRAMÉ et les deux garçons l'ont entièrement mangée : ils ont eu du rôti, du bouilli, du ragoût, je ne sais pour combien de jours. Ils m'invitèrent plusieurs fois à prendre part au festin ; je l'aurais fait *sans scrupule,* si j'avais souffert de la faim. Un jour de fête, le Frère aurait voulu nous servir quelque chose d'extraordinaire, mais pour toute viande fraîche il n'avait qu'une perdrix. *Sed hæc quid sunt inter tantos ?* Ne craignez rien, il saura trouver de quoi nous rassassier et même nos deux enfants. L'un de ces derniers avait, quelques jours auparavant, tué un vieux corbeau, et après s'en être amusé l'avait jeté aux chiens. Ceux-ci n'y avaient point touché. Le Frère le retrouve, le fait plumer et le met avec la perdrix. En même temps, il a la chance de prendre ce que nous appelons ici un *foutreau ;* voilà trois pièces réunies ; il

les découpe de manière à ce qu'on ne puisse plus reconnaître à quel animal on a affaire. Il regrettait alors de n'avoir pas quelques oignons : ils auraient fait à merveille, disait-il. Il les remplace par des graines acides; nous avions quelques pommes de terre : j'autorise l'emploi de plusieurs. Le Frère nous fit un excellent plat, dont chacun mangea avec bon appétit. Le P. PETITOT trouvait cependant que certains morceaux avaient un goût bien sauvage et ne valaient pas le chien.

Nos provisions diminuaient rapidement : notre chasseur ne nous apportait rien. « Il ne vente point, me disait-il, et il fait si froid qu'il m'est impossible d'approcher les animaux ; pour peu que je marche dans le bois, je ne puis toucher la plus petite branche sans la casser. » Il me disait cela le dimanche de la Quinquagésime. Nous commençâmes le soir même une neuvaine à saint Joseph. Notre sauvage partit le lendemain; à une demi-journée de marche, il vit une piste d'orignal, il l'approcha, le tua, bien qu'il ne ventât pas. Le P. PETITOT, avec notre petit garçon et les chiens, alla chercher cette viande, et depuis ce temps nous n'en avons pas manqué. Nous regrettions de ne pas nous être adressés plus tôt à saint Joseph : il nous aurait, sans doute, envoyé de la viande avant le Carême.

(A continuer.)
